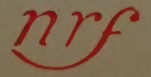
ANNÉE N° 294 1er MARS 1938

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



9 fr.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

A PROPOS DE DEGAS

Comme il arrive qu'un lecteur à demi distrait crayonne aux marges d'un ouvrage et produise, au gré de l'absence et de la pointe, de petits êtres ou de vagues ramures en regard des masses lisibles, ainsi ferai-je, selon le caprice de l'esprit, aux environs d'Edgar Degas.

Ceci ne sera donc qu'une manière de monologue, où reviendront comme ils voudront mes souvenirs et les diverses idées que je me suis faites d'un personnage singulier, grand et sévère artiste, essentiellement volontaire, d'intelligence rare, vive, fine, inquiète ; qui cachait sous l'absolu des opinions et la rigueur des jugements, je ne sais quel doute de soi-même et quel désespoir de se satisfaire ; sentiments très amers et très nobles que développaient en lui sa connaissance exquise des maîtres, sa convoitise des secrets qu'il leur prêtait, la présence perpétuelle à son esprit de leurs perfections contradictoires. Il ne voyait dans l'art que problèmes d'une certaine mathématique plus subtile que l'autre, que nul n'a su rendre explicite, et dont fort peu de gens peuvent soupçonner l'existence. Il parlait volontiers d'*art savant* ; il disait qu'un tableau est le résultat d'une *série d'opéra-*

tions... Cependant qu'au regard naïf, les œuvres semblent naître de l'heureuse rencontre d'un sujet et d'un talent, un artiste de cette espèce profonde, plus profond peut-être qu'il n'est sage de l'être, diffère la jouissance, crée la difficulté, craint les plus courts chemins.

37, rue Victor-Massé.

Degas plaisait et déplaisait. Il avait et affectait le plus mauvais caractère du monde, avec des jours charmants qu'on ne savait prévoir. Il amusait alors ; il séduisait par un mélange de blague, de farce et de familiarité, où il entrait du rapin des ateliers de jadis, et je ne sais quel ingrédient venu de Naples.

Il m'arrivait de sonner à sa porte assez anxieux de l'accueil. Il ouvrait avec défiance. Il me reconnaissait. C'était un bon jour. Il m'admettait dans une pièce longue, sous les toits, à large baie vitrée (de vitres peu lavées), où la lumière et la poussière étaient heureuses. Là s'entassaient le tub, la baignoire de zinc terne, les peignoirs sans fraîcheur, la danseuse de cire au tutu de vraie gaze, dans sa cage de verre, et les chevalets chargés de créatures du fusain, camuses, torses, le peigne au poing, autour de leur épaisse chevelure roidie par l'autre main. Le long du vitrage vaguement frotté de soleil, une tablette étroite courait, tout encombrée de boîtes, de flacons, de crayons, de bouts de pastel, de pointes, et de ces choses sans nom qui peuvent toujours rendre service...

Il m'arrive parfois de penser que le travail de l'artiste est un travail de type très ancien ; l'artiste lui-même, une survivance, un ouvrier ou un artisan d'une espèce en voie de disparition, qui fabrique en chambre, use de procédés tout personnels et tout empiriques, vit dans le désordre et l'intimité de ses outils, voit ce qu'il veut et non ce qui l'entoure, utilise des pots cassés, des ferrailles domestiques, des objets condamnés... Peut-être cet état

change-t-il, et verrons-nous s'opposer à l'aspect de cet outillage de fortune et de l'être singulier qui s'en accommode, le tableau du laboratoire pictural d'un homme rigoureusement vêtu de blanc, ganté de gomme, obéissant à un horaire tout précis, pourvu d'appareils et d'instrument strictement spécialisés, chacun ayant sa place et son occasion exacte d'emploi ?... Jusqu'ici, le hasard n'est pas encore éliminé des actes ; le mystère, des procédés ; l'ivresse, des horaires ; mais je ne réponds de rien.

Cet atelier sans faste occupait le troisième étage de la maison que Degas habitait, quand je l'ai connu, rue Victor-Massé. Au premier étage, il avait accroché son *Musée*, composé de quelques tableaux qu'il avait acquis de ses deniers ou par échanges. Au second, son appartement. Il avait pendu aux murs les œuvres qu'il préférait, de lui-même ou d'autrui : un grand et très beau Corot, des crayons d'Ingres, et une certaine étude de danseuse qui excitait chaque fois mon envie. Il l'avait non tant dessinée que véritablement construite et articulée en pantin, un bras et une jambe coudés net, le corps raide, une volonté implacable dans le dessin, quelques rehauts de rouge par ci, par là. Je songeais, en la regardant, à un dessin d'Holbein qui est à Bâle, et qui représente une *main*. Supposez que l'on fasse une main de bois, comme celle qui s'ajuste au moignon d'un manchot, et qu'un artiste l'ait dessinée avant qu'elle ne soit achevée, les doigts déjà assemblés et à demi ployés, mais non encore dégrossis, tellement que les phalanges soient autant de dés allongés, à *section carrée*. Telle est la main de Bâle. Je me suis demandé si cette curieuse étude n'avait pas eu, dans la pensée d'Holbein, la signification d'un exercice *contre* la mollesse et la rotondité du dessin.

Certains peintres de notre temps semblent avoir compris la nécessité de *constructions* de ce genre ; mais ils

n'ont pas manqué de confondre l'exercice avec l'œuvre, et ils ont pris pour fin ce qui ne doit être qu'un moyen. Rien de plus *moderne*.

Achever un ouvrage consiste à faire disparaître tout ce qui montre ou suggère sa fabrication. L'artiste ne doit, selon cette condition surannée, s'accuser que par son style, et doit soutenir son effort jusqu'à ce que le travail ait effacé les traces du travail. Mais le souci de la personne et de l'instant l'emportant peu à peu sur celui de l'œuvre en soi et de la durée, la condition d'achèvement a paru non seulement inutile et gênante, mais même contraire à la *vérité*, à la *sensibilité* et à la manifestation du *génie*. La personnalité parut essentielle, même au public. L'esquisse valut le tableau. Rien de plus éloigné des goûts, ou, si l'on veut, des manies de *Degas*.

Dans cet appartement du second étage, se trouvait une salle à manger où j'ai dîné assez tristement bien des fois. Degas redoutait l'obstruction et l'inflammation intestinale. Le veau trop pur et le macaroni cuit à l'eau claire que nous servait la vieille Zoé, fort lentement, étaient d'une rigoureuse insipidité. Il fallait consommer ensuite une certaine marmelade d'oranges de Dundee que je ne pouvais souffrir, que j'ai fini par supporter, et que je crois que je ne déteste plus, *à cause du souvenir*. S'il m'arrive de goûter à présent à cette purée pénétrée de fibrilles couleur de carotte, je me retrouve assis en face d'un vieil homme affreusement solitaire, livré à de lugubres réflexions, privé, par l'état de sa vue, du travail qui fut toute sa vie. Il m'offre une cigarette, dure comme un crayon, que je roule entre mes paumes pour la rendre fumable ; et cette manœuvre, chaque fois, l'intéresse. Zoé apporte le café, elle appuie son gros ventre à la table, et cause. Elle parle fort bien ; il paraît qu'elle fut institutrice ; les énormes lunettes rondes qu'elle porte

donnent un air assez savant à son visage large, honnête, et toujours sérieux.

Zoé tient le ménage, assistée d'une jeune fille qui se nomme Argentine. Un soir, Argentine affolée se précipite vers nous en criant que sa tante se meurt. Degas semble perdre la tête. Je vole à la cuisine, j'installe à terre la malade, lui donne quelques *soins* au hasard ; le malaise se dissipe, et l'on assiste à la résurrection de Zoé. Degas est émerveillé, plein de reconnaissance : il a vu un miracle. Quant à moi, je demeure étonné du manque des notions les plus simples et des pratiques les plus élémentaires chez un homme si intelligent, et d'ailleurs *nourri aux lettres classiques*. Il avait sur bien des points des idées de bonne femme.

L'instruction que l'on dispensait vers 1850 dans les lycées devait être aussi absurde, quoique plus *forte*, que celle qui se donne aujourd'hui. Pas un de ces premiers prix du Concours Général n'eût été capable de montrer dans le ciel les étoiles dont parle Virgile ; et ces fabricants de vers latins ignoraient radicalement qu'il y a une musique du vers français. Ni la propreté, ni les moindres notions d'hygiène, ni l'art de se tenir, ni même la prononciation de notre langue ne figuraient dans les programmes de cet incroyable enseignement, des conceptions duquel le corps, les sens, le ciel, les arts et la vie sociale étaient soigneusement exclus...

Quant à la chambre de Degas, elle était du même négligé que le reste, car tout, dans cette demeure, ramenait à l'idée d'un homme qui ne tient plus à rien, qu'à la vie même, et parce qu'on y tient malgré tout et malgré soi. Il y avait là quelque meuble Empire ou Louis-Philippe. Une brosse à dents, desséchée dans un verre, aux poils à demi teints d'un rose mort, me rappelait celle qu'on voit dans le nécessaire de Napoléon, à Carnavalet, ou ailleurs.

Un soir qu'il devait changer de chemise pour aller dîner en ville, Degas me fit entrer dans cette chambre

avec lui. Il se mit tout nu devant moi et se revêtit, sans la moindre gêne.

J'entre dans l'atelier. Là, vêtu comme un pauvre, en savates, le pantalon lâche et jamais fermé, Degas circule. Une porte béante laisse bien voir au fond les lieux les plus secrets.

Je songe que cet homme fut élégant, que ses manières, quand il veut, sont de la distinction la plus naturelle, qu'il passait ses soirées aux coulisses de l'Opéra, qu'il fréquentait le pesage de Longchamp, qu'il fut l'observateur le plus sensible de la forme humaine, le plus cruel amateur des lignes et attitudes de la femme, un connaisseur raffiné des beautés des plus fins chevaux, le dessinateur le plus intelligent, le plus réfléchi, le plus exigeant, le plus acharné du monde... Il fut encore l'homme d'esprit, le convive dont les mots résument dans un acte souverain d'abus de la justice, quelques vérités bien choisies, et tuent...

Le voici, vieillard nerveux, sombre presque toujours, parfois sinistre et noirement distrait, avec des reprises brusques de fureur ou d'esprit, des impulsions ou des impatiences enfantines, des caprices...

Il revient quelquefois : il a des lueurs, des écarts de délicatesse émouvante.

Mais *aujourd'hui* est un bon jour. Il me chante en italien une cavatine de Cimarosa.

Chose assez peu commune chez les artistes, Degas était *homme de goût*. Il se piquait de l'être, et l'était.

Il avait beau être né en plein Romantisme, avoir dû, vers sa maturité, se mêler au mouvement « naturaliste », fréquenter Duranty, Zola, Goncourt, Duret... exposer avec les premiers « impressionnistes », il n'en demeurait pas moins un de ces *connaisseurs* délicieux, obstinément, voluptueusement étroits, impitoyables aux nouveautés

qui ne sont que neuves, nourris de Racine et d'ancienne musique, citateurs et *classiques* jusqu'à la férocité, à l'extravagance, aux éclats, qui nous sont malheureusement une espèce disparue.

Peut-être devint-il ce personnage en vieillissant, lui qui, malgré son culte de Monsieur Ingres, avait admiré passionnément Delacroix ?

Il arrive qu'avec l'âge, l'homme, insensiblement, se modèle sur les vieilles gens qu'il observait dans sa jeunesse et trouvait ridicules ou impossibles. Il en prend parfois les manières, devient plus solennel, plus courtois, plus impérieux, parfois plus galant — ou même gaillard — qu'il ne le fut jamais au temps de sa verdeur.

Il me souvient de personnes très âgées, que je voyais, il y a fort longtemps, en province, et qui se vêtaient non plus comme elles s'étaient vêtues dans la plus grande partie de leur existence, mais à la mode des vieillards de leur jeune temps. Un certain marquis finit par des gilets couleur de lune et le monocle *carré*.

Degas, homme de goût, retardait par là sur plus d'un de son âge, tandis qu'il devançait, d'autre part, par la hardiesse vraie et la précision de son esprit, bien des artistes, ses contemporains. Il a compris, l'un des premiers, ce que la photographie pouvait enseigner au peintre, et ce que le peintre devait se garder de lui emprunter.

Son œuvre a peut-être souffert du nombre et de la diversité remarquables de ses appétits artistiques, comme de l'intensité de son attention sur les points les plus hauts, mais les plus opposés, de son métier.

Tous les arts regardés longtemps s'approfondissent en problèmes insolubles. Le regard prolongé engendre un infini de difficultés, et cette génération d'obstacles imaginaires, de désirs incompatibles, de scrupules et de repentirs est proportionnelle, ou bien plus que proportionnelle, à l'intelligence et aux connaissances que l'on a. Comment choisir entre le parti de Raphaël et celui des

Vénitiens, sacrifier Mozart à Wagner, Shakespeare à Racine ? Ces embarras n'ont rien de tragique pour l'amateur ni pour le critique. Ils sont pour l'artiste des tourments de conscience renouvelés à chaque retour qu'il fait sur ce qu'il vient de fai e.

Degas se trouve pris entre les commandements de Monsieur Ingres et les charmes étranges de Delacroix ; tandis qu'il hésite, l'art de son temps se résout à exploiter le spectacle de la vie moderne. Les compositions et le grand style vieillissent à vue d'œil dans l'opinion. Le paysage envahit les murs qu'abandonnent les Grecs, les Turcs, les chevaliers et les Amours. Il ruine la notion du *sujet*, réduit en peu d'années toute la part intellectuelle de l'art à quelques débats sur la *matière* et la couleur des ombres. Le cerveau se fait rétine pure, et il ne peut plus être question de chercher à exprimer par le pinceau les sentiments de quelques vieillards devant une belle Suzanne, ou la noble résistance d'un grand médecin auquel on offre des millions.

Vers la même époque, l'érudition et l'exploration du monde apportent de nouveaux éléments de plaisir et de doute. Quantité de manières de voir inédites ou oubliées sont affirmées. Le goût des « primitifs » se déclare : Grecs de la haute époque, Italiens, Flamands, Français. D'autre part, les miniatures de la Perse, et surtout les estampes du Japon viennent se faire admirer, étudier par les artistes, cependant que Goya et Theotocopuli sont mis ou remis à la mode. Enfin, la *plaque sensible*.

Tel est le problème pour Degas qui n'ignore rien, jouit, et donc souffre de tout.

Il admire et envie l'assurance de Manet, de qui l'œil et la main sont les certitudes, qui voit infailliblement ce qui, dans le modèle, lui donnera l'occasion de donner toute sa force, d'exécuter à fond. Il y a chez Manet une puissance décisive, une sorte d'instinct stratégique de l'action picturale. Dans ses meilleures toiles, il arrive à la

poésie, c'est-à-dire au suprême de l'art, par ce qu'on me permettra de nommer... *la résonance de l'exécution.*

— Mais comment parler peinture ?

*

22 octobre 1915.

Degas aujourd'hui me parle d'Ingres, et des rapports qu'il eut avec lui.

Il connaissait un vieil amateur, M. de Valpinson, — nom charmant, nom de vaudeville, — qui était grand admirateur et ami de M. Ingres.

« Ceci, dit Degas, se passe en 1855 :

Un jour qu'il va faire visite à ce Valpinson, il le trouve assez ennuyé.

— Ingres, dit l'amateur, sort d'ici. Il m'a l'air très blessé. Je lui ai refusé de prêter tel tableau de lui pour une exposition qu'il organise. J'ai eu peur du feu. Le local est vraiment trop combustible. »

Degas proteste, s'exclame, adjure Valpinson. Il finit par le convaincre.

Tous deux, le lendemain, s'en vont à l'atelier du maître pour le prier de faire prendre le tableau.

Pendant la conversation, Degas regarde les murs. (Il possède actuellement des études qu'il se rappelle avoir vues sur ces murs.)

Ingres, à leur sortie, s'incline très révérencieusement. En s'inclinant, il est pris d'un vertige et tombe sur la face. On le relève en sang. Degas lui lave le visage. Il court ensuite chercher Mme Ingres, rue de l'Isle. Il lui donne le bras et la ramène à pied jusqu'au n° 10, quai Voltaire.

Là, ils rencontrent Ingres qui descendait, encore tout ému. Degas, le lendemain, va prendre des nouvelles. Mme Ingres le reçoit très gracieusement et lui montre un tableau.

A quelque temps de là, M. de Valpinson le prie de re-

tourner chez Ingres de sa part, et de lui redemander la toile prêtée.

Ingres répond qu'il l'a déjà renvoyée à son propriétaire. Mais Degas, cette fois, veut parler pour son compte. Il se dit : Il faut absolument que je cause avec lui. Il engage timidement l'entretien et finit par déclarer : « Je fais de la peinture ; je commence, et mon père, qui est homme de goût et amateur, trouve que mon cas n'est pas absolument désespéré... »

Ingres lui dit : « Faites des lignes... Beaucoup de lignes, soit d'après le souvenir, soit d'après nature. »

Degas, une autre fois, m'a raconté cette même entrevue avec une variante assez importante.

Il serait revenu chez Ingres, comme il est dit ci-dessus, mais en compagnie de Valpinson, et portant un carton sous le bras. Ingres aurait feuilleté les études que ce carton contenait, l'aurait refermé en disant : « C'est bon !... Jeune homme, jamais d'après la nature. Toujours d'après le souvenir et les gravures des maîtres. »

On peut méditer ces deux textes. Il ne me souvient pas que Degas les ait commentés devant moi.

Degas fit une troisième visite à l'atelier d'Ingres. Il alla voir quelques tableaux que le maître avait exposés. Ingres montrait ses œuvres à un monsieur (Degas disait : à un idiot), qui, passant d'un Homère à un Bain Turc, s'écrie : « Ah ! Celui-ci, Monsieur, c'est la grâce et la volupté... et quelque chose de plus. »

Ingres répond : « Monsieur, j'ai plusieurs pinceaux. »

*

Cheval, danse et photo.

Le Cheval marche sur les pointes. Quatre doigts le portent. Nul animal ne tient de la première danseuse, de l'étoile du corps de ballet, comme un pur-sang en parfait équilibre, que la main de celui qui le monte semble tenir

suspendu, et qui s'avance au petit pas en plein soleil. Degas l'a peint d'un vers : il dit de lui :

Tout nerveusement nu dans sa robe de soie.

dans un sonnet fort bien fait où il s'est diverti et évertué à concentrer tous les aspects et fonctions du cheval de course : entraînement, vitesse, paris et fraudes, beauté, élégance suprême.

Il fut l'un des premiers à étudier les vraies figures du noble animal en mouvement, au moyen des photographies instantanées du major Muybridge. D'ailleurs, il aimait et appréciait la photographie, à une époque où les artistes la dédaignaient ou n'osaient avouer qu'ils s'en servaient. Il en a fait de fort belles : je conserve jalousement un certain *agrandissement* qu'il m'a donné.

Auprès d'un grand miroir, on y voit Mallarmé appuyé au mur, Renoir sur un divan assis de face. Dans le miroir, à l'état de fantômes, Degas et l'appareil, Mme et Mlle Mallarmé se devinent. Neuf lampes à pétrole, un terrible quart d'heure d'immobilité pour les sujets, furent les conditions de cette manière de chef-d'œuvre. J'ai là le plus beau portrait de Mallarmé que j'aie vu, mise à part l'admirable lithographie de Whistler dont l'exécution fut pour le modèle un autre supplice, supporté avec toute la grâce du monde : il dut pendant quantité de séances, poser presque collé à un poêle et grillant sans oser se plaindre. Le résultat valut ce martyre. Rien de plus délicat, de plus *spirituellement* ressemblant que ce portrait.

Les clichés de Muybridge rendaient manifestes les erreurs que tous les sculpteurs et les peintres avaient commises quand ils avaient représenté les diverses allures du cheval.

On vit alors combien l'œil est inventif, ou plutôt combien la perception élabore tout ce qu'elle nous donne comme résultat impersonnel et certain de l'observation.

Toute une série d'opérations mystérieuses entre l'état de *taches* et l'état de *choses* ou d'*objets* interviennent, coordonnent de leur mieux des données brutes incohérentes, résolvent des contradictions, introduisent des jugements formés depuis la première enfance, nous imposent des continuités, des liaisons, des modes de transformation que nous groupons sous les noms d'*espace*, de *temps*, de *matière* et de *mouvement*. On imaginait donc l'animal en action comme on croyait le voir, et peut-être, si l'on examinait avec assez de subtilité ces représentations de jadis, trouverait-on la loi des falsifications inconscientes qui permettaient de dessiner des moments du vol des oiseaux ou des galops du cheval comme si on eût pu les observer à loisir, mais ces moments interpolés sont imaginaires. On attribuait à ces mobiles rapides des figures *probables*, et il ne serait pas sans intérêt de chercher par comparaison de documents à préciser cette sorte de *création*, par laquelle l'entendement comble les lacunes de l'enregistrement par les sens.

En ce qui concerne le vol des oiseaux, je dirai en passant que la photographie instantanée a corroboré les images qu'en avaient données Léonard de Vinci dans ses croquis et les Japonais dans leurs estampes ; l'un, peut-être, par réflexion, et les autres, peut-être, par sensibilité et patience dans l'observation.

Degas trouvait dans le cheval de course un thème rare, qui satisfaisait aux conditions que sa nature et son époque imposaient à ses choix. Où trouver quelque chose de pur dans la réalité ? Or, le réalisme et le style, l'élégance et la rigueur, s'accordaient dans l'être luxueusement pur de la bête de race. D'ailleurs, rien ne pouvait séduire un artiste aussi raffiné, aussi difficile et amateur de préparations lointaines, de sélections exquises, et de fin travail de dressage, que ce chef-d'œuvre anglo-arabe. Degas aimait et connaissait le cheval de selle au point de reconnaître les mérites d'artistes fort éloignés de lui quand il

trouvait chez eux le cheval bien étudié. Un jour, chez Durand-Ruel, il me tint fort longtemps devant une statuette de Meissonnier, un Napoléon équestre en bronze, haut d'une coudée, et il me détailla les beautés, ou plutôt les exactitudes qu'il reconnaissait à cette petite œuvre. Canons, paturons, boulets, assiette, arrière-train... Il fallut écouter toute une analyse critique et finalement élogieuse. Il me vanta aussi le cheval de la Jeanne d'Arc de Paul Dubois, qui est devant Saint-Augustin. Il négligea de parler de l'héroïne, dont l'armure est si exacte.

*

Digression.

Il plane sur l'art moderne une suspicion d'ignorance ou d'impuissance que les plus étranges *recherches* excitent bien plus sûrement qu'elles ne la dissipent.

L'invention a disparu. La composition s'est réduite à l'arrangement.

Il est plus simple de disposer heureusement une vitrine de soieries ou un bouquet, que d'organiser une scène de personnages où non moins d'*harmonie* doit coïncider avec les formes imposées et l'expression. Telle *fête de l'œil* est *aussi* une *bataille*...

Presque rien désormais n'est fait sans modèle. Presque tout est fait sans études ; ou plutôt, presque tout n'est qu'études, mais encore, études inutilisables ! Une bonne étude doit être plus poussée qu'aucun tableau, et demeurer dans la pénombre de l'atelier. Jamais en vente, jamais au Musée.

Comment en est-on arrivé à ce point de relâchement ?

C'est d'abord que l'idée de *hiérarchie* entre les œuvres et entre les genres s'est exténuée. Si deux prunes sur une assiette *valent* une Descente de Croix ou une Bataille d'Arbelles, et peuvent valoir *infiniment* plus : si un croquis de X vaut *infiniment* plus qu'une immense toile de Y, — c'est-à-dire si le résultat l'emporte sur le problème,

— ces jugements, quoique justes et inévitables, cependant diminuent peu à peu le *poids* des éléments d'appréciation qui ne sont pas purement *subjectifs*. (« L'Académisme » n'est, au fond, qu'une conservation, plus ou moins consciente, des *critères*, plus ou moins illusoires, de jugements *objectifs* : anatomie, perspective, ressemblances, vision commune des couleurs, etc.).

Conséquences : accroissement du nombre des mauvais peintres, car la dépréciation de mes fameux critères *objectifs* a pour premier effet de supprimer toutes les *difficultés* (au moins conventionnelles), de l'art. Personne ne *s'amuse* plus à étudier soigneusement et avec des réflexions qui peuvent mener fort loin (Léonard), une étoffe jetée sur une chaise, une feuille, une main... ni à puiser dans ce tête-à-tête avec l'objet, sans hâte et sans utilité prochaine, une certaine science de soi-même, de la manœuvre combinée de son intellect, de son désir, de sa vue et de sa main à propos d'une *chose donnée*... et le public absent. (Ce dernier point est capital : il ne faut chercher à étonner que soi-même.)

Autre conséquence :

La littérature est devenue maîtresse toute-puissante, créatrice ou destructrice des réputations. *La valeur ou l'estime accordée à une œuvre de peinture dépend* (pour un certain temps), *du talent de l'écrivain qui l'exalte ou l'abime.* Il n'est pas de chose informe, de niaiserie coloriée, d'anamorphoses arbitraires qu'on ne puisse imposer à l'attention et jusqu'à l'admiration, par voie descriptive ou explicative, et, en se fondant toujours sur le fait (vingt fois vérifié au XIXe siècle), d'un retour d'opinion qui place au rang des chefs-d'œuvre l'ouvrage incompris et ridiculisé dans un premier temps et qui multiplie par mille son prix de vente initial.

C'est ainsi que la malheureuse Peinture s'est vue en proie aux méthodes promptes et puissantes de la Politique et de la Bourse.

Nous avons contracté cette curieuse habitude de tenir pour médiocre tout artiste qui ne commence par choquer et par être suffisamment injurié ou moqué. Qui ne nous heurte ou ne nous fait hausser les épaules est imperceptible. On en conclut qu'il faut choquer et l'on s'y consacre. Une bonne étude de l'art moderne devrait mettre en évidence les solutions trouvées de cinq ans en cinq ans au *problème du choc*, depuis deux ou trois quarts de siècle...

Je vois dans tout ceci le danger de la facilité, et je trouve l'idée de l'art de moins en moins unie à celle du développement le plus complet d'une personne, et par là, de quelques autres.

*

Degas et le sonnet.

Vers la fin du siècle XIX, le *sonnet*, peu estimé, mal exécuté par les Romantiques fut remis à la mode. On en fit beaucoup d'admirables, et quantité d'inutiles. Il fallut revenir d'abord à la rigueur des règles, ce dont les Parnassiens se chargèrent. Ensuite, Verlaine, Mallarmé et quelques autres introduisirent dans cette figure antique et stricte des effets d'une grâce ou d'une concentration inouïes.

Rien, en littérature, n'est plus propre que le sonnet à opposer la volonté à la velléité, à faire sentir la différence de l'intention et des impulsions avec l'ouvrage achevé ; et surtout, à contraindre l'esprit de considérer le *fond* et la *forme* comme des conditions égales entr'elles. Je m'explique : il nous enseigne à découvrir qu'une forme est féconde en *idées*, paradoxe apparent et principe profond d'où l'analyse mathématique a tiré quelque partie de sa prodigieuse puissance.

De grands poètes ont dédaigné ou déprécié le sonnet, ce qui n'entame ni sa valeur ni leurs mérites. Il suffit de répondre à ces dédains ou à ces railleries de divers ly-

riques ennemis des contraintes, que Michel-Ange et Shakespeare, qui n'étaient point de petits esprits, ont rimé dans toutes les règles les quatrains et les tercets qui s'assemblent dans cette forme canonique.

Michel-Ange, qui a écrit :

Non ha l'ottimo artista alcun concetto
Ch'un marmo solo in sè non circonscriva

Il ne vient à l'artiste excellent point d'idée
Qu'un seul marbre ne suffise à contenir.

eût pu prescrire dans les mêmes termes les rapports du sonnet avec un poète accompli.

Mais que vient faire ici le sonnet ?

C'est que Degas en a laissé une vingtaine de remarquables. Je ne sais comment cette fantaisie lui passa par l'esprit. Fut-il tenté par les exploits d'Hérédia, et peut-être par ce qu'il entendait dire du labeur et du temps sans mesure qu'exige un bon sonnet ? Il ne prisait que ce qui coûte ; le travail en soi l'excitait. Celui du poète, s'il consiste à chercher par des approximations successives un texte qui satisfasse à des conditions assez précises, dut lui paraître comparable au travail du dessinateur tel qu'il le concevait. Mais, peut-être, fit-il ses premiers vers par plaisanterie ou parodie.

Il y avait en lui, d'ailleurs, un homme de lettres qui se manifestait assez par les *mots* qu'il faisait, et par les citations de Racine ou de Saint-Simon qui lui venaient assez souvent.

S'étant mis aux sonnets, il consultait Hérédia ou Mallarmé, leur soumettait les difficultés, les cas de conscience, les conflits du poème avec le poète.

Un jour, m'a-t-il conté, dînant chez Berthe Morisot avec Mallarmé, il se plaignit à lui du mal extrême que lui donnait la composition poétique : « Quel métier !

criait-il, j'ai perdu toute ma journée sur un sacré sonnet, sans avancer d'un pas... Et cependant, ce ne sont pas les idées qui me manquent... J'en suis plein... J'en ai trop.. »

Et Mallarmé, avec sa douce profondeur : « Mais, Degas, ce n'est point avec des idées que l'on fait des vers... *C'est avec des mots* ».

C'était le seul *secret*. Il ne faut pas croire qu'on en puisse saisir la substance, sans quelque méditation.

Degas disant du dessin qu'il était *la manière de voir la forme*, Mallarmé enseignant que *les vers sont faits de mots*, résumaient, chacun dans son art, ce que l'on ne peut pleinement et utilement entendre « si on ne l'a déjà trouvé ».

La plupart des sonnets de Degas se rapportent aux objets favoris de son crayon ou de son pinceau : danseuses, cheval de sang, impressions de l'Opéra ou du champ de courses. Cette seule circonstance leur donnerait un intérêt particulier, car les poètes professionnels n'ont guère songé à exploiter le turf ni le plateau, si ces poèmes n'étaient par eux-mêmes d'excellente et originale qualité.

La combinaison d'une certaine *maladresse* avec le sentiment très net (et que l'on devait attendre d'un artiste de cette espèce raffinée) des ressources du langage travaillé, fait l'agrément de ces petites pièces très serrées, pleines de traits inattendus, où l'on trouve de l'humour, de la satire, des vers délicieux, un mélange bizarre et rare, combinant du Racine et des boutades, des tours parnassiens ajustés à certaines vivacités irrégulières, et parfois, de l'excellent Boileau...

Je ne doute pas que cet amateur qui a su peiner sur son ouvrage, et, par là, pressentir à travers les résistances et les désobéissances du *métier*, le mystère même ou l'essence de notre art, n'eût fait, s'il s'y fût tout donné, un poète des plus remarquables.

PAUL VALÉRY

(à suivre)

L'EXPÉRIENCE MYSTIQUE CHEZ LES PRIMITIFS

Considérée dans son ensemble, l'expérience, au sens large du mot, est, chez les primitifs, à la fois beaucoup plus pauvre, et cependant beaucoup plus ample que chez nous. Elle n'y a pas servi de point de départ à une connaissance toujours plus étendue des faits et des lois de la nature. Elle n'y a pas permis les applications de la science qui mettent, chaque jour davantage, les forces de la nature au service de l'homme. Elle n'a pas dépassé le stade d'un empirisme très sommaire, quoique souvent fort ingénieux. En revanche son domaine ne se limite pas à la nature. Les primitifs se sentent aussi en contact immédiat et constant avec un monde invisible, non moins réel pour eux que l'autre : avec leurs morts, récents ou non, avec les « esprits », avec des puissances plus ou moins nettement personnifiées, enfin avec les êtres qui peuplent les mythes. Ils doivent à cette expérience quantité de données qu'ils ne voient aucune raison de rejeter comme suspectes : rêves, visions, présages, prodiges, avertissements de toutes sortes, etc. Contacts si fréquents avec des êtres du monde invisible, qu'ils causent en général plus d'émotion que de surprise. Ces expériences s'imposent aux primitifs avec la même force que les autres, et l'idée ne leur viendrait pas d'en mettre davantage en doute la réalité. Elles n'ont pas moins d'influence sur leur comportement. Rien ne les pousse à y réfléchir ; tout leur effort est de s'y adapter.

Cela étant, y a-t-il quelque inconvénient à employer ici le mot « expérience », bien qu'il s'agisse de données qui, à nos yeux, n'ont pas la valeur de celles qui sont dues à l'expérience non mystique, à l'expérience vérifiable et contrôlable ? — Il ne le semble pas. Puisque, du point de vue des primitifs, l'expérience mystique ne le cède en rien à l'autre, il ne serait pas d'une bonne méthode d'en aborder l'étude en contestant sa légitimité. Tâchons, au contraire, de la sentir et de la penser comme eux, d'épouser réellement leur attitude, et, par un effort de sympathie, d'avoir l'expérience de leur expérience mystique.

Une précaution pourtant est nécessaire. Notre notion courante d'expérience porte la marque de certaines habitudes mentales propres aux civilisations de l'Occident. Depuis l'antiquité classique, elle a été élaborée, au cours des siècles, par des générations de philosophes, de psychologues, de logiciens et de savants. Elle est devenue surtout, entre leurs mains, une fonction de l'intelligence. Sans doute, ils n'ont pas méconnu les éléments affectifs qui y entrent. Mais ce n'est pas sur eux que l'attention s'est portée de préférence. La fonction essentielle de l'expérience, telle que la tradition philosophique la décrit et la définit, depuis Platon et ses prédécesseurs, jusqu'à Kant et à ses successeurs, est d'informer le sujet sentant et pensant sur les propriétés des êtres et des objets du monde ambiant, par exemple de lui faire percevoir des mouvements, des chocs, des formes, des couleurs, des sons, des odeurs etc., et de permettre à l'esprit humain qui réfléchit sur ces données et sur leurs conditions, de se construire une représentation du monde.

La notion générale de l'expérience qui s'est ainsi développée est surtout « cognitive ». On ne saurait l'appliquer telle quelle à l'expérience des primitifs, qui est surtout « affective ». Sans doute elle a aussi pour fonction de les renseigner sur le milieu auquel ils doivent à chaque instant s'adapter, sous peine de disparaître. C'est la première des

conditions d'existence pour les humains, quels qu'ils soient, comme pour les autres êtres vivants. Parfois les primitifs sont parvenus à tirer un merveilleux parti des leçons de l'expérience, malgré les climats les plus défavorables : les Eskimo dans les régions polaires, les Australiens dans les parties arides de leur continent, et tant d'autres. Néanmoins, ce n'est pas seulement comme source de connaissances utiles que leur expérience les occupe. C'est aussi en tant qu'elle leur procure des données d'une autre sorte, et d'une importance capitale pour eux, bien qu'elle n'ajoute à peu près rien à leur savoir. Elle leur révèle la présence et l'action de puissances surnaturelles qui les entourent et de qui dépend à chaque instant leur bien-être et leur vie. De l'existence de ce monde invisible, il est vrai, ce n'est pas l'expérience seule qui les instruit. Elle la confirme plutôt. Ils en sont persuadés d'avance par la tradition, et il est très difficile de délimiter ici ce qui est proprement expérience et ce qui est croyance. Retenons seulement en ce moment qu'une expérience mystique d'un primitif est à la fois une révélation et un complexe où les éléments émotionnels tiennent une très grande place.

Sous cette réserve, on peut considérer l'expérience mystique des primitifs comme une partie de leur expérience en général. En faisant usage de ce mot, il faut seulement prendre garde que leur expérience, en tant que mystique, présente certains caractères qui lui appartiennent en propre.



Binger raconte qu'avant d'arriver à un village dont les habitants n'avaient jamais vu de blancs, il prenait soin de les faire prévenir pour les préparer à sa visite. Autrement l'apparition de ces êtres extraordinaires aurait causé une terreur folle. C'eût été pour eux à la fois

un saisissement,et le présage des pires malheurs. Bentley dut procéder de même dans la région de la vallée du Congo où il était le premier Européen à pénétrer. L'intrusion soudaine de ces êtres comme on n'en a jamais connu déclenche une émotion caractéristique. La catégorie affective du surnaturel entre aussitôt en action. Que sont ces individus à peau blanche (les indigènes l'appellent plutôt rougeâtre), qui par certains côtés ressemblent à des humains ? Sûrement ils sont venus du monde invisible. Peut-être a-t-on affaire à des revenants. En Australie, comme on sait, les premiers blancs ont souvent été pris pour des membres de la tribu récemment décédés. Leurs proches les reconnaissaient, et on leur faisait reprendre leur place dans leur clan.

Voilà des cas typiques d'expérience mystique. Des primitifs se trouvent, à l'improviste, en présence d'êtres qui ne font pas partie du monde où ils vivent. Leur trouble est extrême, ils perdent tout sang-froid. Quelle catastrophe ne va-t-elle pas les accabler tout à l'heure ! Non que cette apparition scandalise leur esprit, comme ferait chez nous une dérogation flagrante à une loi de la nature. Ils savent déjà, au contraire qu'il existe de ces êtres surnaturels, en nombre indéfini, et qu'il peut y en avoir tout près d'eux. S'ils sont violemment émus, consternés, terrifiés, comme ces Congolais de qui parle Bentley, c'est parce qu'il est inouï que des habitants du monde invisible se fassent voir ainsi en plein jour. Aucun présage n'est plus funeste. Ils se sentent confrontés avec le plus redoutable des prodiges, avec ce que les Romains appelaient un *portentum*.

Il est rare qu'une expérience mystique se produise comme celles-là, pour ainsi dire à l'état pur. En général elle fait partie d'un complexe où entrent aussi des éléments dus à l'expérience ordinaire. C'est une des raisons qui la rendent difficile à bien définir. Si l'expérience mystique avait son domaine propre, nettement séparé de ce-

lui de l'autre, il serait aisé de les considérer chacune à part, et d'observer ensuite quand et comment elles interfèrent. Mais, dans la mentalité primitive, la nature et la surnature ne font pas l'objet de représentations claires, et moins encore de concepts rigoureux. La nature et la surnature sont senties comme distinctes, et cependant comprises ensemble dans une réalité unique. Les primitifs ne confondent pas l'expérience mystique avec l'autre ; ils n'en sont pas moins accoutumés à les voir s'entremêler, à les joindre en une seule expérience. Dans une occasion donnée, ils ne se préoccupent pas de discerner où l'une finit, et l'autre commence.

Un homme seul dans la brousse aperçoit un animal à quelque distance. Le fait est banal, et ne lui suggérera d'autre idée que d'essayer de s'en emparer, si c'est un gibier qui le tente. Mais, pour peu que l'animal ait l'air de ne pas se comporter comme ses pareils, qu'il semble affecter des allures singulières, tout d'un coup cette rencontre prend aux yeux de l'homme un tout autre sens. Une émotion caractéristique l'envahit. C'est-à-dire que cette expérience se révèle mystique. Par exemple, l'Indien de la Guyane avait vu un tigre, mais il se ravise. Il a senti subitement que ce n'est pas un *vrai* animal. C'est un tigre *kanaima*, un sorcier qui a revêtu cette forme. L'Indien sait alors qu'il ne lui reste d'autre ressource que de se cacher ou de fuir, s'il le peut encore. Car un tigre *kanaima* est invulnérable. — Un Malais surprend dans une clairière un cerf qui ressemble à ceux qu'il a toujours vus. Peut-être l'a-t-il déjà mis en joue. Tout à coup il se souvient qu'une tombe fraîche est dans cette clairière. Point de doute : ce cerf est le mort, qui réapparaît sous forme d'animal,comme il arrive souvent. Instantanément l'expérience change de caractère. Elle est devenue mystique.

La mentalité primitive ne voit pas de difficulté à séparer les deux domaines et à les faire cependant chevaucher

l'un sur l'autre. Ainsi, les indigènes du delta du Purari, dit M. F. E. Williams, classent les êtres en animés et inanimés. Mais plus d'un objet, selon les circonstances, se range tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre classe. Une pipe est inanimée ; si on l'allume, elle passe dans la catégorie des êtres animés. Pareillement, selon les circonstances où une expérience se produit, elle sera, ou non, sentie comme mystique. Qu'un homme ait eu un rêve dont il reste préoccupé, qu'il demeure troublé à la suite d'une querelle, d'une déception, d'un pressentiment, d'un soupçon : un objet, un animal, qui lui tombe sous les yeux et qui, à un autre moment, le laisserait indifférent, va lui sembler étrange. Aussitôt il se sent en présence d'un être surnaturel.

Voici un exemple où cette transformation instantanée est prise sur le fait. « Je ne puis oublier, écrit M. Leenhardt, le récit que me faisait un Nénéma Tabi, d'un canot assailli par un requin. Le squale, bondissant hors de l'eau, tombe sur l'embarcation, mord la bordée opposée, et reste immobile, les dents prises dans le bois. Le Canaque, seul avec sa femme à bord, prend sa hache et s'avance pour frapper l'animal prisonnier ; mais il rencontre le regard du requin, un œil rouge, ou brillant (*mii*), paisible, qui le fixe. Calmement, il vide le lest du bateau, et chavire l'embarcation. Le requin, dans l'eau, se délivre en cassant ses dents prises dans le bois ; les époux remettent à flot leur esquif et s'en retournent au rivage. La planche avec les dents incrustées est conservée chez un constructeur du nord, M. Willam. Le conteur assure que le requin devait être un parent ; de là, son regard humain [1] ».

Ce Canaque sait depuis son enfance qu'il existe deux sortes de requins. Les uns sont les animaux qu'ils paraissent. Les autres, des hommes qui ont pris cette forme,

1. M. Leenhardt, *Notes d'ethnologie néo-calédoniennes*, p. 189.

généralement après leur mort (comme le cerf du Malais de tout à l'heure). Il allait frapper celui qui avait attaqué son bateau, et qui, immobilisé, était hors d'état de se défendre. Au même instant, il saisit son regard, qui est humain. En moins d'une seconde, une révulsion de sentiment complète s'est accomplie. Il lâche son arme et ne pense plus qu'à libérer le requin prisonnier. Non pas sans doute par compassion, mais par désir de voir s'éloigner au plus vite cet être surnaturel, qui appartient au monde invisible.

Des rencontres si dramatiques sont rares. Le plus souvent, l'expérience mystique, même inattendue, se produit sous une forme que l'habitude a rendue familière. L'émotion caractéristique qui l'accompagne perd alors de sa violence, comme on le voit dans l'incident suivant rapporté par le missionnaire Chalmers, un des premiers pionniers de la Nouvelle-Guinée anglaise. « Au coucher du soleil, nous étions en route pour rentrer chez nous... Une traînée de lumière, par-dessous un petit nuage, venant d'une étoile, donna lieu à une délibération. Celle-ci aboutit à conclure, selon eux, que c'était l'esprit d'une certaine femme qui se manifestait ainsi, et que nous aurions beau temps sur mer. Un des jeunes gens était incommodé par un gros rhume ; il ressentait une forte douleur au côté : on l'attribua à une femme qui lui avait porté un coup de lance. Pensant que ce pouvait être une ancienne blessure, je demandai où et quand il l'avait reçue. — « Oh ! c'était un esprit ! Nos yeux n'ont pas vu la lance qui l'a frappé. » Cette arme invisible rappelle les « serpents spirituels » qui rongeaient les intestins d'indigènes des îles Fidji, lors d'une épidémie. Mais le médecin anglais, au dire du « docteur » fidjien, aurait beau faire l'autopsie de ceux qui succombaient : il ne verrait pas les serpents.

Outre les expériences mystiques comme celles qui viennent d'être citées, qui ont lieu à un moment et en

un endroit donnés, il se produit chez les primitifs une expérience mystique générale, pour ainsi dire à l'état diffus. Elle consiste en un sentiment continu, sans conscience claire, de la présence actuelle d'êtres semblables à ceux dont parlent les mythes et les légendes. Car, pour eux, le monde invisible est bien un *autre monde*, mais non tout à fait au sens que cette expression a pour nous. Dans nos civilisations, elle désigne un ordre de réalités transcendantes, inaccessible aux humbles facultés que nous possédons ici-bas. Dans la pensée des primitifs, le monde mythique (sur le type duquel ils se représentent tant bien que mal le monde invisible), bien qu'ils le sentent distinct de celui-ci et qu'il appartienne à la période « où il n'y avait pas encore de temps », n'est cependant pas situé ailleurs, au delà de la contrée qu'ils habitent, ni même derrière la ligne de l'horizon.

Tout ce qui s'y est passé a eu pour théâtre la contrée où ils vivent. Elle en porte les marques indélébiles. Les ancêtres totémiques, les héros civilisateurs ont vécu là. Ils y sont encore présents, dans les centres totémiques locaux, parfois incorporés au sol sous forme d'arbres ou de rochers. C'est là que se célèbrent, en Australie, les cérémonies qui entretiennent la vie du groupe, en particulier les cérémonies d'initiation qui en assurent la permanence. Elles comportent des expériences mystiques collectives de haute tension. Chaque membre du groupe ne s'y sent pas seulement au contact immédiat de ces êtres invisibles de qui son existence dépend. Il participe alors si intimement à leur essence que son individualité se fond en eux : véritable communion au sens le plus littéral du mot, état d'extase, avec diminution ou perte de conscience.

Même en temps ordinaire, l'imagination de ces primitifs est constamment attentive à ce que les mythes y ont imprimé. Quand ils promènent leurs yeux sur le paysage environnant, ils n'y aperçoivent pas seulement, comme

nous, des collines, du sable, des bouquets d'arbres, des cours d'eau, des pierres, des rochers de forme parfois étrange et fantastique. Chaque détail leur parle. Ils en connaissent depuis l'enfance la signification. Toute la contrée autour d'eux est une mythologie en relief. Ce spectacle quotidien ne devient jamais banal. Grâce à lui s'entretient, se renouvelle ce que M. Elkin appelle la vie secrète des indigènes australiens. « C'est, dit-il, une vie à part, et néanmoins la vie qui inspire l'activité séculière (remarquez ce mot qui, par opposition, implique l'idée de « mystique ») de tous les jours. C'est une vie de cérémonies et de mythologie. C'est la vie qui fait que l'homme trouve sa vraie place dans la société et dans la nature, qui le met en contact avec les choses invisibles du monde passé, présent et à venir [1]. » Mais qu'est-ce que ce contact, sinon une expérience mystique ?

Déjà Spencer et Gillen avaient attiré l'attention sur cette « vie secrète » des hommes d'âge chez les Arunta et les Loritja (Australie centrale). Récemment, la même observation a été recueillie dans des tribus de la péninsule du Cap York. Ainsi, chez les Koko Ya'o, « jamais un homme ne songerait à douter de la réalité des *Yilamo* (êtres mythiques). Il a chaque jour la preuve de leur existence dans son totémisme et dans les tabous qui l'accompagnent, et en même temps, dans chaque trait du paysage environnant, qu'il lit comme un livre, et dont chaque partie est indissolublement associée dans son esprit au héros civilisateur et à ses ancêtres totémiques. Depuis sa plus tendre enfance, il s'est habitué, en grandissant, à rencontrer des preuves de l'activité d'Iwai (le héros). Tous les jours il a sous les yeux des accidents de terrain — rochers, îles, promontoires, etc. — qui sont des traces laissées par Iwai au cours de son odyssée. Elles lui fournissent la preuve oculaire de son

1. A. P. Elkin. *The secret life of the Australian aborigines. Oceania*, III, p. 122.

existence et de la réalité de ses exploits, qu'il entend conter et répéter si souvent par les vieillards, avec une flamme dans les yeux... Pour ces vieillards, ces choses sont si réelles qu'ils parlent souvent de l'époque des héros civilisateurs avec autant de chaleur que s'ils l'avaient vécue eux-mêmes [1]. »

Ce n'est pas là une particularité propre à ces tribus australiennes. Cette sorte d'expérience mystique, si difficile à restituer pour qui ne voit pas le monde ambiant peuplé d'êtres mythiques, se retrouve dans un grand nombre de sociétés primitives. M. Leenhardt l'a notée, en Nouvelle-Calédonie, avec sa précision habituelle. Je n'en rapporterai qu'un autre témoignage, relevé dans une tribu de Californie, les Wintu. « Il faut insister, dit l'observateur à qui nous le devons, sur la parenté extrêmement étroite qui unit l'individu aux phénomènes naturels de sa région. Pour bien montrer à quel point elle est intime, il faudrait reproduire des listes fastidieuses de noms de lieu, avec le matériel d'anecdotes qui y est attaché... Beaucoup de ces noms de lieu se rencontrent dans la mythologie, ou sont associés à des personnages mythiques. D'autre part, ce sont des endroits sacrés qui possèdent des vertus surnaturelles. Plusieurs de mes vieux informateurs prenaient le plaisir le plus vif à des récits qui consistaient surtout en une énumération de certains lieux où un héros ou un groupe de personnages mythiques avaient voyagé [2]. » C'est la présence de ces êtres mythiques qui a donné des « vertus surnaturelles » à ces endroits et les a rendus « sacrés ». Les voir, en approcher, s'y réunir, y célébrer des cérémonies : autant de contacts avec ces êtres.

1. Donald F. Thomson. *The Hero cult, initiation, and totemism on Cape York. Journal of the royal anthropological Institute*, LXIII, p. 462-3.
2. Cora du Bois. *Wintu ethnography. Publications of the university of California Press. Anthropological series.* XXXVI, p. 9. (1935).



Si l'expérience mystique chez les primitifs, consiste essentiellement en un contact avec les êtres du monde invisible, l'ouvrage récent du Dr Fortune, *La religion des Manus*, nous en apporte de nombreux exemples, d'une netteté extraordinaire. Les Manus (tribu qui habite une petite île, au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée) ne semblent guère se préoccuper, en fait d'êtres invisibles, que de leurs morts. Mais avec eux leur intimité dépasse ce que nous aurions imaginé. L' « esprit » (*ghost*, écrit le Dr Manus : je préfère traduire par « le mort », pour éviter toute équivoque sur le mot « esprit »), est un humain qui a cessé de vivre, mais non pas d'exister. Il est maintenant un mort, mais un mort qui vit. Il a changé de séjour, franchi la passerelle. Devenu invisible, il se tient, pendant les premiers jours, dans le voisinage immédiat des siens. C'est là une croyance à peu près universelle chez les primitifs.

Dans la pensée des Manus, telle qu'elle s'exprime à toute occasion, par leur conduite journalière, il existe deux mondes — le Dr Fortune dit deux plans — celui des vivants et celui des morts, qui agissent et réagissent continuellement l'un sur l'autre. Entre les deux, les Manus se représentent une correspondance constante, tantôt une sorte de parallélisme, tantôt des interférences. Les morts, dans leur nouvelle condition, mènent une vie pareille à celle d'ici-bas. Ils observent les mêmes coutumes, ils sont soumis aux mêmes obligations. Chacun reprend sa situation sociale. Des mariages se célèbrent, il naît des enfants, etc. Ces événements post-terrestres ne laissent pas indifférents les membres vivants de la famille. Ils leur sont révélés, en général, par des songes, dont personne ne met en doute la véracité. A défaut de rêves, les vivants ont la resssource de s'informer de ce qui se passe chez leurs morts en les faisant interroger par des médiums.

Les morts, de leur côté, n'ont pas besoin d'intermédiaires pour savoir tout de suite ce qui les intéresse dans le monde des vivants, c'est-à-dire surtout ce qui arrive chez leurs proches.

Gardiens de leur moralité, ils surveillent jalousement leur conduite. Comme l'observe le Dr Fortune, la morale des Manus a quelque chose de puritain. Les fautes les plus graves sont les offenses aux bonnes mœurs, les infractions aux tabous sexuels, le vol, la mauvaise volonté ou le retard à s'acquitter d'une dette. D'ordinaire, le châtiment ne se fait pas attendre. Le coupable est puni, sans rémission, par son père mort. Par exemple, un homme va tous les jours à la pêche, et ne rapporte plus rien ; le poisson se dérobe. Sa femme, ou l'un de ses enfants tombe gravement malade. Qui est ainsi frappé ne s'y trompe pas. Il interprète aussitôt sa disgrâce comme une sanction.

Il n'ignore pas non plus qui punit ainsi sa faute. C'est en général son père, à qui il a succédé comme maître de la maison (le Dr Fortune l'appelle *Sir Ghost*). Il est constamment présent dans la maison, où son crâne occupe une place d'honneur. Attentif à veiller sur son fils, il le suit partout, et le protège en cas de danger. Mais aussi, s'il commet une des fautes mentionnées tout à l'heure, son *Sir Ghost* se montre impitoyable. Quand un Manus a séduit une femme, mariée ou non, qui lui est interdite, quand il néglige de payer une dette, quand il a cueilli furtivement des noix sur un cocotier qui appartient à autrui, si un malheur s'abat sur lui, il n'a pas besoin de chercher d'où vient le coup. Il sait ce qu'il lui reste à faire : expier, et, s'il se peut, réparer le dommage causé. Au cas où sa conscience, sincèrement scrutée, ne lui reproche rien, il va trouver un médium, (c'est généralement une femme). Elle évoque son *Sir Ghost*. Il dira pour quelle raison il a frappé son fils ou l'un des siens.

Nous lisons dans l'ouvrage du Dr Fortune le compte

rendu détaillé et comme le procès-verbal d'un certain nombre de ces curieuses séances. Par l'intermédiaire d'une personne, désignée en anglais par le mot *control*, le médium cause avec le *Sir Ghost* ou avec tel autre mort intéressé dans l'affaire, et prend connaissance de ses griefs et de ses décisions. Elle lui transmet les questions posées par le consultant ou par quelqu'un des assistants. Le *Sir Ghost*, de son côté, profite de l'entretien pour faire connaître ses volontés, et à quoi les vivants s'exposent s'ils se montrent récalcitrants.

Le mort est donc présent, dans toute la force du terme. La seule différence entre lui et les autres personnes qui prennent part au colloque, est qu'on ne le voit point. Parfois la scène est agitée, ou bien elle tourne au comique. Voici, — je l'abrège à regret — un de ces dialogues entre un vivant et le mort évoqué par un médium. Un étranger est venu d'un village, distant d'une quarantaine de milles, pour consulter le médium Isole du village où habite le Dr Fortune. Il voudrait savoir pourquoi sa pêche est devenue régulièrement mauvaise. Le médium ne le connaît pas, et ne sait rien de lui. La conversation s'engage :

Le médium. — Votre *Sir Ghost* est ici. Il demande ce que vous désirez apprendre.

L'étranger. — Pourquoi ma pêche est-elle mauvaise ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

Le médium. — Il dit que vous le savez fort bien. Vous le tenez secret.

L'étranger (avec violence). — Qu'est-ce donc que j'ai fait ? Je ne le sais pas du tout ! (s'adressant directement à son *Sir Ghost*) : Allons ! Sortez-le ! Parlez ! Dites-le moi ! Je veux l'entendre, je veux savoir !

Le médium. — Il dit qu'il faut que vous parliez le premier. Il n'admet pas la dissimulation derrière laquelle vous vous abritez.

L'étranger (furieux). — Je ne parlerai pas le premier.

Qu'il parle, lui ! Il a rendu ma pêche infructueuse. C'est à lui de justifier ce qu'il a fait, et non pas à moi. Je n'ai rien fait que je n'aurais pas dû faire. J'ai payé toutes mes dettes. Et pourtant il paralyse ma pêche. Qu'il parle!

Le médium (avec fermeté). — Il dit que c'est vous qui devez parler d'abord.

L'étranger. — Parler de quoi ? Comme si j'avais quelque chose à cacher ! Je n'ai rien à cacher ! » (Il jette des regards de rage sur son *Sir Ghost*, par-dessus la tête du médium et un peu au delà, c'est-à-dire sur une présence invisible). « Sortez-le ! C'est à vous de parler et de vous expliquer, ce n'est pas à moi d'expliquer pour vous ! Qu'ai-je fait ? Allons, parlez ! » (La voix de l'étranger s'exaspère en un cri de fureur).

A ce moment sa femme, assise auprès de lui, ne peut plus supporter cette tension entre son mari et la puissance invisible.

La femme de l'étranger (à voix basse). — C'est parce que tu n'as pas payé ces pots à la femme de Taliraku.

Le médium. — Il dit que votre dissimulation l'a offensé. Mais il savait que vous aviez négligé de payer à la femme de Taliraku ce que vous lui deviez pour les pots. Il attendait que vous vous soumettiez. Jusqu'à ce que vous l'ayez fait, la pêche ne vous rapportera rien. Une fois que vous aurez payé ces pots, dès le lendemain votre pêche redeviendra normale.

L'étranger (encore excité). — Oui, mais il faut que je commence par acheter des pots. Et si je ne prends pas de poisson, avec quoi puis-je acheter des pots ?

Le médium (avec sévérité). — Votre pêche se rétablira le lendemain du jour où vous aurez payé, comme vous auriez dû le faire depuis longtemps. Pas avant.

Peut-on imaginer un contact plus immédiat avec le monde invisible ? Si le *Sir Ghost* était devant eux, en chair et en os, le pêcheur irascible, qui n'a pas la conscience nette, et sa femme, ne se comporteraient pas au-

trement. Le verraient-ils de leurs yeux, sa voix frapperait-elle leurs oreilles, sans passer par la bouche du médium, ils ne seraient pas plus certains de sa présence. Aussi bien est-ce lui qui a le dernier mot.

Parfois le mort évoqué cause tour à tour avec le médium, avec d'autres morts, avec les personnes présentes. On entend ce qu'il dit. Il n'apparaît pas, mais tout se passe comme s'il était là effectivement. On lui répond comme si on le voyait. — Un mort, agent de police de son vivant, est évoqué par le médium, qui le prie de remplir sa fonction, et de faire obéir d'autres morts.

En dehors de ces évocations expressément voulues, le Manus a toujours un sentiment plus ou moins obscur de la présence de ses morts, qui sont là, tout près de lui. « Un village Manus n'abrite pas seulement les indigènes en vie, mais aussi les *ghosts* des indigènes morts récemment. Leurs noms sont sur les lèvres des vivants presque aussi souvent que ceux de leurs compagnons mortels. Ils n'habitent pas, au loin, une demeure qui leur serait propre. Ils partagent avec les vivants les maisons du village. » Il est inévitable que cette cohabitation mette très souvent les vivants et les morts en contact les uns avec les autres, et qu'ils aient des intérêts à ménager, des affaires à régler ensemble. C'est ce qui arrive en effet. La conduite des vivants en telle ou telle circonstance est la meilleure preuve qu'il s'agit là pour eux d'une expérience réelle.



Les autres êtres invisibles dont un primitif se sent entouré de toutes parts ne se manifestent pas à lui de la même façon que les morts. Il n'en a pas une image comparable à celle de ses compagnons récemment disparus, ou même de certains héros légendaires ou mythiques. Mais il n'a pas non plus l'idée nette de forces imper-

sonnelles. Sa pensée peu exigeante en fait de rigueur ne voit pas la nécessité d'opter. Il admettra implicitement, sans y trouver de difficulté, et à vrai dire, sans y penser, qu'une puissance invisible est impersonnelle, et en même temps que c'est une personne. Dans le complexe que sa présence suscite en lui, les éléments émotionnels prédominent, et de beaucoup. Les représentations restent floues, comme dans la pénombre.

Toutefois, tandis que l'émotion caractéristique causée par un contact avec le surnaturel est toujours la même, les représentations dont elle est inséparable diffèrent suivant les cas, et, de ce point de vue, on peut parler des « variétés » de l'expérience mystique des primitifs. Autre est celle du Canaque qui, à l'expression de l'œil du requin, reconnaît qu'il a affaire à un humain, autre celle de l'Indien qui s'aperçoit que ce tigre sur le sentier est un *Kanaima*, autre celle du Manus qui a fait évoquer son *Sir Ghost* et se querelle avec lui. Il suffit de la rencontre avec quelque chose d'insolite, ou d'une faible disgrâce imprévue, pour que la catégorie affective du surnaturel entre aussitôt en action. Les occasions où se produisent des expériences mystiques sont donc extrêmement diverses. Les représentations qui occupent alors l'esprit des primitifs pourraient ne pas l'être moins. En fait, sous la pression du milieu social, c'est-à-dire des traditions, des croyances communes, des institutions, des règles de conduite obligatoires, elles se coulent dans certains moules toujours les mêmes, quelque peu comparables aux schèmes que la psychologie contemporaine considère comme les formes où entrent les éléments de ce qui sera les perceptions. Les expériences mystiques se conforment aussi à des sortes de schèmes, ou, si l'on veut, se rangent dans des cadres préexistants.

Mais l'analogie s'arrête là, on ne pourrait pousser la comparaison plus loin. Il y a, entre les schèmes de la perception et ces cadres où entrent les expériences

mystiques des primitifs, des différences essentielles, et en particulier la suivante. La psychologie montre que le rôle des schèmes est indispensable et que leur fonction ne peut pas ne pas s'exercer. Tous les sujets qui reçoivent les mêmes impressions sensibles ont nécessairement les mêmes perceptions. En un endroit et à un instant donnés, les objets perçus par une personne le sont aussi par les autres. Si quelqu'un, dans une chambre, est le seul à entendre une voix, à voir un objet, nous le jugeons dupe d'une illusion des sens qui doit s'effacer aussitôt. Persiste-t-elle, nous l'expliquerons par un état pathologique. On parlera d'hallucination.

Les primitifs, en pareil cas, réagissent tout autrement. La perception que nous déclarons hallucinatoire et fausse leur paraîtra, au contraire, privilégiée. Que l'expérience d'un individu ne soit pas confirmée par celle des autres, au même moment, n'est pas pour eux une raison de la mettre en doute. Il y reconnaissent sans hésiter une expérience mystique. N'ont-ils pas appris dès l'enfance, n'ont-ils pas constaté eux-mêmes bien des fois, dans les séances de shamanisme par exemple, qu'un être invisible révèle souvent sa présence et fait sentir son action à une seule personne, tandis que les assistants en sont témoins, sans éprouver eux-mêmes rien de semblable ? Personne ne songe à s'en étonner. Le fait que cette expérience est réservée au shaman, ou à l'homme « possédé » par un esprit, loin de lui enlever de sa valeur, lui confère un caractère qui la place aussitôt hors des expériences ordinaires et communes à tous. On est persuadé qu'elle a son origine dans le monde invisible, et qu'elle provient d'un contact avec lui. On ne la considère qu'avec respect. L'idée de la soumettre à un examen critique, si elle pouvait se former et s'exprimer, serait tout de suite écartée comme ridicule, avec un haussement d'épaules. La valeur d'une expérience mystique trouve sa garantie dans l'émotion caractéristique qu'elle suscite, et qui en est un élé-

ment essentiel. Tant qu'elle est sentie ainsi, rien ne peut l'infirmer, et elle n'a que faire d'être confirmée.

Dans une société primitive, les personnes ainsi privilégiées, d'une façon évidente, mystérieuse, et d'autant plus impressionnante, sont censées participer plus intimement que les autres à la réalité surnaturelle. On leur témoigne donc des égards particuliers. Ce sont en général des sujets chez qui des phénomènes nerveux, des troubles mentaux, sont apparents. Les primitifs, comme on sait, ignorent l'idée « physiologique » des fonctions vitales et de la santé, et davantage encore l'idée « pathologique » d'un trouble de ces fonctions et de la maladie. A plus forte raison, quand ils voient se produire chez une personne des mouvements convulsifs, des crises nerveuses, des visions, du délire, des accès maniaques, etc., ils ne peuvent les prendre pour les symptômes d'une certaine sorte de maladie. Ils les interprètent comme ils ont l'habitude de faire lorsqu'ils se trouvent en présence de quelque chose d'insolite : ils en situent aussitôt la cause sur le plan mystique. Ces symptômes révèlent un commerce spécial avec des puissances du monde invisible, qui dévoilent à ces personnes les choses cachées. Elles empruntent leur voix pour se faire entendre. Souvent elles s'introduisent dans leur corps, dont le maître leur laisse la place pour un temps. C'est le principe du shamanisme.

Ces expériences mystiques privilégiées ne se produisent pas toujours où et quand on le voudrait. On y pourvoit par le dressage de certains sujets prédisposés. Il entre pour une part dans l'initiation, souvent fort longue et très pénible, à laquelle sont soumis à peu près partout les futurs « medicine-men », shamans, docteurs, magiciens publics, de quelque nom qu'on veuille les appeler. Leurs fonctions impliquent toujours qu'ils sont devenus capables d'entretenir avec les puissances du monde invisible des relations auxquelles le commun des hommes ne saurait prétendre. Leur autorité, leur pouvoir, se

fondent sur cet avantage exclusif devant lequel tous s'inclinent.

***

En principe, dans ces sociétés, chacun peut avoir, chacun a, en fait, des expériences mystiques. Les occasions d'entrer en contact avec les êtres du monde invisible sont fréquentes. A tout moment, il peut s'en présenter d'imprévues ; nous en avons cité quelques exemples. Même les plus recherchées ne sont pas toujours réservées à certaines personnes. Ainsi, en Indonésie, un homme qui ne sait à quoi se résoudre dans une situation difficile, au lieu de consulter un devin, ira passer la nuit, après une préparation convenable, sur une colline sacrée. Pendant son sommeil, le conseil désiré lui viendra de l'au-delà, dans un songe.

Cependant, en général, le commerce avec les puissances invisibles dont les révélations, la faveur, le secours sont le plus ardemment souhaités ne s'obtient pas ainsi d'emblée. Il est le prix de longs efforts qui exigent une résolution opiniâtre et une extraordinaire endurance. En Amérique du Nord, chez beaucoup de tribus des Prairies, par exemple, l'usage était qu'un jeune garçon, arrivant à la puberté, cherchât à gagner la protection d'un esprit, qui consentirait à devenir pour lui comme un ange gardien. Il quittait le camp, se rendait seul en un endroit désert, y passait des jours et des nuits dans la solitude, l'esprit tendu sans relâche vers l'objet de son désir. Il espérait, en se privant de nourriture et de sommeil, à force de souffrances volontairement acceptées et de supplications, intéresser et apitoyer une puissance invisible (le plus souvent, le « maître » d'une espèce animale). Elle allait lui apparaître dans un songe ou une vision, lui parler, le consoler, et lui enseigner des chants ou des formules, gages de succès certain à la chasse, à la guerre, ou en d'autres entreprises.

Ce qui assure au shaman, au « medicine-man », une situation unique, ce n'est pas qu'il entre en contact avec le monde surnaturel. Cela arrive aussi à bien d'autres, et souvent à leur grande frayeur. Mais le shaman seul y a accès quand il le veut. Il tire de ses relations avec lui des pouvoirs eux-mêmes surnaturels. Il voit des réalités auxquelles les yeux des autres restent aveugles. Il sait ce qu'ils ignorent. Il peut ce qui dépasse leurs forces. Un indigène de la tribu des Temné (Sierra-Leone) a donné de cette supériorité une expression remarquable. « Les sorciers sont des gens qui ont quatre yeux. Les deux premiers sont pareils à ceux de tout le monde. Les deux autres sont des yeux qui voient plus que le commun des gens. Les sorciers en font usage la nuit comme le jour [1]. » Sans doute,les shamans, les « medicine-men » ne sont pas des sorciers. Ils sont même tout le contraire. On compte sur eux pour les déceler et les combattre. Mais s'ils y réussissent c'est qu'ils sont munis, eux aussi, des yeux supplémentaires dont parle le Temné, « yeux spirituels » qui voient l'invisible. De la sorte, les expériences mystiques dont ils ont le privilège font d'eux « plus que des hommes. » On a entendu des Australiens les qualifier ainsi. Kn. Rasmussen a noté une expression analogue chez les Eskimo. « *Inucin'Ag* : quelqu'un qui n'est qu'un homme », c'est-à-dire, qui n'est pas un shaman.

Il n'est guère de société primitive, si peu développée qu'elle soit, où l'on ne rencontre un ou plusieurs shamans ou « medicine-men ». Les institutions peuvent y être rudimentaires, pauvre le trésor des mythes, peu nombreuses et grossières les techniques. Toujours il s'y trouve au moins un homme qui se distingue du reste par ses relations avec le monde invisible. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'une fonction sociale remonte d'autant plus

1. *Africa*, VIII, p. 537-8.

haut dans le passé qu'elle est répandue sur une plus vaste étendue, celle du « medicine-man » pourrait bien être la plus ancienne de toutes.

A vrai dire, est-ce bien une fonction ? Ce terme se prête à l'étude de nos institutions ; il convient peut-être moins à celle de la vie sociale des primitifs. En fait, le « medicine-man » y inspire des sentiments mêlés de confiance et de crainte, une sorte de respect et aussi d'éloignement. Il ne jouit pas d'un traitement de faveur. Il mène la même vie que les autres. Ils ne se croient pas tenus de lui fournir de quoi vivre, à lui et aux siens. Sa qualité ne lui assure pas d'autorité permanente. Là où il n'y a pas de chef, il n'en tient pas lieu ; les décisions en général sont prises par les anciens. Si la tribu a un chef, c'est une autre personne que le « medicine-man ». Il n'en dépend pas, bien que souvent il soit obligé de compter avec lui. Mais, d'autre part, la tribu ne peut pas se passer d'un « medicine-man ». Que surviennent des circonstances critiques, lui seul est capable de discerner et de prescrire ce qu'il convient de tenter et d'éviter. Tout ce qui arrive d'inquiétant est aussitôt rapporté à l'action de puissances surnaturelles. Comment parer à la menace ? A défaut de prise directe sur elles, il faut au moins avoir accès à leur monde, et pouvoir les toucher. Il est nécessaire qu'un membre au moins de la tribu se soit élevé au-dessus de la condition commune. Le sachant capable d'entrer en relation avec ces puissances, on se sent protégé, dirigé ; on ne perd pas courage. Dans une société où la mentalité primitive prédomine, le « medicine-man » est un organe vital.

C'est donc à sa qualité acquise de surhomme que le « medicine-man » doit son pouvoir et le prestige qui lui permet de maintenir le moral de son groupe, quand il en est besoin. Dans les sociétés où une religion proprement dite, avec un culte organisé, ne s'est pas établie, l'activité du « medicine-man » présente le caractère qui répond à ce

qu'on attend de lui. Qu'il s'agisse de faire tomber ou cesser la pluie, d'assurer le succès d'une expédition de chasse, de pêche ou de guerre, de mettre fin à une épidémie, d'obtenir une récolte abondante, de démasquer les sorciers, etc., le « medicine-man », prié et quelquefois sommé d'agir, emploie des charmes et recourt à des opérations magiques. Leur puissance, jointe à celle dont sa propre personne est douée, l'emportera, s'il y a lieu, sur les forces invisibles hostiles dont on redoute l'action. On ne le voit pas s'adresser à un ou plusieurs êtres divins, auprès de qui il serait le représentant de la tribu, et comme un intermédiaire qualifié pour en présenter les vœux et en faire agréer les prières.

Le « medicine-man », dans ces sociétés très archaïques, n'est donc pas plus près du prêtre qu'il ne l'est du médecin, en dépit de son nom. Devenu plus qu'homme, du fait de son initiation, il n'est pas désarmé comme les autres quand il faut lutter contre les puissances invisibles dont les primitifs se sentent entourés de toutes parts, et qui les tiennent à leur merci. S'il peut se mesurer avec elles, si ses opérations magiques sont efficaces, c'est que son expérience mystique est plus riche, plus ample, que celle du commun, et qu'il en a la libre disposition. De là les pouvoirs surhumains que tous lui reconnaissent, et auxquels il croit tout le premier. Rien, mieux que cette foi, n'éclaire ce qu'est l'expérience mystique des primitifs, et ce qu'elle signifie pour eux.

L. LÉVY-BRUHL

LA FABLE DU MONDE

(DIEU PARLE)

Le Chaos et la Création

Je suis dans la noirceur et j'entends ma puissance
Faire un bruit sourd, battant l'espace rapproché.
Alentour un épais va-et-vient de distances
Me flaire, me redoute et demeure caché.
Je sens tout se creuser, ignorant de ses bornes,
Et puis tout se hérisse en ses aspérités.
Serais-je menacé par les flèches sans formes
De fantômes durcis dans de longs cauchemars.
Mais non, tout se précise en moi-même, je gagne !
Je suis déjà la plaine au delà du hasard
Et haussant tout ce noir, je deviens la montagne
Et la neige nouvelle attendant sa couleur.
Ah que ne sombre point la plus grande pâleur,
La cime qui m'ignore et déjà m'accompagne
Et que je cesse enfin d'être mon inconnu,
Que la lumière soit...

Maintenant que j'ai mis partout de la lumière
Il me faudra pousser le ciel loin de la terre,
Et pour être bien sûr d'avoir tout mon espace
Je ferai que le vent et les nuages passent
Ainsi que les oiseaux qui viennent et qui vont
Vérifiant les airs, la surface, le fond.

Tout me supplie et veut une forme précise,
Tout a hâte de respirer dans sa franchise
Et voudrait se former dès que je le prévois
Et ma tête foisonne, et mon être bourdonne
De milliers de silences, tous différents,
Ce sont les voix de ceux qui n'en ont pas encore
Et quémandent un nom pour aller de l'avant.
Chacun son tour, le temps viendra pour tous d'éclore.

Je vois clair, je vois noir et non pas que j'hésite,
L'un fera suite à l'autre et les deux si profonds
Que dans mon univers ils seront sans réplique
Et ce sera le jour et la nuit, l'horizon.
Je vois bleu et frangé de blanchissants détours,
Cela fuit sous mes yeux et si j'y trempe un doigt
C'est salé : cela va très loin et fait le tour
De la terre et c'est plein d'écailleux très adroits.
C'est ce qu'on nommera la mer et les poissons,
A l'homme de trouver comment l'on va dessus
Sans se laisser périr attiré par le fond
Ni le vent, grand pousseur de vagues et de nues.

Sombres troupeaux des monts sauvages, étagés,
Faites attention, vous allez vous figer.
Ne pouvant vous laisser errer à votre guise
Je m'en vais vous donner d'éternelles assises,
Les chamois bondiront pour vous, quant aux nuages
Libre à vous de les retenir à leur passage.
Vous ne bougerez plus mais je vous le promets
Autour d'un pivot sûr toujours vous tournerez
Et les jours bougeront pour vous, mes immobiles,
Et les sources coulant de vos sommets tranquilles
Porteront l'altitude au long de leur chemin
En reflétant le ciel, spacieux riverain.

Je ne sais maintenant ce que je porte en moi,
Mes yeux font de l'obscur et je cherche à mieux voir,
J'ajuste mon regard, la chose se précise,
Elle n'a qu'un seul corps, une espèce de tronc,
Mais le ciel dans le haut en branches le divise
Porteuses d'équilibre et de confusion,
Et je songe au plaisir de s'étendre dessous.
Arbres, venez à moi puisque je pense à vous !
Vous vous accrocherez à la terre fertile
Et ne ressemblerez à l'homme que par l'ombre,
Vous qui m'ignorerez de toutes vos racines
Et ne saurez de moi que le vol des colombes.

Parfois je ne sais rien de ce qui va venir
Et je vois devant moi quelque vieux souvenir
Devenu plante, ou pierre ou fraîcheur qui se pose,
Même ce que je fis, pensant à autre chose,
Cela tombe de moi comme un fruit oublié
Mais toujours reconnu et jamais renié.
Soudain je vois petit, cela porte un fardeau,
C'est noir, c'est courageux, l'une précédant l'autre
Et le temps d'y penser, c'est déjà la fourmi,
Va ton chemin, je viens de te donner la vie.

Assez pour aujourd'hui, je suis las de créer,
Et je veux seulement dormir pour qu'il y ait
Beaucoup d'herbe, beaucoup d'herbages sur la terre,
De la broussaille qui ressemble à du sommeil,
A l'image de moi quand je reposerai.
Je pense même avoir quelque idée en dormant
Qui franchira le rêve en sa hâte de vivre
Et ce sera la chèvre avec son bêlement
Ou le poisson volant, ou quelque autre surprise
Comme hier, quand je fus réveillé par la brise

Qui me halait à soi d'un fertile sommeil
Inquiète de voir ce que je pensais d'elle.

*
* *

Emmêlé à tant d'étoiles
Me dégageant peu à peu
Je sens que poussent mes lois
Dans le désordre des cieux.
La solitude du monde
Et la mienne se confondent
Ah ! nul n'est plus seul que Dieu
Dans sa poitrine profonde.

Il faut que quelque part
Quelqu'un vive et respire
Et sans bien le savoir
Soit en ma compagnie,
Qu'il sache dans son sein
Evasif que j'existe,
Qu'il me situe au loin
Et que je lui résiste

Moi qui serai en lui.

Dieu pense à l'homme

Il faudra bien qu'il me ressemble,
Je ne sais encore comment,
Moi qui suis les mondes ensemble
Avec chacun de leurs moments.
Je le veux séparer du reste
Et me l'isoler dans les bras
Je voudrais adopter ses gestes
Avant qu'il soit ce qu'il sera,

Je le devine à sa fenêtre
Mais la maison n'existe pas.
Je le tâte, je le tâtonne,
Je le forme sans le vouloir,
Je me le donne, je me l'ôte,
Que je suis pressé de le voir !
Je le garde, je le retarde
Afin de le mieux concevoir.
Tantôt, informe, tu t'éloignes
Tu boites au fond de la nuit
Ou tu m'escalades, grandi
Jusqu'à devenir un géant.
Moi que nul regard ne contrôle
Je te veux visible de loin,
Moi qui suis silence sans fin
Je te donnerai la parole,
Moi qui ne peux pas me poser
Je te veux debout sur tes pieds,
Moi qui suis partout à la fois
Je te veux mettre en un endroit,
Moi qui suis plus seul dans ma fable
Qu'un agneau perdu dans les bois
Moi qui ne mange ni ne bois
Je veux t'asseoir à une table,
Une femme en face de toi,
Moi qui suis sans cesse suprême
Toujours ignorant le loisir
Qui n'en peux mais avec moi-même
Puisque je ne peux pas finir,
Je veux que tu sois périssable,
Tu seras mortel, mon petit,
Je te coucherai dans le lit
De la terre où se font les arbres.

Dieu fait l'homme

Mes doigts cernant leur rêve avec bravoure,
Environnés par un vide très lourd,
Qui va cédant son terrain pas à pas,
Mes doigts à qui l'on ne s'oppose pas
Toujours comblant d'avares précipices
Formant la chair prête à tant de délices
Si différents, à mesure qu'ils vont,
Sentant un œil se faire sous le front,
Donnant sous eux ce qu'il faut de lumière
Pour héberger les formes de la terre,
Prenant la tête et vous la modelant
Pour qu'elle soit pensante à tout moment
Et devenant plus légers pour la tempe,
Mes doigts donnant une lueur de lampe
A cette peau où monte une chaleur.
Laisse ma main s'attarder sur ton cœur,
S'y oublier pensant à trop de choses
Comme un rosier chancelant sous les roses.
Silence, Dieu fait l'homme pour toujours,
Il le devine, il en aime le tour.
Place pour l'ordre ou bien pour la folie,
Place pour tous les souffles de la vie.
O mon petit, o mon parachevé,
Regarde-moi, tu pourras me braver.
Je t'ai donné l'amour avec la haine,
Tu choisiras puisant dans l'âme pleine,
Beau sac où sont savamment mélangés
Des sentiments dont tu pourras changer
Et je te dis : sois un dieu, sois un homme,
Toi qui dormis en moi un si long somme.

Dieu parle à l'homme

Moi qui suis l'univers et ne peux en jouir
Puisque tout est en moi dans sa masse importune,
Je te ferai présent des choses une à une
Puisqu'il te suffira de voir pour les cueillir.
Ainsi garderas-tu même ce qui m'échappe,
Ce qui ne m'est plus rien tu pourras le tenir
Et suivre vivement d'un regard qui rattrape
L'hirondelle en son vol ou rentrant à son nid.

Le premier arbre

C'était lors de mon premier arbre,
J'avais beau le sentir en moi
Il me surprit par tant de branches,
Il était arbre mille fois.
Moi qui suis tout ce que je forme
Je ne me savais pas feuillu,
Voilà que je donnais de l'ombre
Et j'avais des oiseaux dessus.
Je cachais ma sève divine
Dans ce fût qui montait au ciel
Mais j'étais pris par la racine
Comme à un piège naturel.
C'était lors de mon premier arbre
L'homme s'assit sous mon feuillage,
Tous deux fiers d'être si nouveaux.
Etait-ce un chêne ou bien un orme
C'est loin et je ne sais pas trop
Mais je sais bien qu'il plut à l'homme

Qui s'endormit les yeux en joie
Pour y rêver d'un petit bois.
Alors au sortir de son somme
D'un coup je fis une forêt
De grands arbres nés centenaires
Et trois cents cerfs la parcouraient
Avec leurs biches déjà mères.
Ils croyaient depuis très longtemps
L'habiter et la reconnaître
Les six-cors et leurs bramements
Non loin de faons encore à naître.
Ils avaient, à peine jaillis,
Plus qu'il ne fallait d'espérance,
Ils étaient lourds de souvenirs
Qui dans les miens prenaient naissance.
D'un coup je fis chênes, sapins,
Beaucoup d'écureuils pour les cimes,
L'enfant qui cherche son chemin
Et le bûcheron qui l'indique,
Je cachai de mon mieux le ciel
Pour ses distances malaisées
Mais je le redonnai pour tel
Dans les oiseaux et la rosée.

Le premier chien

C'est un chien abrupt dans sa race
C'est le premier de tous les chiens
Première fois que dans l'espace
Aboya ce qui n'était rien.
Il est tous les chiens à venir
Et les voudrait mener à bien,

Il est l'angoisse qui soupire
Tout en n'étant qu'un pauvre chien,
Il cache en lui tant de miracles
Qu'il pose un peu craintif les pattes
Sur le sol qui le porte au loin
Et si multiple qu'il en tremble,
Si fou de tout ce qu'il contient
Qu'on l'aperçoit sur une route
De plaine comme un chien courant,
Qu'on le retrouve Saint-Bernard
Sur le versant d'une montagne.
Près des moutons chien de berger
Et près des hommes chien de garde
Il est toujours là qui regarde
Pour ne pas être un étranger.

Dieu parle à l'homme

Je te donne la mort avec une espérance
Ne me demande pas de te la définir,
Je te donne la mort avec la différence
Entre un passé chétif et mieux que l'avenir,
Je te donne la mort pour sa grande clémence
Et tout son contenu qui ne peut pas finir,
Bientôt, petit, bientôt tu seras un mort libre,
Tu te reconnaîtras entier et fibre à fibre
Sans le secours des yeux qui pouvaient bien périr,
Bientôt tu parcourras les plus grandes distances
Dans l'immobilité du corps et le silence,
Laisse-moi faire et je promets de te guérir
De la chair malhabile à porter la souffrance.

JULES SUPERVIELLE

OBLIQUES

à « Un régulier dans le siècle »

AMOUR DES ANIMAUX

L'amour des animaux est un de mes propres. Certains ont tenu une grande place dans ma vie. Au collège je connus, par une version de Quinte-Curce, qu'à la bataille de l'Hydaspe, l'éléphant de Porus, voyant que les ennemis dépouillaient son maître jeté à terre qu'ils croyaient mort, se mit à les frapper et, enlevant le roi avec sa trompe, le replaça sur son dos ; sur quoi on le crible de traits jusqu'à ce qu'il tombe. J'ai toute ma vie aimé cet éléphant, haï ses assassins. Je déteste Ascagne qui tua ce magnifique cerf, dont la fille de Tyrrhus enlaçait les cornes de guirlandes de roses. Familier m'est le loup sous la conduite duquel les Sabins descendirent de leurs cimes, la génisse qui montra à Cadmus le chemin de la Béotie, la chèvre dont les Croisés soutenaient qu'elle les guiderait vers le Saint Lieu. Je me plais à cette vision de l'hymne homérique : « La déesse marcha droit à l'étable, à travers la montagne. et, autour d'elle, les loups gris, les lions terribles, les ours et les léopards légers insatiables de cerfs allaient en remuant la queue. » A cette autre, de Pétrarque : « Une biche toute blanche, avec des cornes dorées, m'apparut sur l'herbe verte. — Nul ne me touche, lisait on sur son col en lettres de diamant... Il a plu à mon César de me faire libre... — Et elle disparut. » Dans ma jeunesse, une mienne amie, revenant dans sa cam-

pagne après une longue absence, m'écrivit que son grand chien, en la revoyant, lui fit une telle fête qu'il la faillit renverser. Combien j'ai aimé ce chien, qui aimait tant mon amie ! Un autre de mes intimes fut le brachet Husdent, dont le roi Marke soupire : « Ce chien montre un grand sens de regretter Tristan. » A Saint-Louis, où je venais faire une conférence grave, j'effarai le magister qui me prenait à la gare en déclarant que je voulais d'abord voir les bisons. Ceux qui me viennent visiter semblent surpris de contempler sur mes murs les grandes images d'un tigre et autres fauves. Une de mes tristesses est de ne pouvoir caresser un cerf, un daim, voire un ours ou un loup, de n'en pouvoir avoir chez moi, couchés sur un tapis, qui élèveraient de temps à autre la tête de mon côté pendant que j'écris. L'idée de tuer un animal m'est odieuse. Récemment, comme une « bête à bon Dieu » s'avançait sur ma table, je la regardai longtemps, pensant : « Oh non, je ne te tuerai pas, jolie petite bête, qui cherches ta vie, as peut-être des amours, une famille qui t'attend... » Dans mon enfance, je lus qu'un matin les commandants de navires aperçurent l'Atlantique couvert de cadavres d'êtres marins, détruits par un abaissement soudain de la température du Gulf-Stream ; ce me fut un mauvais jour. J'aime ce que j'appellerais l'humanité des animaux. J'ai fait une croix à cette page du livre de Lubbock où il raconte qu'ayant enfermé des grillons dans une pièce et imitant leur chant du dehors, ils lui répondaient joyeux, mais qu'ayant mis un mâle dans son jardin et donné la liberté à la femelle, dès qu'elle entendit le chant du mâle, elle vola vers lui ; une autre à la page du traité de Romanes où il rapporte qu'un cygne ayant été tué, sa veuve, qui vivait avec lui depuis trois ans, se tint, depuis, à l'écart de ses semblables. Je hais les gens qui ne les aiment pas. J'en veux à Descartes de dire qu'on ne peut pas avoir d'amitié pour un animal ; à Cicéron de décréter que les cerfs n'ont que

faire de leur longue vie. En revanche, j'aime Bossuet d'avoir remarqué qu'un chien nous pousse quand nous ne lui donnons rien et d'ajouter qu' « on dirait qu'il nous reproche notre oubli ». J'en sais un, dans l'endroit où je vais prendre mes repas, auquel j'explique : « Mais je n'ai rien pour toi, pauvre bête, je mange des choses que tu ne manges pas » et qui demeure à me regarder, paraissant dire : « Tu n'as qu'à manger des choses que je mange. » J'aime la lettre où Wagner conte à Mathilde ses ruses pour enterrer son petit fox. Un de mes remords est un chat que j'eus pendant deux ans et que je donnai, croyant bien faire, à des amis possesseurs d'un grand parc ; il devint triste, puis un jour s'en alla ; on ne le revit plus. Je pense à lui comme à une femme qui aurait quitté la vie parce que je l'aurais abandonnée. Je l'évoque chaque fois que je regarde mes partitions, dont il rongeait le dos si joyeusement.

Mon amour des animaux tient, comme chez tant de zoophiles, à une certaine puérilité. J'ai, d'ailleurs, quelquefois songé d'inscrire au front du présent livre :

Quelque chose du cœur enfantin et subtil.

Je les aime comme font les enfants, pour leur grâce, leur apparente douceur, mainte pensée que je leur prête, résolu d'ignorer la barbarie des meilleurs, leur égoïsme, l'extrême limitation de leur intelligence. Leurs apologistes à outrance, comme Plutarque, m'ennuient. Le goût que j'ai pour leurs formes (je n'aime guère que ceux qui sont beaux) est évidemment un mode du sensualisme. Une chose qui m'attire en eux et fait que je les préfère à tant d'humains est que leur impérialisme ne centuple pas sa férocité par la conscience qu'ils en prennent, les dogmes qu'ils en font ; le vouloir-vivre d'un loup ou d'un ours en vient à m'être sympathique par son ingénuité, son état de simple soumission au besoin. (Moins vrai pour les animaux domestiques, chez qui la

cruauté est un luxe, une activité artistique ; la vue d'un chat torturant une souris m'est intenable.) Enfin, ce que je goûte dans mes rapports avec eux, c'est qu'ils m'offrent des êtres que je puis rendre pleinement heureux. Un chien couché devant le feu, qui se lève de temps en temps pour me donner une caresse ou me la demander, est une chose qui ne connaît par moi que du bonheur, sentiment que ne me donnera jamais un être humain, avec cet engin de perpétuelle inquiétude qu'est l'âme humaine chez les plus sages. En somme, mon goût des animaux vient de mon goût de l'absolu.

PHOBIES

A cette époque (1900) je fus pris de crises d'accélération du cœur, qui m'éprouvèrent plusieurs années. Les livres de médecine ne quittaient plus ma table et toutes les affections cardiaques étaient successivement mon lot : péricardite, endocardite, myocardite, jusqu'à la persistance du trou de Botal, mal dont le sujet qui en souffre ne passe généralement pas quatorze ans. De telles lubies ne reposaient sur rien. Mais plus tard je me crus certaines maladies parce que mon état ne laissait pas de répondre en quelque mesure aux signalements qu'en donnaient les traités. Je manifestais là un trait bien connu chez les esprits mathématiques et dont la dénonciation a fait la gloire du bergsonisme : croire que les phénomènes biologiques sont capables d'une définition nette et iden- ques à eux-mêmes sous leurs diverses incarnations, comme les êtres de la géométrie ou de l'algèbre. C'est évidemment faux et le célèbre mot : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades » exprime la vérité. Il n'en est pas moins vrai que c'est parce que les hommes ont cru aux maladies, identiques à elles-mêmes à travers la diversité des sujets, qu'ils ont créé la pathologie,

laquelle leur permet de prévoir et d'agir. Là encore, si l'on n'eût écouté que l'art, que l' « intuition », avec sa religion du seul particulier et son refus de toute abstraction, l'homme en serait encore à l'âge des cavernes.

Un psychiâtre me conte que cette formule : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades » ravit une foule de ses clients, qui se pâment en cette idée que leur cas est unique. Comme si ce n'était pas justement pour autant qu'il n'est pas unique, mais est classé et profite d'une longue expérience médicale qu'on a des chances d'agir sur lui. La sottise de la vanité est vraiment insondable.

Un dernier mot sur mes phobies. Naturellement j'allais soumettre mon cœur à l'oreille de maints médecins, qui tous trouvaient que je n'avais rien. Un d'eux pourtant (cela se passait à Lucerne) risque timidement que j'ai un petit souffle. « Hé non, Monsieur, lui dis-je en me rhabillant, je n'ai rien du tout, et c'est vous qui êtes un âne. » Sur quoi mes crises cessèrent soudain, et cela depuis plus de trente ans. N'en est-il pas de certaines maladies imaginaires comme de mainte croyance religieuse : on croit qu'on croit, alors qu'au fond on ne croit pas. Je livre cette vue aux psychologues.

COTE D'AMOUR

Je vais faire une chose assez comique. Je vais recenser les raisons pour quoi il me semble qu'on devrait m'aimer : mon désintéressement, mon culte des valeurs nobles, mon application au travail, mon absence d'esprit d'intrigue, de commérage, de jalousie. J'ajoute que, dans le commerce social, je suis souvent amusant, ai un grand respect des convenances des autres, sais me taire, écouter, du moins le paraître, n'imposer aucune vanité. Et pourtant, on ne m'aime pas.

Précisément pour cette nature. On pense : il n'a pas nos passions ; toutes ses manifestations nous le font sentir, avec une parfaite politesse, qui n'en est que plus méprisante ; nous n'avons que faire de lui...

Mais est-ce que je tiens beaucoup à ce qu'on m'aime ?

L'extrême sincérité que je montre en ces mémoires ne me rendra pas sympathique, bien au contraire. Pour beaucoup, refuser de s'avouer ses tares est le signe de l'homme civilisé, qui s'est élevé au respect de soi. Celui qui dit tout est un sauvage, assez méprisable. De leur point de vue social, cela est soutenable.

CONCILIATEURS

Le besoin d'unir les contraires sévit aujourd'hui, en méthode, dans certain enseignement. On voit tel manuel de philosophie, à propos de chaque problème, exposer la « thèse », l' « antithèse », puis la « synthèse », ou essai de symphonie entre les deux premières. Ces essais m'ont toujours paru misérables et laisser impolluée la foncière antipathie des systèmes, laquelle est ce qui les individualise, cependant que leurs accords relèvent outrageusement du lieu commun. On sait le fameux mot, digne de Joseph Prudhomme : « Toutes les philosophies sont vraies par ce qu'elles affirment, et fausses par ce qu'elles nient. » Je dirais volontiers qu'elles sont toutes étrangement banales par leurs consentements et personnelles par leurs écarts. J'ai une répulsion organique pour ceux qui goûtent ces confluences toutes verbales.

CONFÉRENCES, CONGRÈS. — AMÉRIQUE

« A dater de ce moment, ma vie n'est plus que mes livres... »

Je dois toutefois noter les conférences que je fais de

temps en temps depuis dix ans, mes participations à des Congrès, allocutions à des banquets, etc...

Dans mes conférences, il faut bien dire que je goûte une certaine joie de dompteur. Parlant sans lire, sur le ton de l'entretien, m'appliquant à bien faire saillir les divisions de mon sujet, à y ménager des reposoirs, à vivifier l'idée par de nombreux exemples, voire un trait caustique, j'éprouve quelque agrément à sentir que je « tiens » mon public, que je parviens à fixer son esprit sur des sujets auxquels on peut souvent admettre que, d'essence, il ne devait pas le donner. Un de mes soins, si je traite un thème abstrait, est de commencer par informer mes auditeurs que je ne vais pas me livrer à des prouesses académiques à l'occasion d'un point qui leur est extérieur, mais parler d'un problème où ils sont engagés. Ainsi, faisant un jour, à Amsterdam, une conférence sur mon *Discours cohérent* et la théologie qu'il développe, je leur expliquai tout d'abord qu'une théologie n'étant rien autre qu'une hiérarchie de valeurs, où l'on appelle divine celle qu'on place le plus haut, chacun d'eux était théologien et se trouvait intéressé à savoir, en conscience, quelle hiérarchie il adoptait ; sur quoi, et leur faisant à tout instant toucher du doigt que la question les concernait, j'obtins pendant une heure, de la part de mondains, une attention soutenue sur un sujet assurément peu séculier. Toutefois la réaction de ceux-ci à mon égard en tant que conférencier est plus complexe. Dans un premier mouvement, c'est en toute vérité qu'ils s'attachent à mes sujets sérieux, me couvrent d'applaudissements, déclarent qu'ils souhaiteraient d'avoir souvent des causeries sur ce mode. Puis, peu après, ils se ressaisissent, m'en veulent tout bas de les avoir forcés de trouver du plaisir à des objets pour quoi ils ne sont pas faits, décident de ne plus entendre que des diseurs de gentillesses. Ils ressemblent à des gens qui n'aimeraient que l'opérette et garderaient une dent à un pianiste qui aurait réussi de

leur faire goûter une fugue de Bach. Ajoutez qu'aux banquets qui suivent les séances, j'accueille mal les compliments de commande, rogne les ailes aux canards mondains, coupe les effets des archontes locaux. En somme, avec mes conférences et autres collusions de ce genre, j'aurai été un régulier qui trouve avantageux de se mêler un moment au siècle, mais n'en souffre pas le code. Il y a là, dans ma vie, quelque chose qui sonne faux.

Mon refus des règles du jeu a pris parfois des formes qui égaieront le lecteur. Il y a quelques mois, à Valence, une vieille dame m'arrête dans la salle du Congrès pour m'apprendre, éperdue, combien elle admirait le discours que j'avais prononcé la veille. Elle m'irritait si fort que je lui assène : « Madame, tout le monde a admiré mon discours ; cela ne vous est pas particulier » et passe. Elle court encore. Il y a deux ans, à Chicago, on me demande de prendre la parole dans un banquet offert à un mécène qui s'occupait de fonder des bourses pour permettre aux étudiants américains d'aller connaître leurs confrères français ; d'où devait résulter un amour réciproque et une contribution à la paix. Je ne trouve rien de mieux que de déclarer le projet fort louable, mais reposant sur l'hypothèse parce que qu'on se connaît l'on s'aime, ce qui ne me paraissait pas évident. On rit beaucoup, mais j'appris depuis que, là aussi, on s'était repris et fort blessé de mon détachement en de telles matières. Ironiser chez des philanthropes ! On n'est pas plus inconvenant.

Quand j'évoque les congrès dont je fis partie, je songe avec honte aux tournois de vanités où je consentis d'être mêlé, aux misères que j'acceptai d'entendre, et de la bouche de « maîtres », voire de moi-même. Ai-je pas conté, l'autre jour, à Barcelone, que les révolutions finissent toujours par triompher ? Comme si la révolution de 1848 avait triomphé ! Comme si la Commune avait triomphé ! Dire pas mal de bêtises est évidemment

une forme du dévouement à « la cause », quelle qu'elle soit. Je ne crois pas, toutefois, avoir à me reprocher de m'être trop dévoué.

Je dois une mention à la découverte de l'Amérique, que je fis il y a deux ans et goûtai tant que, depuis, je retourne en ce pays chaque année. Malgré mon âge, elle inséra dans mon composé un élément nouveau. D'abord le sentiment que son continent est tout près de nous, que l'Atlantique est une mer intérieure, que les Américains sentent la France comme leur voisine, que par maintes de leurs conceptions, notamment politiques, ils nous sont proches infiniment plus que les Allemands, voire les Anglais et les Italiens ; en sorte que si la patrie est, selon un mot célèbre, la terre où l'on se sent bien, la mienne s'est trouvée du coup décuplée. Une autre chose qui me conquit fut de découvrir une nation dont les décisions et les actes sont vraiment ceux d'un peuple, non de personnalités auxquelles il obéit avec plus ou moins de bonne humeur[1]. M'étant mis à lire de nombreuses histoires des Etats-Unis, je connus que cette histoire, qu'il s'agisse de la guerre de l'Indépendance, de la réunion du Texas ou du conflit esclavagiste, est toujours l'histoire de grandes volontés populaires, qui entendent s'affirmer ou périr et s'incarnent en de grands chefs, jamais celle d'individualités extérieures au peuple, qui se servent de lui pour atteindre à des buts qui lui demeurent incompris. (Il y aurait un livre à faire : histoire de l'Amérique vue par un Français.) Le plaisir que j'éprouve à voir ce peuple vraiment souverain, et qui mérite de l'être par l'éducation politique à quoi il s'est élevé en si peu de temps (je n'ignore point ses abus, qui ne sont pas pis que les nôtres), est parent de celui que j'ai à contempler sa race, ses nobles formes, sa fière allure. Que de fois, en

1. La Constitution américaine de 1787 débute : « Nous, le peuple des Etats-Unis... »

regardant ses femmes marcher dans les avenues de New-York, j'ai pensé au fameux verset :

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté...

Un autre trait qui me charme en lui est l'absence de passé, qui en fait une humanité si libre, affranchie de la chair et de la pierre. Une chose touchante est la sorte de honte qu'ils ont vis-à-vis de nous de cette absence de passé. Ils le remplacent par le bon cœur de leur accueil. Au grand Canyon, on m'emmena voir un endroit appelé *Hermit's rest*. Je comptais m'abîmer devant les ruines de quelque cellule indienne, plusieurs fois séculaire. C'était une construction faite de bûches et de roc brut pour paraître ascétique, qui n'avait pas plus de vétusté que les palaces de San Francisco. Mais on nous y attendait avec de bonnes tasses de bouillon chaud, un grand feu pétillant dans l'âtre, des bancs couverts de peaux moelleuses et l'évidente joie de nous recevoir. Ainsi les simples, qui n'ont pas de Vinci à leur mur ni d'antiques dentelles sur leur table, donnent du lait, des fruits et leur cœur. Enfin j'aime l'esprit naïvement pratique de ce peuple, qui regarde l'activité spirituelle désintéressée, d'ailleurs non sans respect, comme un monde auquel il est étranger et n'entend point donner de leçons. Ce qui me blesse, c'est le séculier qui, comme en France, ne pense qu'à gagner de l'or et bien caser ses filles et pousse des prétentions au clérical.

MA POSITION DÉFINIE PAR L'ÉGLISE

« Si quelqu'un dit que tous les êtres raisonnables ne composeront plus qu'une seule unité, le nombre et la personnalité devant s'évanouir avant les corps ; que la destruction des mondes, l'annihilation des corps, l'abro-

gation des noms, sera le résultat de la connaissance, l'ordre rationnel des choses ; qu'il y aura identité de connaissance comme de personnalité, et que dans cette fabuleuse restitution il n'y aura plus que les seuls esprits, comme dans cette futile et fabuleuse préexistence : qu'il soit anathème.

« Si quelqu'un dit que la vie des esprits sera la même que dans le principe, quand ils n'étaient point encore descendus ou tombés, afin que le commencement soit identique avec la fin, et que la fin soit la mesure du commencement : qu'il soit anathème. »

(*Condamnations portées par le Concile de Constantinople contre l'Origénisme, an 555.*)

COMMENT J'AI ÉCRIT MES ESSAIS

J'ai pleinement vérifié le mot de Pascal : la première phrase d'un livre est celle qu'un auteur trouve en dernier. Faire un essai consiste essentiellement pour moi à mettre la main sur une idée maîtresse, par rapport à laquelle une foule d'idées que j'ai notées depuis longtemps et dans une certaine voie viendront s'organiser. J'en demande pardon à mon temps, j'ai l'esprit constructif. Cette idée maîtresse, j'en essaye des quantités avant de trouver celle qui vraiment intègre tout ce que je veux dire. Telle de mes premières phrases m'a coûté des années. La recherche de cette formule s'accompagne chez moi d'une véritable angoisse ; car je ne sais jamais si je la trouverai et, si je ne la trouve pas, avec mon mode d'esprit, je n'ai plus qu'à renoncer. En outre, tant que je ne la tiens pas, je ne peux rien rédiger. Une fois que je l'ai, je l'écris sur un carton et la pose sur un petit chevalet de façon à l'avoir toujours sous les yeux. Dès lors, je n'écrirai pas un alinéa sans le confronter avec elle et voir s'il s'y relie bien.

Quand j'en suis là, mon angoisse est loin d'être finie.

Reprendre toutes mes idées premières, discerner celles qui se rapportent vraiment à mon thème central et que je pousserai à fond, celles qu'au contraire je ne lui rattacherais que par artifice et qu'il me faut bravement rejeter, est encore un travail qui ne va pas sans émoi. Après cela, alors, c'est la joie ; la joie du peintre qui, ayant tout mis en place et libre d'inquiétude sur les rapports mutuels des parties, vient corser tel détail, nourrir tel coin.

Observons qu'en tout cela la « vie » ne perd aucunement ses droits. La plupart de mes ouvrages sont nés d'un choc passionnel. J'ai soin de ne jamais perdre de vue cette origine, de toujours m'y reporter. L'ordre que je m'applique à mettre dans mes pensées à partir de ce choc ne m'en empêche nullement. Au contraire. C'est pour moi un des grands signes de l'impuissance moderne de dire : « J'écris mes livres, sans ordre ; parce que, si j'ordonnais mon émotion, je la perdrais. » C'est tout simplement escamoter le vrai problème de l'art, qui est précisément de l'ordonner sans la perdre. Mieux, de l'intensifier par l'ordre qu'on y insère.

Je mets mes amis terriblement à contribution. Je leur parle constamment de l'œuvre qui m'occupe, de sa développée, de ses achoppements (certains m'ont duré des mois). Leur patience m'est un critère de leur amitié. J'en sais qui ont déclaré que j'étais parfaitement insupportable avec cette manie. Je les ai, dans mon cœur, rayés de mes amis. Bien entendu, je ne demande jamais cette démission de soi en faveur d'autrui à un autre écrivain.

Je tiens le plus grand compte, quand elle le vaut, de la réaction de ceux que j'entretiens de mes sujets. Que de fois, en rentrant chez moi, j'apportai d'importantes retouches à mon manuscrit en raison d'objections faites par un voisin de table un peu cultivé. Mes adversaires m'auront été de grands complices.

Une enquête me demanda un jour : « Comment écri-

vez-vous ? » En faisant assez peu le geste d'écrire, mais en me promenant de long en large dans ma chambre, en restant des heures au fond d'un fauteuil, le menton dans ma main, en m'étendant sur mon divan. Quand j'ai quelque chose à écrire, ne fût-ce qu'une lettre un peu ardue, mon premier instinct n'est pas de me mettre devant une table, c'est de m'allonger pour réfléchir, souvent de tirer mes rideaux et de faire la nuit. Au bout d'un certain temps, je me lève et vais écrire dix lignes. Puis je m'étends de nouveau et en écris dix autres. Mes belles journées auront été de cinquante lignes. Je ne me souviens pas d'avoir jamais écrit cent lignes de suite, j'entends que j'aie conservées. J'ai fait une grande partie de mes livres en ruminant, le matin, dans mon lit, m'éveillant de bonne heure et me levant tard. J'ai souvent dit que le clerc ne doit pas se marier.

J'ai récrit chacun de mes ouvrages environ six fois. Mais, dès la troisième fois, je me persuade que ma rédaction est définitive, et travaille alors avec grand entrain. Ne pas se connaître a souvent du bon.

Je donnerai quelques clartés sur la manière dont se fait chez moi le passage de la pensée à l'expression définitive. Elles peuvent retenir le psychologue.

Dans mon premier jet, le rapport des idées, leur subordination, leur enchaînement se trouvent généralement marqués tels qu'ils demeureront. Les idées elles-mêmes sont presque toujours exprimées par des mots abstraits, incolores, faibles. Elles sont dites pesamment, avec débauche d'explication, monotonie d'allure, répétitions. Toutefois certains mouvements, certains départs de phrases m'apparaissent comme rigoureusement expressifs de la réaction passionnelle que je veux affirmer et constituant des spontanéités qui doivent être conservées à tout prix dans un ensemble où, en tant que forme, tout est à faire.

Mon travail porte principalement sur trois points :

1° Remplacer autant que possible les mots abstraits par des mots concrets, faisant image ; le faire d'autant plus que la pensée est plus abstraite. La vivifier par des exemples. Un de mes maîtres ici fut Renan, lorsqu'il parle de cette « vaste litière démocratique que l'Empire romain étendit sur le monde entier » ou écrit que « le judaïsme n'a été que le sauvageon sur lequel la race aryenne a produit sa fleur ».

2° Faire entendre certaines idées sans les exprimer. Exemple : « A dix-sept ans, je vis, un jour, Alfred de Vigny... J'étais bien jeune, et pourtant il ne me parut pas vieux. » (Anatole France).

3° Surveiller le rythme. J'ai passé des heures, parfois sur des sujets théologiques, à voir si je ne pourrais pas gagner une syllabe ou en ajouter une de façon que ma pensée s'emboîtât dans une coupe qui plût à mon oreille. Je finirai par faire des sonnets.

En somme trois soins : concrétiser, économiser, musicaliser.

Cela est de la rhétorique. Mais, tout comme Jean Paulhan, j'honore la rhétorique. « On croyait trouver un auteur, et on trouve un homme », clame pompeusement un de nos classiques, dans un mot digne d'un romantique. J'aime assez qu'on trouve un auteur.

Il n'en reste pas moins que mon mouvement naturel est de jeter sur le papier un complexe idéologique assoiffé de persuader et dépourvu de tout art. Les grâces que je tente d'y introduire par le travail ne sauraient, même si j'y réussis, donner le change. Au fond, je relève des dogmatiques, comme Nicole et Malebranche, dont l'absence fondamentale de légèreté m'invite à la confiance, et me méfie par essence de ceux dont la pensée est congénitalement charmante, comme Voltaire ou Renan ou tel de mes glorieux contemporains.

JULIEN BENDA

LE BONHEUR DE BARBEZIEUX [1]

Mes parents avaient transporté à Paris quelques meubles qui prenaient beaucoup de place dans notre petit appartement de l'avenue de Ségur, où l'on se glissait douloureusement entre un fauteuil démesuré et une armoire anguleuse. A onze heures, mon père allait se promener autour du marché de la place Breteuil, comme naguère sur la place du Château, interpellant les gens dont la figure lui plaisait. Il rapportait pour déjeuner une botte de radis, des artichauts ou des fèves qu'il mangeait crus, puis il rendait visite à Mme Alphonse Daudet, ou recevait un jeune poète ; et tous les soirs, dans un brouillard de fumée, il écrivait des drames en vers. Ma mère sortait peu ; je ne me souviens pas de l'avoir vu coudre ou même lire à cette époque, mais la tête appuyée au dossier de tapisserie d'un fauteuil Louis XIII, elle semblait toujours occupée par ses pensées. On menait chez nous cette vie recluse de tant de provinciaux transplantés à Paris. Ils peuplent Paris mais n'en connaissent que quelques rues. Les Français résistent à tout voisinage et leur capitale est un chaos, où l'on perce tardivement de larges avenues bien trompeuses. D'abord le chaos. Telle est la banlieue aujourd'hui. Ce chaos figure bien l'âme de cette agglomération de familles impénétrables, émigrants de ces provinces où chacun est seul de sa race.

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er janvier et du 1er février.



Maurice Delamain mon ami de Jarnac, était déjà étudiant à Paris. Il logeait dans une triste chambre à l'Hôtel des Facultés, dînait pour dix-huit sous au Restaurant Coopératif du quartier latin, puis remontait et descendait le boulevard Saint-Michel, regardant les tavernes du dehors, croisant les groupes d'étudiants en chapeaux melons, les filles en jupes de soie noire gonflées de jupons, et rentrait dans sa chambre pour travailler sous la lampe à pétrole, auprès du lit aux rideaux poussiéreux ; quand il se couchait, à la même heure, la même mélodie montait du Concert des Noctambules, une certaine échappée dans l'aigu, voluptueuse et souffrante. Il n'avait pour distractions que ses études, l'histoire du droit, par quoi l'histoire de France apparaît nouvelle et intelligible, le cours d'Edouard Cuq, vieillard rose et frais à favoris blancs, dont la voix menue et le débit rapide vous communiquaient une sorte de griserie du droit romain. Isolé, ne respirant que par les bouffées d'air qui lui venaient de la province et du passé, Maurice se trouvait alors dans cette gêne, cette erreur sur soi-même qui est parfois la jeunesse.

Il se destinait au Conseil d'État, et je ne doutais pas qu'il y parviendrait. Il pouvait tout réussir, du moins tout ce qui demande à être bien éclairé et pesé dans le calme. Il n'a guère changé ; mais, depuis, il m'a appris combien un esprit qui d'abord paraît seulement juste et capable de tout comprendre est secrètement expansif, et comme irrigué par sa position de retrait, qui laisse en nappe souterraine la vraie nature et ses forces vives accrues en profondeur par les bornes que l'on s'impose : une vie unie et irréprochable, la pensée logique, l'étude sérieuse.

Depuis quinze ans, dans une pièce où je le rencontre

chaque jour, interrompant de temps en temps la besogne pratique, nous poursuivons une conversation vraiment intime, aisée, qui est dans le vif du sujet et des êtres, où rien d'apprêté ni de déjà dit ne peut entrer. Cette unique conversation sans fin m'a détourné de tout autre entretien. Je ne le regrette pas, car j'aurais rabâché.

Je retrouve toujours avec joie Maurice Delamain qui connaît mon langage. Il aurait pu être un écrivain. Jusqu'ici, il s'est contenté, comme sa sœur Jeanne ou ma sœur Germaine de me souffler les pages que je préfère dans mes livres. Mais il aura la fierté de mourir inconnu.

Chacun de nous deux entend très bien l'autre, mais nous ne sommes pas toujours d'accord. Enfant, j'étais dreyfusard, et il ne l'était pas. Aujourd'hui, il juge d'un point de vue et moi de plusieurs autres. Où est l'origine d'une opinion politique ? Elle n'est pas dans la raison. Au début de l'affaire Dreyfus les arguments ne valaient rien des deux côtés, mais sitôt les premières attitudes prises, la bataille s'est poursuivie sans transfuge. C'était l'esprit qui avait cette position fixe. La religion, ni la classe, comme on dit, n'ont aucune part dans une opinion politique : dans la même famille protestante se disputaient des dreyfusards et des anti-dreyfusards, c'est-à-dire deux races opposées dont j'ignore l'essence. Peut-être faut-il remonter à un goût secret de l'ordre ou de l'anarchie, ou encore à un aplomb de l'être qui repose plus ou moins sur sa base ou sur ses appuis, ou chercher dans le sang un imperceptible dépôt de l'hérédité.

Jeune homme, Maurice Delamain était féru du matérialisme naturaliste et mécaniste que représentait sans défaillance et avec enthousiasme le biologiste Le Dantec. La jeunesse supporte de pareilles idées, parce qu'elle a une surabondance de force. Elle peut tout oser et respire l'erreur sans en souffrir. Ses raisonnements pleins de virtuosité intellectuelle n'ont pas assez duré ; mais beaucoup fixent leur philosophie sur les illusions de cet

âge où l'on est animal et toute matière. Bientôt, Maurice-Delamain ne put admettre la négation de la conscience professée par Le Dantec et fut conquis par Bergson. L'amitié de Keyserling le conduisit plus loin.

Jadis, lorsqu'il vantait les théories de Durkheim qui considère l'homme comme un produit de la société, je lui répondais ainsi que le fit Lachelier à Durkheim lui-même : « Il me semble que ce n'est pas tout à fait cela. »

Aujourd'hui, il me parle du drame théogonique de l'Esprit et de la Matière, de Dieu et de Satan, idées symboliques où se rejoignent toutes les religions et tous les mysticismes ; il croit à un Esprit Saint, dont il trouve la lumière et la chaleur dans ses méditations. Je lui dis encore : « Il me semble que ce n'est pas tout à fait cela. »

En mesurant l'évolution spirituelle de Maurice Delamain, je vois que je suis resté à la même place, éloigné des extrêmes. Cette position de juste milieu n'est pas la plus sage. Là, exactement, on est dans le désert.

***

Henri Fauconnier était en Malaisie depuis deux ans et cherchait de l'argent pour sa plantation. Je demandai à mon père de l'aider. Mes parents ne possédaient plus que vingt-cinq mille francs pour tout avoir, et mon père me les offrit.

Je n'ai pas compris ce geste ; en ce temps-là, les mots plantations de caoutchouc ne disaient rien à l'imagination et la Malaisie était une contrée bien obscure.

Nous fûmes longtemps sans nouvelle de Fauconnier, et il devenait probable que son entreprise avait échoué. Mes parents ne semblaient pas s'en soucier. Je crois qu'ils considéraient l'argent comme une chose fuyante qu'il ne faut pas chercher à retenir.

Mais la plantation prospérait. Bientôt, la première

fièvre des actions de caoutchouc s'étendit dans Londres ; les garçons de café spéculaient ; on doublait son capital en huit jours ; des sociétés distribuaient un dividende de 300 %. Les vingt-cinq mille francs que j'avais confiés à Fauconnier valurent un jour cinq cent mille francs ; mais un jour seulement.

Sortant du régiment, des Charentais accouraient en Malaisie, à Sumatra, en Indo-Chine, à l'appel de Fauconnier. Dressés très vite aux méthodes de culture anglaise, sachant le tamil et un peu d'anglais, ils devenaient directeurs de plantations toujours plus productives, mieux agencées, plus humaines. Ils touchaient des appointements inouïs.

Après vingt ans, ils sont revenus avec un regard impérieux, de larges épaules, certain mépris pour le blanc, et les poches à peu près vides.

Je crois qu'ils ne regrettent pas leurs peines. Ils se répètent la phrase que Fauconnier aime à dire : « J'ai vécu, c'est assez. »

Ils n'étaient pas partis pour gagner de l'argent, ce ne fut que le prétexte, et ils regardent ces flux et ces reflux de la fortune comme de curieux chatoiements.



Cependant j'allais tous les jours à l'École des Sciences Politiques et parfois à la Faculté de Droit. J'écoutais et je notais soigneusement ce que disaient Albert Sorel sur l'histoire et René Sturm sur le budget. Aujourd'hui, ils parleraient différemment et on les écouterait encore. J'avais pour camarades deux jeunes gens qui depuis sont devenus des personnages de la République. J'ai peine à me figurer qu'ils aient pris tant d'autorité. J'ai dû me tromper sur eux, autrefois.

Sur deux ou trois livres que j'aimais en ce temps-là et que depuis je n'ai pas ouverts, j'ai changé d'avis

comme si je venais de les relire ; mon idée sur deux ou trois personnes que je n'ai pas revues a changé aussi. Sans doute, la mémoire contient un principe actif qui parfois modifie nos impressions de jadis, comme si les objets qui les avaient produites demeuraient sous nos yeux. Des gens que je vois rarement me disent quand ils me rencontrent : « Vous avez bonne mine. Ce n'est pas comme l'année dernière. » Ils me disaient la même phrase, l'année dernière. Un bizarre travail s'effectue dans leur mémoire qui me paraît secréter plus d'idées qu'elle n'en conserve.

J'obtins ma licence en droit et je fus presque docteur. Je serais devenu tout à fait docteur si une jeune Américaine que j'ai nommée Lorna n'était descendue chez nous.

C'est le dernier amour de ma jeunesse. Je sens une différence entre les amours de ma jeunesse et les autres. Les premiers m'ont laissé une impression violente, mais pas très distincte ; les autres tiennent davantage à la personne.

Je ne pourrais rien dire de Lorna, mais lorsque je pense à un printemps grisant, à des rues épuisantes, je revois Lorna. Alors, Paris me semblait plein de femmes belles qui surgissaient sous une clarté de réverbère et disparaissaient dans l'ombre où elles se sont toutes perdues.

Chacun a ses idées sur l'amour, ses souvenirs, et il y tient. En général les hommes se trompent sur ce sujet, à cause de leurs souvenirs, justement. Ils jugent les femmes d'après eux-mêmes.

***

Le temps était venu d'être soldat. J'avais beaucoup vécu dans ma chambre, j'étais très maigre avec des cheveux longs. J'attendais de mon service militaire une rénovation physique, et je souhaitais de l'accomplir dans une ville maritime bien aérée, Le Havre par

exemple. Grâce à des protections, on m'affecta au régiment qui recevait le plus d'averses de France.

Que de pluies sur la route d'Harfleur où je soulevais mes lourds brodequins d'un pas un peu étriqué de bourgeois, assez différent de celui de mes compagnons et qui les faisait rire ! Chantant avec eux, le fusil derrière l'épaule, peu à peu échauffé sous l'ondée, je me sentais fort. Au delà des labours et de futaies roussâtres sous un gribouillis de pluies, parfois surgissait l'Océan livide.

Lorsque je parvenais à franchir la grille de la caserne, souvent retenu pour un défaut de ma cravate, je dînais dans une taverne de l'Armée du Salut, auprès d'un mûlatre qui avait fait quarante fois le voyage de New-York, sans rien voir, étant cuisinier dans un paquebot qu'il ne quittait pas. La nuit, je dormais si bien que je n'entendais pas ma toux qui réveillait la chambrée. Le major voulut me revoir et bientôt je retournai à Paris où je remis avec surprise des escarpins. Mon médecin ne comprenait pas que l'on m'eût réformé. A tout hasard il me conseilla d'aller passer un an au soleil de Tunisie.



Dans les sables du Sud-Tunisien, on est de l'autre côté de la terre, je veux dire au point le plus éloigné qui soit de Paris. C'est un voyage utile. Je pense qu'il peut suffire, le reste n'étant que variation sur des zones intermédiaires. Du moins, je veux le croire, car je m'en suis tenu là.

Ce pays nu, bordé d'azur intense ou de velours blond, ces croquis légers sur un fond bistre, ces hommes endormis ou vociférants pouvaient intéresser un Charentais. Mais, j'avais un but. Je venais chercher *des affaires* pour séduire des capitalistes parisiens. Très loin, j'allais visiter des gisements invisibles, ou examiner un tourteau composé de résidus d'olives et qui engraissait les porcs en

les parfumant, une tuilerie, un procédé qui permettait de capter la force motrice des vagues.

Ce penchant que j'avais alors pour *les affaires* c'était encore de la jeunesse, un besoin de me dépenser, un jeu ardent avec l'avenir, l'appétit des êtres que l'on touche si bien dans ces conciliabules ; et aussi, une certaine considération pour tout ce qui est positif, vite tranché par le succès ou l'échec, et qui ne se prête pas longtemps à la fantaisie.

Cependant, je songeais toujours à ma vie future d'écrivain. Là surtout étaient mes amours. On peut aimer une femme laide. Je n'aurais pu écrire une page sans honte. Ma fierté, aujourd'hui, c'est que je n'ai pas écrit trop tôt. Incapable d'écrire et le sachant, je m'étonne de cette confiance jusqu'à un âge avancé.

Dès mon retour à Paris, mon médecin me conduisit chez le professeur Landouzy. Le doyen de la Faculté de Médecine, un foulard autour du cou, se haussa sur ses petites jambes ; après m'avoir gravement ausculté, il me dit, sans paraître attacher beaucoup d'importance à cette phrase : « Vous êtes tuberculeux ». Mais je sentis tout le poids qu'il donnait à ces mots :

— Voulez-vous guérir ?

Oui, je voulais guérir. Et cela signifiait que j'acceptais les privations, une règle, que la jeunesse était finie, car elle conduit à la mort. C'est dans la maladie que j'ai trouvé la vie et ses commandements ; ils se résument pour moi en un mot : fidélité.

***

Les mots et les choses nous touchent différemment selon notre âge. On ne croirait pas que ce sont les mêmes mots et les mêmes choses. La légèreté des jeunes devant la mort, vient-elle de ce qu'ils ne peuvent la concevoir ? Au contraire, peut-être sont-ils plus près

de la mort et comme encore acclimatés. J'acceptais sans effroi l'idée d'être tuberculeux. Il est vrai, je n'en étais pas très sûr, malgré une déclaration si solennelle. J'en doute encore.

Mais, pendant des années, je m'appliquai à suivre le régime des malades, et je ne m'en suis guère écarté plus tard. C'est une force.

Je n'avais pas encore vu les montagnes. Elles allaient prendre une bonne place dans ma vie.

Un soir, en 1907, j'arrivai à Chardonne. J'aperçus les toits de Vevey au bas des vignes, le lac encastré entre des pentes brumeuses, puis le scintillement des berges au crépuscule, et une cime blanche, très pure, au-dessus d'un nuage. Je n'avais rien vu de plus beau, et, sans doute, il n'est rien de comparable. Mais je montai plus haut sur le mont Pèlerin.

Je suis revenu à Chardonne, la seconde année de la guerre. Comme je m'avançais sous les arbres du jardin de la pension Bellevue où je devais loger, je vis une jeune fille à la fenêtre, dans un cadre de glycines, qui jetait une balle à un enfant. Elle cessa de jouer et regarda avec compassion ce soldat français. Je la regardai aussi, parce qu'elle était très belle.

Sous ces arbres qui portent dans leurs branches le bleu délavé des montagnes et du lac, j'ai commencé à écrire *l'Epithalame*. Je me disais : aurai-je une plume assez fine, saurai-je trouver assez de nuance dans les gris pour peindre l'intimité, l'amour dans la vie à deux ? On n'aborde pas ces secrets sans impudeur, ou plutôt sans une grande innocence. Il fallait sans doute habiter Chardonne dans un monde bouleversé et se dire que l'on écrivait une histoire qui ne pouvait plus intéresser personne.

J'écrivais pour la première fois de ma vie et comme dans la nuit, m'étonnant qu'une seule note, sans accompagnement, fût si longuement tenue. Je connus, sans

la reconnaître, l'étrange faculté de l'imagination, si secrète, et qui agit davantage quand elle se dissimule au cœur du réel. Une œuvre est bien chétive tant qu'elle demeure à l'état de projet et de rêve. C'est dans la précision matérielle de l'achèvement qu'elle peut donner à rêver. Cette expérience m'a fait douter du sens des mots Matière et Esprit.

J'ai vécu cinq ans à Chardonne et j'en ai gardé le souvenir d'un temps de délices. Longtemps j'ai habité un très vieux chalet pareil à un coffret de bois sombre entre la cour d'une ferme et des prés pleins de fleurs au printemps. De ma petite fenêtre découpée dans la boiserie je voyais le lac étendu au fond de son abîme bleu, des vignes, et ces clartés de la neige très haut à la pointe des montagnes, ou bien étalées autour de la maison en nappes de silence, quand le poêle de faïence parfumait de son arôme de bûches brûlées ma chambre brune.

Mais autrefois ces années m'ont paru très amères. Dans ce pays neutre, on ne cachait pas les périls de la France, ceux de la défaite ou ceux de la victoire. J'allais à Genève vendre des films pour payer le loyer de mon chalet, m'arrêtant à Lausanne où deux médecins me soignaient, l'un qui me jugeait très malade et l'autre bien portant. Les prisonniers commençaient à venir d'Allemagne, si fatigués de privations qu'ils n'avaient plus faim. Ils se plaignaient des bons repas suisses et réclamaient des plats de chez eux. Ils voulaient revoir leurs familles, mais, quand elles arrivaient, ne les reconnaissaient pas, encore absents, tout changés par les anciennes habitudes de la souffrance. On sentait la vanité de l'espérance. Tristes années, certes ! et dont je ne dirai pas le pire, car tout cela s'est évaporé comme brumes du matin et je ne me souviens plus que de la féerie dont je n'avais pas conscience.

Elle n'était pas dans la nature seulement, ni dans la réalisation d'un désir, dans aucun but que l'on touche,

dans rien de saisissable ni même de spirituel, mais elle existait sûrement, puisqu'il a suffi d'un peu de recul pour la dégager de ses ombres et faire de cette contrée le pays du bonheur, où souvent j'envoie un de mes personnages saluer en secret, dans la région de Vevey, la patrie d'une belle jeune fille. C'est le bonheur de Chardonne après celui de Barbezieux, le même sans doute, et que j'aurais pu trouver ailleurs. C'est le bonheur diffus à travers l'existence où rien n'est absolument désespéré, bonheur imperceptible, mêlé à la substance de l'être, au goût de la vie, parfois tout pur dans la joie de l'enfant, l'amour des mères, l'art qui colore d'une espèce d'allégresse toute tragédie.

Dix-sept ans plus tard, je suis retourné à Chardonne. Je portais alors un autre nom emprunté à ce village, et ma vie était à peu près accomplie selon les rêves du jeune homme.

Je me souvenais très bien de ce jeune homme. Tel qu'il était, je le sentais encore vivant ; mais tout l'intervalle, la réalisation d'un rêve, quelques livres, j'ai dû y réfléchir pour m'en apercevoir. Il me semblait que cela ne m'appartenait pas.

Autour de moi et en moi, c'était le même monde qu'autrefois : le lac, des prés en fleurs, des vignes, ma pensée en travail ou endormie, faite de riens.

Je rendis visite à Charles du Bos qui se trouvait à *Mon Repos*. Avec vénération, j'approchai cet homme terriblement souffrant, qui a su dégager de la maladie une santé subtile à jamais résistante, ce voyant capable de toute grandeur et par surcroît intelligent. Nul homme ne m'a fait sentir mieux la présence de la vie profonde unie à Dieu ; ou, plutôt, je percevais cette réalité comme à travers une vitre, sans qu'elle me touchât. Et j'ai compris alors ce que je refusais : justement cette lumière, cette assurance, fidèle à ma vocation terrestre, aux êtres

abandonnés qui cherchent comme moi une lueur, là où tout est incertain et obscur.



Après mon premier séjour au Mont Pèlerin, assez bien portant, je me mariai en 1910. Je n'ai point examiné si l'état de mariage et celui d'écrivain sont conciliables. Je respecte trop la vie et l'art pour me poser des questions de ce genre. Le mariage répondait alors à un besoin de ma nature : besoin de claustration, de la ligne droite, et d'un grand calme.

Il ne m'a pas donné ce que j'attendais ; par ma faute, peut-être. Cela est préférable je pense, car je ne regrette rien. Comment concevoir sa vie autrement qu'elle fut sans porter atteinte à soi-même ?

Sortant de l'enfance, vers vingt-cinq ans, le jeune homme est très confus. Souvent, c'est alors qu'il se marie pour échapper à ce brouillard. Il croit trouver dans le mariage une règle et un but. Mais ni la raison ni le cœur ne sont à cet âge d'un bon conseil. La raison n'est pas assez éclairée et le cœur est trop assuré. Parfois l'instinct le sert et il n'est pas impossible qu'un choix si prématuré se révèle heureux. En général, l'instinct est très émoussé,

Nos pères considéraient l'amour comme « chose gaie ». bornée aux sens, réservée à la courtisane, et de la sorte plus facile à refréner. Mais ils regardaient avec sérieux et piété leur famille et la mère de leurs enfants. L'union si mince commencée avec la jeune fille ignorante, à la faveur d'une romance, dans un style Abbé Constantin, s'enrichissait au cours de la vie, et un grand amour conjugal construit peu à peu aboutissait à des affections sûres, capables d'affronter la vieillesse. Le régime conjugal de l'ancienne France, qui séparait l'amour-plaisir et l'amour pur, suivant l'usage des sociétés équilibrées : la Rome antique, les classes nobles, la Chine et les pay-

sans de nos jours, ne pouvait se maintenir sans religion. La sainteté du mariage et la croyance en une hiérarchie sociale voulue par Dieu étaient les fondements de l'institution. Sans la religion, on ne comprend pas le drame du *Lys dans la Vallée.*

Les générations suivantes ont écouté Tristan et Isolde et affirmé le droit à la passion. Le mariage subsistant, il est devenu romantique. Notre temps a vraiment renouvelé l'amour en le chargeant du poids et du dynamisme de l'idéal humain, en le situant dans la présence, dans la durée, dans la fidélité, dans le mariage ascensionnel.

C'est une grande témérité.

Inclure l'amour dans le mariage et la réalité, c'est exiger des êtres tout ce que nous attendions de l'amour, et leur donner beaucoup d'importance. La faiblesse des êtres entraîne les mécomptes de l'amour : double défaite.

On dirait que l'homme est avide surtout de belles défaites.

***

On admire aujourd'hui les téméraires qui se marient sans argent. La vie n'était pas plus facile en 1910 pour les jeunes gens.

Le manque d'argent ne vous prive que de l'inutile. C'est une sagesse forcée à un âge où des contraintes sont nécessaires : les vrais biens ne sont connus que des vieillards.

J'ai frappé à beaucoup de portes sans trouver de situation. Par hasard, j'appris que l'éditeur P. V. Stock cherchait un secrétaire et je lui offris mes services.

Je pris place dans son bureau attenant à la boutique de sa librairie, place du Théâtre Français. Par la porte ouverte entrait un peu d'air, et un large vitrage donnait du jour. On était à la fois dans la rue et très enfermé, et le store abaissé sur l'étalage et relevé à tout moment

suivant la pluie ou le soleil animait l'atmosphère de ses projections. J'appris à corriger les fautes de français des traducteurs. C'est un travail infini : le traducteur est intoxiqué par une langue étrangère et vous communique sa maladie. J'appris aussi à rester assis. Mais je me levais parfois pour voir sur le seuil de la boutique passer la foule. Malgré sa persistance et tous ses mouvements, elle n'est jamais que la foule.

Quand une parcelle s'en détache, happée par la boutique, un homme ou une femme prennent figure. Dans la boutique, la figure n'est pas plus distincte que sur le trottoir, mais la mémoire peut s'en saisir.

Ces êtres subitement dessinés et si individuels, qui ont des exigences très précises, un accent unique, viennent de lieux très divers, et c'est un désir qui leur est propre, un caprice, mille remous qui les ont conduits ici et qui pouvaient les mener ailleurs. Pourtant ils obéissent encore sans le savoir au rythme de la foule et à des lois universelles. Je sais à peu près combien de personnes entreront dans la journée, le résultat presque immuable des courants variés de cette multitude que seules des influences atmosphériques semblent régir : la pluie, le soleil, une panique à la Bourse.

P. V. Stock était l'un des derniers représentants d'une race d'éditeurs aujourd'hui éteinte : il était libraire et éditeur, et ce fut un très grand éditeur. Dans la boutique, place du Théâtre Français, on vendait des livres aux passants ; au besoin P. V. Stock ficelait un paquet, causait avec un client, puis retournait dans son bureau, corrigeait des épreuves, écrivait à son imprimeur, lisait un manuscrit, ou recevait longuement son ami Huysmans. Tout en lui était spontané, sauf sa force d'athlète qu'il avait beaucoup cultivée. Il découvrit presque tous les bons auteurs de son temps, les plus originaux surtout, puis il les laissa partir. Il ne s'intéressait qu'à la valeur littéraire et payait souvent très cher ses trouvailles. Ce

flair l'eût peut-être moins bien servi s'il n'avait vécu ainsi de plain-pied avec la rue et dans un bureau si ouvert aux passants.

Il est souhaitable que les éditeurs soient nombreux et de goût divers. La variété des éditeurs assure à l'art sa liberté. Il est bon aussi que chaque éditeur soit responsable, engagé dans un organisme vivant, en rapport avec toutes ses parties, et ne juge pas, même les œuvres de l'esprit, dans l'absolu.

Je reçus la consigne d'être prudent. Entre 1910 et 1914 les livres se vendaient peu. La première édition du *Portrait de Dorian Gray*, qui parut en France au moment du procès et bénéficia d'un scandale pour sa publicité restait encore en magasin après dix ans. Le public des lecteurs, plus nombreux qu'aujourd'hui, était tout accaparé par trois ou quatre auteurs. Il n'y avait qu'un seul critique ; mais il savait se faire entendre.

Quoique gêné, P. V. Stock s'enflammait toujours pour le talent. Sur mon conseil, il publia l'*Hérésiarque* de Guillaume Apollinaire. « Ne craignez rien, me disait Apollinaire, ce que j'écris fait toujours du bruit. » Inconnu, il vivait content au milieu d'un groupe d'adorateurs, l'air d'un maître, la voix douce, très poli, timoré, pouffant d'une façon charmante, très digne tout à coup quand il pinçait sa petite bouche, préparant l'avenir de tous côtés sans beaucoup y croire. Il passait à la librairie tous les jours et parfois m'apportait des vers de ses disciples en me recommandant de n'y faire aucune attention. Je n'ai jamais su quand il se moquait, et lui-même était pris dans ce jeu. Du sérieux, et un jeu dont on est soi-même la tragique dupe : là encore, il a lancé une mode pour plus tard. Elémir Bourges nous rejoignait, décharné par la lecture, enveloppé dans un manteau noir à col d'astrakan poussiéreux, d'où émergeait une longue figure jaune bizarrement découpée par un lorgnon et une moustache rase, comme postiche, autour de sa large

bouche. Il méprisait les hommes et la vie, « cette farce » ; mais il croyait à la justice littéraire et à la gloire future. Edmond Jaloux arrivait de Marseille, un peu gonflé dans son pardessus, palpant une belle canne de sa main potelée, un rien de candide dans les yeux, mais déjà savant et placide.

Tout embroussaillé, tête baissée, François de Curel sortait de ses forêts lorraines. La timidité lui donnait une sorte de hennissement. Il m'emmenait dans ses bois pour me parler de lui-même à son aise. C'est la faiblesse de certains solitaires : ils ne savent plus se contenir. Quand il suivait la piste d'un sanglier, son fusil à la main, accompagné de petits chiens jappants, l'ivresse le transfigurait. Les hommes n'ont pas été justes pour lui, mais ses forêts l'ont récompensé.

On me signala un jeune diplomate, auteur de *Provinciales*. Mais nous ne pouvions nous intéresser à tout le monde ; nous venions d'éditer *Toi et Moi*, et c'était une audace. Paul Géraldy me disait à l'oreille, dans un souffle, des poèmes arrachés au cœur et triturés pendant des années avec une sévère ambition. Ce murmure est allé très loin.

Naguère, les chefs du parti dreyfusard conféraient souvent dans ce bureau. On y trouvait encore les portraits de Clemenceau et du Colonel Picquart. Mais Stock éditait toujours beaucoup de pièces de théâtre, et j'ai rencontré les derniers spécimens d'une curieuse espèce, disparue, je crois : les hommes d'esprit. Ils ne parlaient point pour ne rien dire. Chaque propos, très étudié, contenait une philosophie, un calembour, une pointe, de la grâce, un peu d'amertume. Cette pensée tout en fleur est une maladie qui tue son homme. Je ne me souviens que de fantômes.

J'ai vu François Mauriac très jeune, gracile, brûlant et glacé, avec son rire un peu haletant, une main frottant sa joue comme s'il souffrait d'avoir trop d'esprit.

Je l'aperçois quelquefois aujourd'hui, trop rarement à mon gré ; et d'abord c'est ce jeune homme que je vois, étrangement présent ; pourtant il a disparu sans laisser de trace, sauf cette façon d'être parfaitement naturel, qui a quelque chose de séditieux.

Avais-je prévu Mauriac dans le jeune homme et sur ses premiers écrits ? Non, je l'avoue. « Vous avez tort, me disait Apollinaire, soulevant d'un geste de prélat le manuscrit de l'*Enfant chargé de chaînes*, c'est le livre d'un poète.

— Mais vous ne l'avez pas lu.

— J'en ai lu une ligne.

J'ignore encore ce qu'il faut penser des devins. Mais je ne crois pas aux promesses d'un jeune auteur, ni à aucune promesse.

Comme l'enfant, l'écrivain grandit par bonds ; il est à la merci de souffles mystérieux. Rien ne décèle ce qu'il sera demain, rien ne lui annonce ce qu'il va écrire, ni l'ascension prochaine, ni l'échec ; du moins quand il a du génie, comme l'enfant.

***

Voici plus de vingt-cinq ans que je vois passer la foule sur les trottoirs de la place du Théâtre Français, sauf une interruption de six ans. Il me semble que c'est toujours la même foule. En ce coin de Paris qui a gardé ses platanes et sa patine, on peut considérer, comme d'un promontoire des dieux, l'humanité immuable malgré ses transes. Ailleurs, la foule forme de curieux dessins géométriques, elle peut remplir une photographie de son pointillé. Sa plus haute expression est dans le cri. Mais la foule, ici, n'a rien de jeune. Je la préfère ainsi, confuse et silencieuse.

Un jour que j'observais sa grise et folle procession, elle m'a donné ce qui a le plus compté dans ma vie. Je la

regarde encore. Je ne lui demande plus rien. Mais je sais qu'il ne faut pas en parler légèrement. Aujourd'hui, cette boutique où je passe un instant est mon seul contact avec la ville. J'ai besoin de la ville, mais je suffoquerais si je devais l'habiter. Il me faut, le matin et le soir, un souffle de la campagne, exactement un souffle : le goût du vent, et puis un regard sur de grands horizons. Mais je ne pourrais y demeurer.

Je vais chaque jour de la campagne à la ville et de la ville à la campagne, suspendu, balancé entre deux abîmes : la cité et la nature. A peine suis-je disposé à écrire que je dois prendre un train. Je suis toujours interrompu et j'oublie la phrase commencée, l'idée trop prolifique ou qui allait trop loin. Je bénis ces incommodités, ces arrêts, tous les refroidissements. Ils empêchent la méditation trop prolongée et ses entraînements ; ils préservent des systèmes, de la verve, des belles amplifications, et de tout ce qui veut donner à croire plus qu'il n'y a.

A travers les systèmes et les doctrines, j'ai suivi la pensée des hommes tant que j'ai pu, sans en retenir grand-chose. Mais un livre ne nous montre jamais un homme, un homme tout simple et tout entier.

Ces hommes qu'il n'est pas permis de représenter, nous pouvons les voir : privilège de la vie. Ce qu'ils nous disent reste le secret de l'amour.

J'ai appelé *Barbezieux* une terre de l'amitié. Elle n'est pas une imagination ; c'est pourquoi je ne pourrais la peindre. La lumière de la Charente existe, sans pareille en France, même dans la Provence. Elle n'est pas traduisible en mots. Partout, on ne sait quoi d'ineffable baigne la nature ; l'homme aussi.

JACQUES CHARDONNE

LES VANILLIERS

(fin)

Sans mot dire, Jenny prit un verre et fit couler le robinet. La catastrophe était arrivée. Elle supportait vaillamment le coup. De Bonald avala l'eau d'un trait, et une sueur abondante mais saine couvrit bientôt son visage.

— Il faut avertir Van Houten, balbutia-t-il, avertir Van Houten que son fils... qu'il n'est pas le père et que les vanilliers, avertir Van Houten que l'enfant des vanilliers...

— Ce n'est pas Van Houten, je vous dis, patron, que c'est Edmond.

— Oui Edmond, ah ! le misérable, dit l'archéologue en se baissant pour ramasser sa canne. Jenny, donne-moi un verre d'eau. Nous allons descendre au bureau de postes, écrire en Hollande, avertir Van Houten... Viens avec moi, Jenny.

— Oui, répondit-elle, attends-moi, je vais chercher mon chapeau.

Elle courut de toutes ses forces jusqu'aux vanilliers. Les dégoûtantes fleurs jaunes dont elle le savait vus couverts quand le marin tatoué creusait la fosse de Guillaume, s'étaient flétries. De-ci de-là, quelque pétale rabougri tenait encore à un calice gonflé comme la dernière aile d'un insecte estropié. Les autres étaient tombés dans les longs couloirs parallèles, ces corridors d'asile, qu'ils capitonnaient d'un étroit et interminable tapis

couleur de folie. Sans peur, elle entra dans les plants, jusqu'au cœur de ce monde abhorré. C'était vrai ! de longues gousses vertes encore dures pendaient aux branches : Van Houten avait triomphé. Le malheur est une serre chaude qui fait précocement ouvrir la mémoire : elle revécut les derniers jours de sa vie au Mexique, qui étaient les premiers de ses souvenirs, avec une telle intensité que cette chute dans le temps lui donna le vertige : elle tomba dans le sillon et sanglota, le front posé sur les fleurs flétries. Au bout d'un moment, elle se releva, arracha avec indifférence comme si elle ne les reconnaissait plus maintenant qu'ils ne pourraient plus jamais la faire souffrir autant qu'ils venaient de le faire, les pétales desséchés que ses larmes avaient collés sur son visage et sur ses mains, et, déjà sur le chemin de la résignation, pensa qu'aucune catastrophe ne pourrait rendre plus amer le cauchemar qu'elle vivait depuis longtemps. Et même, qui sait si ces fruits sans beauté, exerçant leur attrait jusqu'à la lointaine Europe, ne feraient pas venir jusqu'à l'île un nouvel enchanteur ?

Elle se souvint que son père l'attendait et retourna vers la maison. Les bavardages incohérents de Seira avaient retenu De Bonald qui ne comprenait pas très clairement cette histoire d'enfant. Mais si peu qu'il fût capable en ce moment de prendre une décision à ce sujet, il pensait, par un dernier reste de raison : je ne vais tout de même pas les marier.

— Eh bien ! tu as ton chapeau ? demanda-t-il, plein d'impatience, à Jenny.

— Ah ! je l'ai oublié.

— Tu me rattraperas, dit-il en partant tout seul, heureux de se débarrasser de Seira, éprouvant un grand besoin de marcher comme à la conquête de la Hollande et faisant à nouveau avec sa canne des moulinets au-dessus de sa tête, à la manière d'un tambour-major.

Dans sa chambre, Jenny fouillait précipitamment ses

tiroirs, comme si elle était en retard pour un grand événement et un peu haletante, ce qui l'empêchait de penser. Puis elle courut après son père, tenant à la main son grand chapeau, par l'élastique, comme un cerf-volant. Elle n'aurait pas voulu rester dans la maison avec Seira et elle avait peur d'Edmond.

De Bonald dévalait le sentier en jetant de joyeux coups de canne dans les feuillages, et les rameaux de fleurs épargnés par l'orage et malades, balancés sur les branches longtemps après son passage, se défaisaient en silence par la base, pétale à pétale, comme un tricot. Cette pluie mélancolique tombait sur le chapeau de Jenny et elle levait son visage vers le ciel pour voir les floraisons s'écouler sans aucun motif apparent. La grande main de la tristesse semblait presser doucement les arbres comme l'enfant sur la plage, las de bâtir des châteaux, laisse couler du sable de son poing fermé.

Les larmes avaient laissé sur son visage les traces argentées et brillantes que dessinent sur les grandes feuilles, les tout petits colimaçons blancs. Elle n'aurait jamais de plus beaux bijoux, ni plus émouvants, que ces pendants d'yeux, et quand elle levait vers les branches ses tristes yeux bleus, la pluie des acacias y promenait de profondes lumières violettes.

Arrivé au bas du sentier, De Bonald passa la brèche ouverte entre la rangée des maisons, et suivit jusqu'à la fontaine l'allée de tamaris. Les indigènes, debout ou assis au pied des arbres de la petite place bavardaient en fumant leur pipe. Le chef du village, un nommé Paquine, énorme personnage indolent, mais redouté pour ses brusques accès de colère, promenait d'un groupe à l'autre la fumée de son cigare.

« Holà ! leur cria De Bonald, les temps nouveaux sont arrivés ! Ecoutez-moi, je viens de découvrir le trésor fantastique que j'attendais depuis des années et dont vous commenciez à douter : les vanilliers que vous aviez

déjà vus en fleurs, les vanilliers ont maintenant des fruits ! Ainsi l'île endormie va sortir de sa torpeur séculaire. Ignoré jusqu'ici des marins, son nom va s'étaler dans les géographies sur le bleu des océans comme le but féérique d'une nouvelle route maritime. Elle sera plus réputée que la Havane pour son tabac, la Jamaïque pour son rhum. On chantera dans le monde entier l'île où fleurit la vanille et de nouveaux vaisseaux viendront chaque jour s'amarrer à notre port. Oh ! mes amis, le voilà passé, le temps de l'oisiveté. Vous aurez tous du travail et il n'y aura pas assez de monde, il faudra encore en faire venir. Songez ! Vous allez bâtir des maisons, arracher les arbres, planter encore des vanilliers, fabriquer des caisses et des papiers d'argent, construire des quais pour les bateaux et des docks pour le charbon de nos usines. Il faudra faire venir des réveille-matin comme celui que vous allez admirer chez Germina et qu'elle fait sonner, pour vous amuser, à l'heure de l'apéritif ou au moment d'aller se coucher ; vous en aurez chacun un : il faudra donc en faire venir des caisses entières afin que vous vous leviez tous à cinq heures du matin.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? dit Paquine d'une voix traînante, en ôtant le cigare de sa bouche. A l'énoncé du programme herculéen proposé par De Bonald, les insulaires assis au pied des arbres s'étaient levés comme une paresseuse tribu au son du tam-tam annonçant l'arrivée de l'ambassadeur qui vient déclarer la guerre.

— Si vous avez besoin de quelques ouvriers dans vos jardins, continua Paquine on vous louera quelques gamins. Mais si vous vous obstinez à faire venir ici des réveille-matin avec l'idée de les faire tous sonner à l'aube, il vaudrait mieux que ce soit un navire de guerre. Ça, vous pouvez le dire à M. Van Houten :

qu'il amène avec lui, s'il vient avec de si grands projets, la flotte hollandaise.

— Mais il l'amènera, soyez en sûrs, rétorqua De Bonald, et pour votre bien. Ne voulez-vous pas la richesse, ne voulez-vous pas des tonneaux de rhum et qu'on vous apporte des femmes magnifiques ?

Son voisin toucha le coude de Paquine en clignant de l'œil dans la direction du planteur : n'avait-il pas fallu, ces derniers temps, remonter chez lui plusieurs fois l'Européen qui buvait de plus en plus ? Paquine haussa les épaules et les autres se mirent à rire. L'enthousiasme de De Bonald était subitement tombé, non sous l'humiliation de ces railleries, mais sous le coup de certaines réflexions raisonnables : comment les fruits étaient-ils apparus, se reproduiraient-ils régulièrement et souvent et de quelle manière les préparerait-on ? Bref, pour le moment, il n'avait aucun travail à distribuer.

Jenny était un peu honteuse de la situation ridicule où son père s'était mis. Bien qu'il n'y eût entre eux aucune solidarité, elle se sentait atteinte par les railleries. Son cœur fatigué, qui avait maintenant admis le triomphe de Van Houten accueillait avec indifférence cette dernière chance : une révolte dans l'île. Ces indigènes seraient bien capables de mettre le feu aux vanilliers, quand ils sont si secs en automne. Son imagination toujours vive évoquait avec précision cet incendie ronflant et en forme de boules qui, roulées par le vent, engloutiraient un à un les arbustes comme les vagues font les rochers. Mais elle restait indifférente à ces images comme un mécréant de date récente ne se laisse pas toucher par une belle peinture des enfers.

Et même si Van Houten voulait faire venir la flotte, il n'était pas dit que le Grand Amiral Néerlandais voudrait bien se déranger pour une île aussi petite. Cette expédition militaire ne présentait plus pour elle d'intérêt.

Il eût été difficile pour De Bonald de battre élégamment en retraite si Edmond n'avait commis l'imprudence de reconduire sa jeune complice jusqu'au milieu du village, se jetant ainsi dans la gueule du loup. Les maritornes le reconnurent et bien qu'il fût déjà assez vigoureux, elles arrivèrent à le maîtriser. La femme de Paquine était particulièrement en fureur car elle craignait qu'il n'eût déjà défloré sa demoiselle. Les cris qui accompagnaient cette capture arrivèrent jusqu'à la place où s'affrontaient le maire et De Bonald.

— Ah ! le voilà, le baiseur de négresses ! s'écria De Bonald, heureux de cette occasion qui lui permettait de reprendre un rôle de maître. Crois-tu que je t'ai amené d'Amérique pour que tu viennes faire des enfants dans ma maison ? Laissez-le moi.

Il brandit sa canne à pommeau d'argent et appliqua au négrillon hurlant une magistrale volée.

— Vaurien, tu partiras par le premier bateau.

— Oui, qu'il parte, qu'il parte, nous ne pouvons plus laisser sortir les petites, dit madame Paquine. Mais Dieu sait quand il y aura un bateau !

— Quel malheur ! » faisait en approchant, titubante d'ivresse et les bras chargés de plantes interdites en Europe, la mulâtresse accoucheuse. « Ç'aurait été une vraie fortune, ce petit-là, pour les opérations au grand jour et pour le travail clandestin. Faut pas me l'enlever. Il m'a donné du si beau travail avec Seira !

— Ah ? dit Paquine, heureux d'enlever un ouvrier à De Bonald, tu fais bien de le dire. On va le descendre dans la prison, en attendant le premier bateau où il pourra servir de mousse.

Le commissaire portait un grand chapeau de paille et des pantalons blancs. Il ressemblait à un facteur de campagne. Il saisit Edmond par la manche de sa robe et l'emmena dans sa maison sous laquelle était une grande cave.

De Bonald se promena quelque temps sur le môle, cherchant la solution de ce problème scientifique : le mécanisme de la fructification, puis s'apercevant enfin de la présence de Jenny qui le suivait par désœuvrement comme on fait d'une pensée indifférente et un peu stupide, il lui dit :

— Je vais me rafraîchir chez Germina. Tu peux remonter à la maison. Il est encore trop tôt pour écrire en Hollande.

Elle n'avait pas envie de rentrer pour entendre les pleurs de l'enfant né d'une union répugnante, et affronter la jalousie de Jeannette.

La mer était déserte. Le soleil tapait encore ferme sur les maisons blanches dont les boiseries vertes avaient un éclat de feuillage et portaient sur les murs des ombres plus noires et profondes qu'une terre fraîchement creusée. Elle se dirigea vers la maison du commissaire où elle savait qu'un soupirail éclairait la cave qui servait parfois de prison.

Elle se pencha sur les barreaux et ne vit d'abord qu'une ombre épaisse au fond de laquelle brillait une lumière dorée. Puis elle distingua le corps immobile d'Emond assis sur des sacs de maïs dont un laissait couler sur la terre battue son trésor qui scintillait dans la demi-obscurité. Les yeux d'Edmond la regardaient : ils étaient grands ouverts, fixes et farouches. Ils lui faisaient peur et elle eut envie de se sauver pour ne plus les voir. Mais elle ne pouvait détacher ses mains des barreaux et s'agenouilla sans parler afin de mieux voir, comme s'il y avait eu dans cette cave une présence fascinante. Le bord de son grand chapeau se relevait par devant, écrasé contre le mur. Les traits d'Edmond bougèrent imperceptiblement, son regard devint moins dur, sa bouche eut un rictus méprisant. Elle trembla. Elle fut saisie de remarquer combien depuis plusieurs années, sans qu'elle s'en fût apercue, il avait grandi,

combien ses épaules s'étaient élargies. Il n'avait plus le même âge qu'elle ; et comme sa bouche s'était faite pour un nouveau langage qu'elle redoutait d'entendre ! Elle ne le reverrait peut-être plus et elle voulait connaître le secret de sa métamorphose. Elle l'admirait, si magnifique, frémissant d'orgueil et solitaire, venant de sauter d'un seul bond tant d'années, riche déjà d'une atroce expérience et assis sur les sacs d'or comme le génie du mal.

Il éclata soudain de rire, se leva et vint se planter sous le visage de Jenny.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu espérais me voir pleurer. Eh bien ! regarde-moi, je suis le roi de l'île. Tu pourras dire à Jeannette que j'aurai plus de femmes que je n'ai eu de fleurs. Ils peuvent m'emprisonner, ces imbéciles, ils viendront me chercher, ils m'offriront à boire et à manger et tu verras ton père à genoux me supplier de sortir d'ici.

— Ah, tu es fou ? Ils te donneront à un capitaine qui te fera laver le pont et grimper dans les mâts... Mais tu as de la chance, Edmond, tu vas partir !

— Tu crois que je vais partir ! Sache-le, je partirai si je le veux, parce que j'ai un secret qu'ils rêvent de connaître. Sans moi, l'île se flétrira comme une vieille femme. Mais mon secret vous rendrait riches, et tu pourrais un jour aller en Hollande.

— Tu as un secret ? demanda-t-elle éblouie par le flamboiement de ses yeux. Quel secret, Edmond ? Tu ne l'avais pas ce matin quand je t'ai vu, tu étais comme les autres jours.

— Si, je l'avais, mais je ne le savais pas. Je n'avais pas regardé les vanilliers depuis longtemps. Je n'étais qu'un esclave et je ne connaissais pas ma puissance. Mais le commissaire m'a raconté ici ce que tout à l'heure leur a dit ton père. Ils pensaient qu'il était fou ou qu'il avait trop bu. Alors ce gendarme a voulu tirer de moi

des renseignements et j'ai compris. J'aurais pu lui vendre mon secret.

Un air ardent montait de cette cave, qui lui rendait son émotion et ravivait sa vieille passion. Elle répondit anxieuse :

— Oh quel secret, je crains de le deviner, Edmond. Dis-le moi. Je ne le répéterai pas. Je te le jure !

— Eh bien oui, dit-il avec un mauvais rire de défi, sachant qu'il brisait leur longue amitié, je sais ce qu'il faut faire pour que les vanilliers aient des fruits, car c'est moi, c'est moi qui les ai fait pousser !

— Oh ! c'est toi ! Comment as-tu trouvé, comment as-tu su, pourquoi l'as-tu cherché ? Oh ! il ne fallait pas. Ne le dis à personne. Es-tu bien sûr de le savoir ?

— Crois-tu que je vais te le dire ? A personne ! c'est *mon* secret, ma force, ma richesse. Tu me supplies, mais tu faisais la dégoûtée lorsque je voulais t'embrasser.

— Ne me parle pas de cela ! ne me parle pas de tes baisers. Tes lèvres sont souillées.

— Oui, c'est le Néerlandais que tu avais voulu, le boursouflé, celui qui te jetait dans les pièges à renards. Tiens voici de l'or — une avance — je te paierai un fils de Batave.

Il ramassa une poignée de maïs qu'il lui jeta à la figure. Elle se recula pour s'abriter derrière le mur, puis la grêle passée, ramena son visage contre les barreaux.

— Tu pouvais faire ce que tu voulais, Edmond, avoir des enfants, mentir et voler, cela ne m'aurait pas empêché de t'aimer. Mais tu savais que je détestais ces plantes, que je voulais les voir mourir. Tu ne disais rien et tu cherchais ! Tu nous trahissais en cachette ! Oh ! tu es un monstre, je veux que tu partes, car je te hais.

— Mais, bien sûr, je veux partir, et tu l'as dit : j'en ai de la chance ! adieu ! Quand même je devrais toujours rester dans la cale à éplucher des légumes, je me réjouirai. Vous, vous crèverez de faim.

Il lui tourna le dos et retourna s'étendre sur les sacs avec l'indolence d'un seigneur.

Jenny se redressa et s'éloigna lentement le long des tamaris, bouleversée par cette querelle. Peut-être aurait-il mieux valu conclure un pacte avec Edmond, mais elle avait peur de lui. Elle se retourna pour jeter un regard au soupirail : des tourterelles très blanches étaient descendues des toits et mangeaient en roucoulant les grains de maïs qu'il lui avait jetés.

Dans sa promenade, elle longea jusqu'au bout la rangée des maisons. Elle se trouvait, à l'extrémité du village, devant le café de Germina où elle n'avait jamais mis les pieds. C'est là que son père devait être. L'entrée était défendue contre la chaleur et les mouches par un rideau en fins bambous sur lesquels était peinte une Japonaise en grandeur naturelle. Il lui aurait fallu, pour jeter un coup d'œil à l'intérieur, ouvrir le pagne de cette femme agité par le vent ou le passage du dernier client : son éventail aussi frissonnait, et son visage qui gardait le secret des ivresses nocturnes de son père se déformait en vilains sourires. Un homme sortit, la pourfendant, et les doigts asiatiques s'entrechoquèrent avec des bruits d'os desséchés. Ce n'est pas facile d'ouvrir une telle porte, si l'on ne prend pas d'une main décidée toute une poignée de bambous ; ils s'emmêlent aux cheveux et s'enroulent aux membres, c'est toute une pluie de lianes qui vous inonde, vous habille et vous empêtre. Un tel rideau est inventé pour servir dans les cauchemars.

Cette maison paraissait donc située dans un cercle des enfers, retranchée derrière un marécage couvert de roseaux et ne pouvait être un refuge pour elle.

La femme jaune était plus redoutable que le chien du Vaste Souterrain et ses longs yeux que le balancement du rideau coupait en trois ou quatre morceaux, mais qui se refermaient bientôt comme l'hydre, la chassaient

dans le village hostile et où la lumière faiblissait. Les tamaris trempaient leurs fines aigrettes dans les teintes pâles du soleil couchant. Elle rencontra Jeannette qui accourait aux nouvelles.

— Où est-il ? Est-ce vrai qu'on l'a jeté en prison et qu'on l'enverra sur un bateau ?

— En prison, pour sûr, il y est. Je viens de le voir. Je vais t'y conduire.

De loin, elle lui désigna le soupirail facilement reconnaissable car les colombes — roses maintenant — se promenaient encore devant. Elles les virent battre des ailes et se soulever pour laisser passer sous leurs pattes repliées une grêle de petits projectiles qui grésillèrent sur le sol ; puis les oiseaux se reposèrent et picorèrent la terre battue.

— Tu vois comme il s'amuse, dit Jenny dans un subit attendrissement. Il aime encore les pigeons !

Elle n'avait pu voir la main ni le visage d'Edmond mais elle imaginait qu'il riait et que son regard s'était adouci. Sûrement, il était descendu maintenant de son trône d'orgueil, il n'était pas voué à une éternelle méchanceté. Elle pourrait peut-être encore conclure un pacte avec lui et saisir avec tendresse ses longues mains noires, les mains de son dernier ami.

En la voyant si émue, Jeannette s'arrêta et lui dit sur un ton hostile :

— Je n'ai pas envie de le voir. Tu peux y aller, toi. Je suis contente de ce qui lui arrive.

A peine avait-elle dit ces mots qu'elle poussa un cri de surprise comme si quelqu'un était venu par derrière sur la pointe des pieds et lui avait touché le dos. Sans qu'elles s'en fussent aperçu, un gros navire non venu directement de la haute mer mais qui avait probablement contourné la colline, s'était approché du môle, avait replié ses voiles et maintenant jetait l'ancre. Comme une araignée velue et de mauvais présage, la

nuit, cette nuit aux imprévisibles desseins, tissait déjà ses toiles entre les mats et se balançait menaçante au bout d'un fil pour étendre son ouvrage jusqu'aux âmes des arbres.

Les marins couraient sur le pont, se hâtant d'achever la manœuvre, très excités car la nuit avait failli les surprendre en mer où ils auraient dû attendre le jour car l'abordage était difficile : ils auraient ainsi gâché cette nuit qu'ils attendaient depuis longtemps.

— On va le mener dans le bateau ? demanda Jeannette, surexcitée par cette agitation inhabituelle.

— Sûrement, ils y sont tous décidés. Mais il prétend que personne ne peut rien contre lui, à cause d'un secret qu'il détient.

— Il t'a parlé des vanilliers ? Oh ! je m'en doutais, quand j'ai tout appris, qu'il voudrait faire le malin. C'est un voleur, c'est un voleur.

— Il ne m'a rien dit. Il ne veut pas. Dis-le moi, Jeannette, le secret, puisque tu le sais. Je le garderai, je te le jure, dis-le moi !

Un treuil fonctionnait avec un bruit de gargarisme qui s'accrochait dans leur tête. On déchargeait des sacs de farine ou de riz d'où montait une poussière blanchâtre qui se confondait avec le crépuscule et formait, sous le ciel immensément lointain et d'une transparence limpide un brouillard palpable qui avançait lentement jusqu'à la rangée des maisons et mettait un halo autour des premières lumières.

— Non, dit Jeannette sèchement, je ne sais rien. Lui non plus. Il a dit cela pour rester, pensant que tu courrais le dire à ton père. C'est un menteur. Ces hommes-là l'emporteront.

Elle planta là Jenny et se sauva : elle ne voulait pas être questionnée et encore moins se trouver en présence d'Edmond. Elle regrettait d'avoir étourdiment averti Seira. Il était certain qu'Edmond se défendrait, racon-

terait ce qui s'était passé. Oh ! quel châtiment recevrait-elle ? Il fallait qu'il parte le plus vite possible, avant qu'il ait eu le temps de parler, n'importe où, entre les mains de quels marchands : elle ne voulait pas le savoir.

La cargaison fut vite débarquée, et les marins descendirent à terre, munis de leurs économies, ce qui était une rare aubaine pour les habitants, car ce bateau n'accostait qu'une fois par an et juste le temps de déposer les provisions qui dureraient jusqu'à son prochain voyage.

Germina, surprise par son arrivée imprévue, se hâtait de suspendre des lampions aux arbres et de ranger des tables devant la Japonaise. Les indigènes qui avaient quelque chose à vendre disposaient leur étalage sous les arbres, et la nuit déjà saupoudrée de farine sentait la fumée des lampes à pétrole, les mèches à huile, le suif fondu et un délectable parfum de fruits illuminés qu'on venait de monter des caves.

Une main invisible gratta les filaments stellaires d'une mandoline pour donner un grêle concert aux étoiles de dernière grandeur et sous les illuminations, au-dessus des tables de Germina, le rhum sautait de la bouteille dans les verres avec des bonds de petits animaux roux terminés par une longue queue d'écureuil.

Plusieurs fois Jenny crut apercevoir la silhouette lunaire de son père marchant à grands pas et imaginant à mi-voix les plans d'une ville imaginaire. Elle lui aurait volontiers demandé quelques sous, mais elle n'osait pas l'arrêter. Elle le voyait disparaître dans l'ombre après avoir traversé les nuées de moustiques qui constellaient les halos fiévreux des lampions, et les vols veloutés des papillons nocturnes, obèses et fardés de blanc. Mais à présent, son front chimérique où la sueur ne coulait plus avait triomphé des nuées d'insectes. Il apparaissait vigoureux et combatif, sur le point de

devenir le maître de l'île, et mieux encore. Il était plus près qu'il ne le croyait de la victoire. Il n'avait plus à vaincre que ce nouvel ennemi, à la puissance insoupçonnée, cet Edmond qui s'amusait à jeter avec une folle prodigalité les trésors de la cave. Jenny savait bien que son propre destin était l'enjeu de ce combat : les pensionnats de la Hollande, les bals avec la musique inconnue des violons plus belle que celle de la mandoline. Mais elle ne voulait pas que le chœur des jeunes filles en robes blanches qu'elle imaginait tournoyant sur des parquets plus brillants que des miroirs, devînt un ballet allégorique figurant le triomphe de Van Houten, que la musique célébrât sa gloire : il fallait que cette île stérile pesât toujours dans sa pensée comme une pierre insoluble dans la vessie d'un homme malade.

Démunie d'argent, elle contemplait les fruits dans les paniers avec des yeux tristes de mendiant ; mais les marchands feignaient de ne pas la reconnaître et la regardaient durement.

Elle fut heureuse de retrouver Jeannette dont la fille de Paquine tenait le bras d'un air misérable. Elles regardaient les villageois danser ; les marins chantaient des airs d'Europe. Alice Paquine lui paraissait plus belle qu'à l'ordinaire, une couronne de jasmins dans les cheveux et sa robe de gala rendait plus touchante la déception sur son visage pensif : sa promenade avec Edmond s'était mal terminée : on lui avait pris son amoureux qu'on accusait de choses affreuses.

— J'ai faim, dit Jenny, je n'ai pas mangé.

— Monte demander de la soupe à Seira, répondit sèchement Jeannette. Moi aussi j'ai le ventre creux, bien que j'aie pu chiper des fruits dans les paniers. Faisen autant, cela te fera du bien, car tu ne vivras plus longtemps comme une princesse ; mais je t'avertis, les gens du bungalow, on ne les aime plus beaucoup par ici.

— Tu devrais d'abord ôter ce chapeau, dit avec dédain Alice Paquine, car il est ridicule à cette heure et on te reconnaîtrait moins facilement.

Jenny la regarda sans répondre et refit le nœud du ruban sous son menton.

Deux autres jeunes filles sortirent de la danse mal éclairée comme d'un manège sombre de coraux et s'approchèrent de l'arbre illuminé : elles étaient roses et bleues, blanches et noires, fleuries, menues et si gracieuses ! Encore des rivales de Jeannette, pensait Jenny, en les admirant, toute étrangère à ces rivalités d'amour et de beauté, si affamée, les mâchoires collées par la lassitude comme si elle n'avait plus de dents à leur montrer. Au-dessus de ce rivage, la nuit, Seira, était accroupie telle un Bouddha et au bas de son ventre énorme courait cette guirlande de jolies filles nacrées. Dieu ! qu'il les choisissait bien, Edmond ! et comment ne les aurait-il pas aimées toutes ensemble ? Elles étaient les fleurs parfumées qui manquaient aux exils rabougris, la joie, la lumière qui dansaient sur la torture des vanilliers ! Lorsqu'Edmond creusait la terre aux sucs gaspillés, quand il promenait dans les sillons ses arrosoirs inutiles, avec quel désir de plante assoiffée il devait rêver d'elles et les attendre — comme son mélodieux concert hollandais. Etait-il possible qu'il les eût trompées ? que l'idole noire aux chairs coulantes comme un bitume volcanique eût exigé de lui — au nom d'une inexplicable loi de la nature — ce sacrifice, qui avait fait glisser dans la juvénile corbeille tressée de bras frais, de souples jambes, le bébé monstrueux et visqueux, cette répugnante dérision de l'amour ?

— Si nous allions le voir au soupirail ? proposa sur un ton provoquant Paquita, la plus jolie, en essayant d'entraîner Jeannette. Celle-ci se dégagea vigoureusement.

— Non je ne veux pas ! N'y allons pas ! C'est un fou ! il nous injurierait. Qu'il parte et qu'on n'en parle plus !

Mais les jeunes filles étaient excitées par la fête, les danses, les lumières et elles avaient envie de s'amuser. Elles entraînèrent Alice, tandis que Jeannette restait en arrière, fort inquiète et prête à intervenir si cette entrevue tournait mal.

Devant les barreaux, il y avait à peine place pour leurs visages serrés les uns contre les autres, de sorte qu'elles empêchaient de passer la faible lumière qui venait des illuminations : une profonde obscurité emplit la cave du fond de laquelle montait le bruissement des graines, à chaque mouvement que faisait l'invisible Edmond.

— Otez-vous de là que je voie la fête, imbéciles ! fit la voix du prisonnier.

Presque aussitôt elles reçurent en pleine figure, sans savoir ce que c'était, une volée de grains qui les fit momentanément dégager le soupirail.

— Tu ne nous reconnais pas ? dit Paquita d'une voix chantante. Veux-tu qu'on t'apporte une bougie ? S'il y avait de la lumière, tu aurais plaisir à nous voir... Oh Jenny va décrocher un lampion pour lui... et tu reconnaîtras Alice, comme elle est belle, des fleurs pleins les cheveux. Donne-lui une fleur, Alice. Tiens, tiens, viens la prendre. Elles sentent bon, elles ont parfumé ses mains. Tends-lui ta main, qu'il te respire, Alice. Ce sont les marins qui les lui ont données. On danse partout ce soir, tâche de passer la tête entre les barreaux, tu verras quelle fête c'est ici. Car ton bateau est arrivé et il est magnifique. De Bonald est en train de te vendre au capitaine. Ils font leur marché. Mais ton maître a besoin de beaucoup d'argent.

— Il veut se ruiner, le capitaine « fit la voix » il n'a pas assez d'or pour m'acheter. Il faudrait qu'il y laisse son bateau.

— Oh ! mais en quoi es-tu donc changé, Edmond précieux ? Viens donc te montrer un peu à la lumière au

lieu de rester au fond de ta citerne. Comme tu dois être beau ! Est-ce que ta tête se cogne déjà au plafond ?

De sur ses sacs, Edmond entendit des halètements précipités le long des barreaux. Il crut qu'un chien essoufflé s'arrêtait pour leur lécher les jambes. C'était Jenny qui venait de voler à l'épicerie un feu de bengale. Elle rapportait aussi au bout de son lacet de soulier qu'elle avait déjà défait une petite parcelle de feu qui dégageait une odeur insupportable. Cachées par le mur, elles soufflèrent de toutes leurs forces sur le lacet posé contre la mèche, quelques étincelles crépitèrent, Paquita jeta promptement le petit paquet à travers les barreaux, et la cave tout entière s'illumina, tandis que l'éblouissante bête de feu roulait lentement sur la terre battue en promenant le sifflement de son haleine aussi violente qu'un souffle de forge. Edmond apparut immobile et théâtral sur son maïs, comme craché par un dragon bleu. Il trouvait cette lumière si merveilleuse, qu'il restait figé d'admiration et d'extase et que, vu du soupirail, il avait, dans sa robe teintée de lueurs, la majesté d'un roi impassible qui regarde brûler à ses pieds une offrande de parfums. Plongées dans l'enchantement, les filles le contemplaient sans mot dire. Jeannette s'était rapprochée et regardait le spectacle entre les têtes. Jenny tremblait comme un bourreau, bourrelée de remords, et se cramponnait aux barreaux avec le visage pâle et bleu d'une noyée. Cela dura une éternité, puis l'embrasement faiblit progressivement, les murailles s'évanouirent, un nuage de fumée s'éleva et quand Edmond fut redevenu invisible, elles l'entendirent qui toussait.

— Edmond, chuchota Jenny, impressionnée par l'ombre, où es-tu ? ô Edmond, pardonne-moi : tu étais si beau dans ta lumière. Ce n'est pas possible que tu aies aimé Seira.

Sa voix pouvait à peine traverser la nuit jusqu'aux sacs, mais une brusque colère y répondit :

— Ce n'est pas vrai ! Cet enfant n'est pas le mien et je l'étranglerai. C'est Jeannette...

— Oh ! Il est fou vous l'entendez, il dit que j'ai fait un enfant, protesta Jeannette en écartant les jeunes filles.

Edmond criait sous les barreaux, de toutes ses forces.

— Elle m'a tendu une fleur en me disant de lui prouver que j'étais un homme, et j'ai versé dedans ma liqueur d'homme. Tu l'as respirée, et après tu es allée la verser sur le ventre de Seira.

Vierges ou déjà blessées, innocentes ou déjà visitées par le désir (chacune ignorant jusqu'où l'amour avait, dans les parages fiévreux des vanilliers, entraîné les autres) les jeunes filles écoutaient horrifiées, les reins pliés, penchées au-dessus de la fumée qui montait encore du soupirail, cette chose fabuleuse.

Avec la même violence, Edmond ajoutait :

— Et je t'ai dit : Jenny n'aurait pas fait cela ; elle serait allée jeter la fleur dans la mer.

Elles auraient pu lui demander cela, cette lourde fleur gorgée de venin ou de baume, plus épouvantable que du sang ! Inimaginable était le buisson qui l'avait portée ; où se cachait-il sur la colline, le buisson qui pouvait offrir une fleur telle que la mer seule — où dormait déjà la tulipe — fût digne de devenir son tombeau ?

— Oh tais toi donc ! Tu te crois fort parce que tu veux me voler mon secret, dit Jeannette ! Crois-tu que je te laisserai faire, orgueilleux ? Avant toi, je parlerai. Je vais leur expliquer comment j'ai eu l'idée de piquer les fleurs. J'ai mon peigne comme preuve. Tu partiras, et l'on n'entendra plus parler de toi.

— Oh ! ne fais pas cela ! cria-t-il en essayant de la saisir à travers les barreaux.

— Si, je vais trouver De Bonald.

— O menteuse, sale, sale, honteuse, tu le connais donc, son secret ? dit Jenny en l'empoignant par sa robe.

— C'est à De Bonald que je le dirai.

— Tiens-la, retiens-la, Jenny, implorait Edmond.

Elle se cramponnait au bras de Jeannette ; celle-ci se débattait et la griffait. Elles s'empoignèrent par les cheveux et le chapeau de paille roula à terre.

Les voisins accoururent ; la femme du commissaire sortit de la maison ; mais on eut du mal à séparer ces filles folles ; il fallut leur desserrer les doigts un à un. Jeannette protestait, essayait d'expliquer :

— C'est moi qui ai fait le miracle dans les vanilliers, avec mon peigne.

Mais personne ne comprenait. Elle cherchait sous les sandales des spectateurs son peigne qui était tombé dans la bataille, son unique preuve. Les femmes faisaient exprès de poser leur pied dessus, et de lui marcher sur les doigts.

— Ah ! toujours ces vanilliers ! Est-ce qu'on comprend quelque chose à toutes ces histoires ? Et qu'est-ce qu'elles font là, toutes les jeunes filles ? Qu'est-ce qui les attire encore ? Jeannette, tu ne vaux pas mieux que ce sacripan d'Edmond, dit la femme Paquine en levant la main pour la battre. Mais sa semelle glissa sur des petits cailloux ronds qui roulaient avec des bruits secs de choses écrasées. Elle leva le pied et gémit :

— Mais c'est du maïs ! Il gaspille nos grains, il les jette par le soupirail, ! Oh ! où sont les clefs, où est mon mari ?

Elle courut du côté de chez Germina, cependant que Jeannette profitait de cette diversion pour s'échapper. Elle remonta directement au bungalow, comme à son unique refuge, sans son peigne et définitivement écœurée par ce qui lui semblait l'injustice du sort.

La geôlière revint bientôt, suivie du commissaire et de De Bonald qui entrèrent précipitamment dans la maison. Une cinquantaine de personnes s'écrasèrent au-dessus du soupirail dans un tel brouhaha qu'il était

impossible d'entendre ce qui se passait dans la cave. Mais au bout d'un instant, Edmond sortit de la maison, la tête haute et dédaigneux de cette foule prête à le malmener comme un ennemi public. De Bonald, qui le suivait, s'arrêta quelques secondes sur le seuil pour exprimer sa joie en un sourire radieux et candide à la population qui l'accueillit avec froideur. Le geôlier, ses clefs à la main, apparut le dernier, maussade et humble, et pour se réhabiliter dit à sa mégère :

— De Bonald nous dédommagera en nous payant un autre sac.

Tout ce monde les suivit jusque chez Germina où Edmond se plaça devant la Japonaise, entre De Bonald et le Capitaine. En face d'eux, le commissaire et Paquine faisaient figure de prisonniers bien traités.

— Allons ! qu'il boive son premier verre de rhum pour fêter sa découverte, dit De Bonald, et demain il nous donnera une leçon de botanique :

— Quelle intelligence magnifique, quel génie, disait le capitaine archi-soûl.

— Espérons que ses enfants tiendront de lui, grommela Paquine.

De Bonald comprit l'intention blessante de ces paroles, et tapant sur l'épaule d'Edmond il assura :

— Ses enfants tiendront de lui, soyez en sûrs, et il en aura beaucoup car nous allons le marier à Seira le plus tôt possible et ce sera l'occasion d'une grande fête.

Edmond les écoutait avec une indifférente dignité, les yeux fixés sur son verre, encore plus menu que le feu de bengale, mais qui provoquait une aussi riche illumination. Dans son esprit défilaient les héroïques visions de ses futures aventures où Seira ne jouait aucun rôle.

Une à une les lumières s'éteignaient dans le village, les marins avaient regagné le bateau et les indigènes étaient rentrés se coucher. Les chandelles ayant achevé de fondre au fond des lampions devant le Café de

Germina, ne brillait plus, sur toute l'île, que la lampe à pétrole posée auprès de la bouteille de rhum, sur la table du planteur. Les bâillements profonds et réitérés de Germina faisaient onduler la fumée de la mèche cependant que les buveurs s'enfonçaient dans une lourde et stupide ivresse. Seul au bout de son long cou fièrement dressé, le visage délirant d'Elmond rayonnait d'intelligence et de vivacité. Il injuria ses hôtes et s'enfuit en dansant dans la nuit.

A l'autre bout du village, Jenny s'était assise épuisée sur le seuil d'une maison, et, l'estomac tiraillé par la faim, achevait sa première nuit blanche. Comme une eau troublée se repose, et attend, immobile, d'être purifiée, elle sentait ses colères et ses haines retomber dans la fatigue. Quand l'aube apparut dans sa blancheur douteuse, pareille à une eau saumâtre et grise de rinçage emportant les dernières souillures de la nuit, elle ne put croire que l'horrible veillée était déjà finie et qu'une ombre si dense eût pu se laisser si facilement dissiper. Très rapidement une lumière jaune se répandit dans le ciel et le premier clapotement de l'eau claire retentit contre le môle. Le monde apparut bien reposé, jeune et frais, trop lumineux pour ses yeux fatigués : elle se sentait plus vieille que lui d'une nuit, plus âgée que la mer et que la colline.

Au moment où le soleil paraît, le monde brusquemnent se refroidit : un frisson glacé parcourt les êtres et les fait trembler jusqu'au fond des os. Ces roses froides dans le ciel et sur la mer ! Cette petite mère abandonnée tenait sur ses genoux étroitement serrés le jour nouveau-né et penchait sur lui ses lèvres froides, du fond de son expérience amère et du froid profond qui la faisait trembler.

Une main se posa sur son épaule.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda De Bonald. Je croyais que tu étais remontée.

Il venait de reconduire le capitaine à son bateau. Il s'appuya d'une main contre le mur et réfléchit un moment.

— Viens avec moi. Je vais écrire en Hollande. La lettre partira par ce courrier.

Elle se leva. Le bateau paraissait tout mouillé ; la rosée brillait dans les cordages d'où s'envola un oiseau.

Elle le suivit jusque chez Germina et ils s'assirent parmi les tables désertes. Elle regardait avec indifférence la Japonaise impassible devant les drames, insensible aux épouvantes et aux enchantements de l'aube. De Bonald ayant retrouvé sous les chaises sa canne à pommeau d'argent qu'il avait depuis longtemps perdue, en frappa trois coups sur la table. Un cliquetis de squelette répondit et Jenny vit apparaître pour la première fois, à travers le rideau, Germina grasse et blanche, dans un corsage d'un rouge flamboyant, qui emplissait de lueurs équivoques les poches de ses yeux fatigués.

— Oh ! la voilà votre petite demoiselle, dit-elle. Qu'est-ce qu'elle fait par ici ? Comme elle tremble, il faut lui faire un grog chaud.

— J'ai faim, dit seulement Jenny.

Elle regardait son père écrire la lettre à Van Houten : ses avant-bras essuyaient la rosée sur la table.

— C'est une idée, dit-il quand il eut fini. Il faut maintenant que j'écrive au Mexique.

Germina s'était assise à côté de Jenny et la couvait du regard avec un sourire d'adoration. Elle aurait voulu l'attirer dans ses bras pour la réchauffer, mais elle n'osait pas. Le rhum suffisait à rendre la chaleur à l'aurore dont enfin s'exaltaient les merveilles. Elle entendait Van Houten murmurer :

— ... et pour féconder ces fleurs, envoyez-moi le plus tôt possible, tout un bateau d'oiseaux-mouches...

***

Le départ du bateau, qui eut lieu dans le courant de la journée, fut un peu retardé par le fait qu'au moment de l'appareillage on découvrit Edmond caché dans la cale. Il reçut une magistrale râclée du capitaine, oublieux des honneurs qu'il avait rendus la veille à ce jeune nègre, et qu'une forte migraine rendait particulièrement sévère. Les hommes de mer d'ailleurs n'apprécient pas toujours le goût de l'aventure. Edmond fut donc prestement remis à terre et faillit retourner en prison pour avoir volé une boîte de biscuits, qui devait lui servir de provision jusqu'à ce que le bateau fût assez loin pour qu'il pût révéler sa présence. L'humiliation qu'en vain il avait fuie, devenait inévitable et quelques jours plus tard, malgré ses protestations, fut célébré son mariage avec Seira. Au grand étonnement de ceux qui ne commettent jamais d'erreur, il arrive aux plus grands génies d'être affublés de femmes semblables, souvenir durable et immérité de quelque faiblesse. Jenny ne voulut pas assister à ce mariage qui lui semblait un défi aux exigences élémentaires de la raison et de la beauté, ni Jeannette voir couronner une telle rivale dont elle même avait fait le bonheur. Le soir même les nouveaux mariés se battirent dans leur chambre à coucher, ce qui permit d'augurer que le ménage serait singulièrement agité. Jenny qui entendait de chez elle les nuits orageuses de ce couple, fut ainsi initiée aux horreurs de la vie conjugale. Le bébé réveillé pleurait souvent.

Enfin, au bout de quelques mois, une petite tête noire et blanche creva à l'horizon le cocon bleu de la mer. Sûrement, c'était les oiseaux-mouches qui arrivaient, mais avec combien d'années de retard ! Jadis, l'approche d'un tel vaisseau féerique eût rempli les enfants d'émerveillement. Hélas ! depuis longtemps, ils en avaient vu de toutes les couleurs et qu'était-ce pour les ravir qu'un millier d'ailes, si somptueuses fussent-elles ? Néanmoins cela valait encore la peine d'être vu, et leur cœur pour

cette arrivée se refit encore une gracieuse fraîcheur. Jenny remit sa plus belle robe qu'elle avait allongée en décousant l'ourlet ; son père reprit enfin sa longue-vue des bons accueils et des heureuses matinées d'espoir qu'il avait longtemps laissée dans le tiroir, et Edmond dut encore porter, d'autant plus haut qu'il avait beaucoup grandi, l'ombrelle de coton bleu, mais avec la mauvaise humeur d'un mari mécontent et plus occupé à chercher des yeux les demoiselles qu'à placer exactement l'ombre au dessus de la tête de ses maîtres.

Le bateau approchait lentement, mais quoi ? on n'entendait aucun chant d'oiseau ; le bateau enchanté approchait dans un silence de mort. Au lieu de battements d'ailes, grincèrent, sinistres, les poulies. L'ancre plongea lourdement dans l'eau comme un hippopotame repu et la chaîne déroula derrière, interminable, ses replis de serpent las de fascination et rassasié.

— Oh ! pourvu qu'ils ne soient pas tous morts, dit Jenny.

— Mais tu ne vois pas le chat qui se promène sur le bastingage ! » Edmond riait : ce navire était ce qu'il avait vu de plus comique.

Et c'était vrai qu'un bel angora blanc adulte et gras marchait posément sur la rampe, sans peur de tomber dans l'eau.

— Je n'aime pas les navires qui nous apportent des chats, dit De Bonald.

Tandis que la manœuvre s'achevait lentement, car cet espèce d'étrange sommeil qui régnait sur le bateau semblait avoir réduit le nombre de l'équipage, le capitaine (en avaient-ils vu des capitaines ! Car dans les îles fleurit chaque jour un de ces capitaines qui sont des sortes de plantes exotiques dorées, mobiles et d'une grande diversité), le capitaine prit avec des gestes voluptueux de femme le chat dans ses bras et lui caressa la tête avec son menton, tourné vers le rivage et clignant

un œil ironique, pareil à un ogre doux et énigmatique qui narguait les insulaires.

— Eh bien, cria De Bonald, avez-vous les oiseaux au moins ?

Le capitaine entendit-il ? Il eut un petit rire narquois qui secoua le chat sur sa poitrine, continua de promener ses doigts dans la fourrure et ne répondit rien. Sur le môle, ils étaient tous exaspérés. Ce capitaine était-il fou ? On n'avait pas idée de mettre des chats sur un navire qui apportait des petits oiseaux.

Enfin ils sautèrent dans la barque aux coussins rouges qui devait les mener jusqu'au voilier. Jenny remarqua l'affreuse mutilation de la sirène de proue qui soutenait le beaupré : un choc reçu avait fait sauter les boutons de ses seins. Etrange capitaine ! Comme la barque approchait de la grande oisellerie flottante endormie comme le Chateau du Bois Dormant, l'angora sous la tête toujours rieuse du capitaine, tourna vers eux d'immenses et calmes yeux verts qui leur fit redouter les plus singulières surprises, ah ! mais quels beaux yeux ! Alors le capitaine, ne serrant plus que d'un bras le chat contre sa poitrine, se baissa pour ramasser quelque chose sur le pont. Il leur montrait un petit cadavre d'oiseau, tout pâli, tout fripé sous le regard indifférent des yeux verts et voulut le leur jeter par-dessus l'eau. Mais son cher trésor gênait ses mouvements ; il rata la barque et le colibri tomba à la mer sur la surface de laquelle il ne fut qu'une petite tache colorée aussi légère que l'arc en ciel étalé par quelques gouttes de pétrole.

Ils montèrent en hâte sur le bateau. Le vent qui venait de terre leur avait épargné les prémisses de l'horreur, mais dès qu'ils eurent mis le pied sur le plancher, une odeur épouvantable les fit reculer, une odeur de charnier. Le pont était jonché de cadavres, de petits plumages multicolores et charmants, parfois la putréfac-

tion avait rongé jusqu'au duvet et il ne restait plus qu'un petit tas de chairs noirâtres, ou aussi de minces corps d'un très beau bleu, d'un bleu d'acier éblouissant, et qui s'envolait vite, car c'était le bleu des mouches.

Enfin sans cesser de sourire le capitaine parla, la tête toujours incliné sur le front de son chat comme un ventriloque qui veut faire parler une marionnette.

— Ça sent assez mauvais et c'est désagréable, mais je n'ai pas voulu faire balayer le pont pour que vous vous rendiez mieux compte des dégâts. Vous devez prendre livraison de votre cargaison tout entière. C'était de la marchandise délicate et je n'ai pas voulu prendre de responsabilités au départ. Tous ces oiseaux que vous voyez se sont faufilés à travers les barreaux des cages, c'est si petit, n'est-ce pas, ça se glisse partout. Il leur faut bien de l'air pour respirer, cependant. Ils ont vécu quelque temps dans les cordages, on leur avait fait des mangeoires dans les dunettes et ils ont pris un peu de bon temps. Ils ne s'éloignaient pas trop du bateau, un petit tour au-dessus de l'eau et ils revenaient bien vite prendre de la nourriture. Mais cette nuit, un léger coup de tabac et ils ont crevé comme des mouches. Puis le soleil de la journée a eu vite fait d'en faire de la charogne. Cependant les marins ont eu le temps d'en empailler quelques-uns pour se distraire. Vous verrez, ils ont choisi les plus gracieux.

— Mais je m'en fous de la grâce», gémit De Bonald, à nouveau poursuivi par la déveine et la transpiration.

Que pouvait-il attendre d'un bateau qui venait du Mexique ? Voilà le message des momies : elles lui envoyaient des oiseaux empaillés.

— Ah ! remettez-vous, Monsieur De Bonald, dit le capitaine en se mettant à rire et en posant son chat par terre. Il tapota délicatement son veston pour en faire tomber les poils soyeux perdus par le chat et souffla

pour faire envoler quelques plumes qui lui étaient tombées sur les épaules.

— Mon cher Monsieur, j'ai fait mettre les cages à l'abri dans la cale, vous allez voir : il reste encore de quoi faire.

Mais quel étrange capitaine ! Il avait peut-être aussi, bien cachée, une sirène de rechange.

Il les fit descendre par des échelles. Le chat les suivait et se mit à miauler pour que Jenny l'aidât à franchir ce passage difficile. Edmond avait de drôles de façons ; sans doute ces endroits lui rappelaient-ils une mésaventure : il avait néanmoins de curieuses manières et ne s'intéressait pas aux oiseaux. Tout le fond du bateau puait la puce et la fiente. Dans la cale mal éclairée, un vieux nègre à barbiche blanche se promenait avec une grosse cruche de grès à la main et remplissait les petites mangeoires des cageots.

— C'est l'oiseleur, dit le capitaine. C'est lui qui a laissé les bestioles se sauver. Une fois qu'elles avaient passé les barreaux, il aurait pu fermer les écoutilles pour les empêcher de s'échapper sur le pont. Si vous faites une réclamation, la société le rendra responsable de la perte subie.

De grosse larmes remplirent les yeux de l'oiseleur et le capitaine leva les épaules.

— Oh ! non, cela ne vaut pas la peine, il en reste assez, supplia Jenny qui pensait au Chinois des tulipes.

— C'est mon avis, rétorqua le capitaine. Allons, oust ! ajouta-t-il d'une voix soudain autoritaire et qui étonnait, qu'on me débarque tout cela en vitesse et qu'on m'aère ce bateau, sinon nous attraperons la peste.

Avant de descendre à terre, Jenny embrassa le chat et demanda au capitaine :

— Maintenant,on va lâcher les oiseaux sur le village ?

— Bien sûr que non, dit-il, c'est trop près de la mer. Le premier vent vous balaierait cela comme une volée de moustiques. Un petit coup de froid, et les voilà pul-

monaires. Savez-vous que rien que l'odeur du sel vous les ferait crever. Dans les feuillages, ils seront protégés.

Bientôt le môle fut couvert de caisses, et l'on fit aussi sous les tamaris un grand tas des oiseaux morts où les femmes et les enfants, avant qu'ils ne fussent brûlés, vinrent choisir des parures.

De Bonald avait emmené le capitaine chez Germina, et c'est ce qui fit la fortune d'Edmond. Car la cabaretière étant bien vite accourue avec une cage vide pour que le nègre y enfermât quelques oiseaux (« Des tout petits oiseaux de porcelaine, des petits oiseaux de Fujiyama pour ma Japonaise, chantonnait-elle) tous les insulaires l'imitèrent : ils arrivaient avec des corbeilles, des pièges à rats, des paniers à salade. Edmond, profitant de l'absence de son maître, leur vendait un oiseau pour quelques sous. Les poches étaient pleines à crever. Tout le monde trouvait ce commerce légitime puisque c'était du secret d'Edmond que naissaient toutes ces ailes. Au bout d'une heure toutes les fenêtres du village furent ornées d'une petite cage en roseaux où s'ébattaient deux ou trois bengalis.

Le capitaine avait fait sortir une table devant le café de Germina, car il ne pouvait se lasser de contempler ce débarquement. C'était une telle bouffonnerie qu'après cela, il ne pourrait jamais plus rien prendre au sérieux. Son rire était toujours silencieux, mais lui secouait les épaules et tordait son corps. Il était clair qu'il resterait toute sa vie un peu drôle.

— J'en ai transporté des chargements de nègres qu'on assommait à coups de gourdin, disait-il. Ah ! j'en ai transbahuté des négrillons ! Mais des bestioles comme ça, il vous faudrait un équipage féminin, ah, ah, ah, une bordée de petites demoiselles. Voilà des nuages. Vous savez je ne sais pas combien de temps ça va résister. Mais maintenant, je m'en lave les mains, il peut pleuvoir.

Le navire étant déchargé, il décida de reprendre la

mer vers la fin de l'après-midi. De Bonald l'emmena déjeuner dans son bungalow. Au dessert le marin offrit à son hôte un superbe havane, et la facture de l'oiselier mexicain ainsi que celle de la compagnie de navigation.

— Ça, c'est pour Van Houten, dit de Bonald, mais je vais tout de même prendre connaissance du billet qui accompagne la facture.

La lettre signée Anthony Landopp and Sons, apiculteurs et oiseleurs, La Vera Cruz, était ainsi libellée :

Monsieur,

Pour le cas où l'envoi de nos 50.000 oiseaux-mouches ne vous aurait pas satisfait, nous vous informons que nous tenons à votre disposition un lot imposant d'abeilles (*Ortovus Merineus Apis*), spéciales aux forêts du Mexique, mais qui semblent devoir s'adapter facilement à un climat plus tempéré et tout à fait aptes au travail que vous en attendez dans votre exploitation, étant donné qu'elles jouent ici un grand rôle dans la reproduction des végétaux et en particulier des vanilliers ainsi que l'ont montré les travaux du professeur Weissman, de l'Académie de Berlin. Ces abeilles auraient l'avantage de coûter environ cinquante fois moins cher que les oiseaux-mouches, et, de complexion moins délicate, seraient d'une expédition à la fois plus pratique et plus sûre.

Nous tenant à vos ordres pour toute commande que vous voudrez bien nous adresser, nous vous prions, etc...

— Alors, pourquoi n'ont-ils pas envoyé des abeilles ? demanda De Bonald.

— Mais mon cher Monsieur, cela me semble clair : ils vous disent qu'elles sont cinquante fois moins cher et ne risquent pas de crever en route.

— Ah ! les malhonnêtes, pourvu que Van Houten n'apprenne pas cela, dit De Bonald en chiffonnant le papier qu'il jeta en boule par la fenêtre.

— Ah ! j'oubliais ! fit le capitaine en posant son cigare sur le bord de son assiette. Son mystérieux et agaçant sourire réapparut sur son visage, tandis qu'il levait tendrement sa main vers sa poitrine comme s'il allait tirer un autre angora de la poche antérieure de son veston.

— J'ai encore une lettre apportée par un vaisseau de Hollande et que l'on m'a confiée pour vous durant notre escale à Santa Vera.

— Ah ! je reconnais l'écriture de Van Houten, dit De Bonald en faisant sauter le cachet avec impatience. Il lut tout bas, sous le regard narquois du capitaine :

« Il en sera donc toujours de même avec vous : les exploitations dont vous serez chargé coûteront toujours les yeux de la tête, sans jamais rien rapporter. Je vous confie l'exhumation des momies du Mexique : c'est à peine si en dix ans, vous me déterrez quelques morceaux que les oiseaux ont découverts avant vous. Vous mettez six nouvelles années à faire pousser quelques gousses, et après m'avoir fait faire un voyage inutile dont je me souviendrai toute ma vie, et, dans une lettre triomphale pour une malheureuse poignée de fruits, déclaré cyniquement sur le ton de la plaisanterie (comme si le délire vous faisait perdre le sentiment des distances) que vous aviez cru que j'avais engrossé les femmes de l'île, vous me commandez pour 400.000 francs d'oiseaux, — comme si mon île était devenue une formidable cité de modistes, — alors que la maison Landopp and Sons m'avertit avec humour et d'un air de se moquer de moi, après expédition bien entendu, que 20.000 francs d'abeilles auraient pu suffire, dont on aurait été remboursé par le bénéfice du miel. Est-ce que vous vous foutez de la Société Van Houten, monsieur l'archéologue, ou est-ce votre fille qui a passé la commande en votre nom, ce que je croirais volontiers d'après l'état où je me souviens de vous avoir laissé. Vous avez besoin

de prendre un peu l'air d'Europe. De telles exploitations ne conviennent pas à votre caractère de rêveur. Si vous voulez faire de la poésie, ce ne sera pas à mes frais. Je vous trouverai une place dans un jardin botanique à Anvers ou Rotterdam où vous pourrez donner libre cours à votre amour des singes, des perroquets et des araignées. En attendant, je vous ai trouvé une petite occupation de conservateur au Musée des Antiquités de Harlem où il n'y a rien à faire, de sorte qu'on n'aura pas à y regretter vos services. Vous me ferez le plaisir de revenir par le premier bateau en partance pour l'Europe, le Guillaume d'Orange, qui touchera l'île le mois prochain. Vous aurez l'obligeance de me rapporter quelques échantillons des nouveaux bâtons de vanille afin que je voie si cette miraculeuse fructification n'est pas une de vos dernières chimères. Ne vous occupez pas de votre remplaçant, ni de faire préparer quoi que ce soit, comme des caisses d'expédition qui n'auraient pas la dimension voulue, ou encore du papier d'argent qu'étant données vos visions poétiques, vous feriez dorer, de quoi ruiner toutes les chocolateries du monde.

Je vous souhaite bon voyage.

Wilhelm Ludwig Van Houten.

P.-S. — Ci-joint une prime de 10 florins pour Edmond.

— Monsieur Van Houten ne se montre pas très reconnaissant de tout ce que nous avons fait pour lui, dit De Bonald, en chiffonnant la lettre comme il avait fait de la précédente, et en la jetant par la fenêtre. Eh bien, Jenny, tu pourras préparer tes malles, nous allons partir pour l'Europe.

— A Amsterdam ? Aujourd'hui ? Avec le bateau des oiseaux ? demanda-t-elle, tremblante de plaisir et d'effroi et les yeux mouillés.

— Ce n'est malheureusement pas mon chemin. Je regrette, car j'aurais été heureux de vous y conduire et de voir cette ville que je ne connais pas.

— Vous n'y auriez pas reçu un bien chaud accueil, je le crains, dit De Bonald avec un sourire désabusé.

Car maintenant que la catastrophe était arrivée, juste au moment où il croyait tenir la victoire, il l'acceptait avec une extraordinaire placidité. Son rêve s'écroulait dans un cœur frappé soudain d'insensibilité et sans révolte. C'est à peine si ses traits s'étaient légèrement crispés quand il avait lu la lettre de Van Houten (à laquelle, il est vrai, la missive des Landopp l'avait préparé par un légitime pressentiment), mais ni le marin sardonique, ni Jenny qui l'épiaient n'avaient pu surprendre sur son visage le moindre signe de détresse. Une prompte et brève bouffée de chaleur lui était montée au cerveau, mais son front ne s'était mouillé d'aucune sueur, et cette dernière émotion de sa vie ne précipita pas vigoureusement les battements de son cœur. Le temps de parcourir la page et un profond scepticisme avait balayé pour toujours espoir, orgueil, ambition, et la résignation s'était installée en lui. Son destin était joué. Ce qu'il conserverait dans le petit musée de Harlem ce serait seulement son ombre, son cœur mort et momifié.

— Alors je ne vous verrai pas quand j'apporterai les abeilles ? reprit le capitaine sur un ton ironique et désolé. Car cela ne tardera pas... Vous avez laissé tomber le rouleau de cendre de votre cigare sur votre culotte, ramassez-le avec une cuiller... Aïe, aïe ! il nous faudra porter des masques, car si elles se sauvent aussi, ce sera gai. On arrivera avec des têtes enflées, des têtes d'hydrocéphales et la moitié de l'équipage crevé. Voilà ce que c'est quand des Van Houten veulent changer de place la nature. Le monde est fou. On nous fait transporter maintenant des éléphants adultes, des obélisques, des

châteaux entiers. On nous fera bientôt transporter des volcans. Est-ce que les bateaux sont faits pour cela ? Tout cela finira par un sale naufrage. Ce n'est pas un typhon qui nous coulera, vous verrez, nous serons engloutis sur la mer par des révoltes de forêts, par des cataclysmes qui ne se passent ordinairement que sur la terre. Cette cargaison d'oiseaux-mouches ne me semble pas de bon augure. C'est trop joli ! C'est la chanson des sirènes, c'est le charme empoisonné des jardins hindous. Le malheur commence toujours par une plaisanterie. J'aimerais mieux porter de la dynamite. Mais il est l'heure d'appareiller. Encore un havane, mon cher monsieur, vous avez laissé éteindre le vôtre. J'ai l'impression que vous n'êtes pas charmé par mes bengalis. J'en suis peiné.

De Bonald ne fut obligé de faire aucun effort sur lui-même pour reconduire courtoisement au bateau ce messager du malheur. Ce fut l'œuvre d'art de sa vie, la seule réussie, qu'il déployât ce jour-là envers la malchance une politesse orientale.

Debout sur le môle, à côté de Jenny, dans une impassibilité qui singeait l'héroïsme et la grandeur, avec une fausse vaillance qu'on aurait pu prendre pour de la force d'âme et qui n'en était plus que l'absence, il regardait — le regard vide — partir ce bateau sans nationalité et non baptisé qui battait pavillon plus redoutable que le pavillon noir à tête de mort : un pavillon bleu ciel où reposait accroupi un angora blanc aux yeux bleu-verts (et sourd par conséquent), indifférent aux furies de la mer, aux cris de la tempête et guettant de ses larges prunelles les poissons diaprés des fonds inaccessibles.

De son bord, le capitaine les couvait encore d'un regard câlin et rieur tandis qu'il s'éloignait à reculons, et il leur cria :

— Vous en verrez de belles fleurs là-bas ! Mais apprenez leur langage. La tulipe : orgueil et ingratitude.

***

Le soir au moment de se coucher, Seira eut une crise de désespoir. Edmond n'était pas rentré. Il avait trouvé moyen de se glisser dans la cale, muni de l'argent que lui avait rapporté la vente des oiseaux : On ne le verrait plus jamais. Jenny comprit qu'il avait déjà pris cette décision dans la cave et qu'il n'avait lâché son secret que pour satisfaire son orgueil.

— Il serait devenu riche ici, sanglotait Seira.

De Bonald haussa les épaules et lui expliqua que cette fuite ne lui faisait perdre que dix florins. Il les remit de suite à la pauvre épouse qui s'en trouva presque consolée.

Jeannette regardait avec convoitise cette forte somme qui aurait dû légitimement lui revenir passer dans la main de Seira. Peut-être arriverait-elle un jour à en reprendre une partie. Ainsi la tranquille beauté de l'île était-elle déjà livrée aux marchandages et à la cupidité. Dans le cœur trompé de Jeannette, le chant des colibris, les cris des fleurs s'étaient tus. Elle restait vide, encrassée de rancune, désertée comme un nid noir et souillé.

Quant à Jenny, elle ne savait pas à quoi elle avait échappé ni pourquoi la grande main, qui s'était abattue sur les autres, l'avait laissée s'envoler sous les fleurs d'acacias, à travers les tamaris, sur la collerette mousseuse de l'eau, ouvrant pour elle seule le ciel limpide qui rosissait légèrement chaque soir. Elle ne pensait pas, sauvée de tant d'ennemis que je n'ose nommer, qu'elle laisserait dans cette île, comme une rançon, ce pauvre petit souillon, sa camarade.

Sa mallette était prête depuis longtemps, mais elle n'y avait précieusement rangé ni la gousse grasse des sombres douleurs, ni le frêle oiseau séché sur un ponton,

ni la fleur du vanillier. En ce moment, assise sur le môle le long duquel la marée montait, elle balançait ses pieds nus dans l'eau, cet océan qu'elle avait tenu sur ses genoux, en attendant le bateau qui devait la conduire vers les pensionnats d'Amsterdam, vers les blancheurs, les mousselines, les chastes naphtalines. Mais tandis que de petits insectes dorés et scintillants sautillaient sur la mer sous son visage adoré — favorite d'une nature injuste —, l'haleine de l'Océan ne voulait pas, avant son départ, être un souffle de mort, et laissait derrière elle voltiger encore, dans sa tiédeur, les innocents oiseaux des paradis. Ils gazouillaient, pas encore tout à fait poitrinaires, dans les cages sur les volets peints des maisons ; ils habitaient les acacias maintenant déplumés et les plus fous venaient même se percher sur les aigrettes des tamaris où les amertumes de la mer se cristallisaient en un rose sucre candi. Elle ne pensait plus aux Van Houten, elle n'entendait plus d'avance la musique : elle se demandait seulement comment serait, venu de si loin pour la délivrer, — oui, elle espérait qu'il serait encore très drôle et mystérieux, tendre et ironique, plein de secrets indéchiffrables — le capitaine du dernier bateau.

Fin

GEORGES LIMBOUR

AIR DE JANVIER

1er janvier. — Les canards font de la géométrie dans l'espace. M. Lebrun sourit à la France sur l'atlas de son petit-fils, dans la lueur rose d'un abat-jour. Mes enfants ont de la gêne à vivre. Prendre un billet leur est onéreux lorsqu'ils veulent venir, comme en ce premier de l'an, embrasser le vieil homme que je suis. Je songe à tous ceux qui, au nom d'un mandat politique, auront le droit, en 1938, de circuler gratis sur tous les réseaux.

Me voici donc, pour la soixante-neuvième fois, au jour des étrennes. Quel émoi, presque insoutenable, jusqu'à mes quinze ans ! une avide curiosité, touchant ce qui allait m'échoir ; la prise de possession, puis ce désenchantement. Mieux vaut, en vérité, que je ne reçoive plus, de mes semblables, que leur amour. Que me manquera-t-il, s'il ne reste sur mon épaule qu'un fagot sec ? Eh, bien ! que l'on y mette le feu, et la nuit autour de moi se peuplera d'étoiles.

Je ne demande guère. Oh ! La sage devise gravée sur un vétuste portail d'Orthez : « *Peu avec paix* ». Mais c'est pour les autres qu'il faudrait que l'année qui débute me fût comme une corne d'abondance que Cérès tînt entre ses bras nus et creusés par endroits comme la surface d'un ruisseau.

Qu'adviendra-t-il, au cours de ces trois-cent-soixante-cinq jours ?

Mourrai-je ?

Mourras-tu ?

1 . 9 . 3 . 8 .

En ces quatre signes, si simples, sont inscrites les destinées dont je citerai trois qui, à l'avance, sont acceptées avec amour.

La première est de ce vieux maître qui, chaque matin, va acheter son lait pour le cuire lui-même.

La deuxième est d'un autre ami qui ne peut aller chercher

son lait parce que la paralysie le retient dans une armature d'acier.

La troisième est d'une mère qui compte trente-six sous pour acheter le lait que son sein ne peut plus fournir à son enfant.

*

2 janvier. — J'ai reçu, par la Poste, hier et aujourd'hui, des vœux pour le nouvel an. Je dois sans doute à mon retardement de préférer de beaucoup, aux simples cartes de fabrication française, les anglaises qu'ornent des vignettes romantiques et des devises dans le même ton. Ici, un rouge-gorge solitaire est perché sur du houx à boules de corail, à proximité d'un ermitage tout enneigé que survolent des échassiers. Le cimetière est enseveli sous une épaisse couche de flocons d'où émergent de rares pierres tombales, toutes chavirées. C'est d'une désolation pleine de charme et d'espérance, car je lis :

To wish you
Every Happiness for Christmas
and in
The new year,

et puis un mot à la main.

*

3 janvier. — Combien me va au cœur, dans le même ordre de souvenirs, une petite boîte expédiée de Londres par mon ami G. M. dont je fis la connaissance, il y a quatre ans, lorsqu'il était lecteur au Lycée de Bayonne. Il entra, tout ému, dans mon petit parc. Et je lui lus le poème que j'aime tant, de Tchu-Kouang-hi, intitulé l'*Etudiant.*

Je retins G. M. à déjeuner. Il m'apprit qu'il observait rigoureusement la religion du quaker. Il me fit savoir, quelque temps après, qu'il se convertissait au catholicisme. La boîte qu'il me fait remettre aujourd'hui est pour que je sache qu'il vient de se marier. Un papillon orne le couvercle et, à l'intérieur, il y a une bouchée de son gâteau de noces, accompagnée d'une praline blanche qui sert de support à une petite feuille de vigne en papier d'étain. Je vois, dans ce *rien*, se mirer une âme claire et profonde.

*

5 janvier. — Au réveil, la terre est recouverte d'une jonchée de neige qui scintille à l'infini et qui, étendue par les anges, reflète, si l'on peut dire, le silence.

Apparition toujours nouvelle que ce météore mystérieux qui

donne un frisson de jeunesse même au vieil homme. Désert de cristal dont les grains, tels que des fleurs microscopiques, se groupent en flocons courbes et qui hésitent à toucher le sol. Mais « ça a pris ». La lumière amoncelée irradie de partout : de la route qu'elle feutre, de la haie qui rêve à l'aubépine, des toits où l'on dirait des fourrures de gros matous, des moindres aiguilles de conifères. Des prismes accrochent une étincelle liquide, rose et bleue. Aucun roulement car, s'il y a des voitures, leurs roues en tournant se sont enveloppées d'une bande qui nous assourdit.

Et nous voici embarqués au milieu de cette féerie, de ce songe d'une matinée d'hiver, emportés vers le sanctuaire où ma fille Anne, belle comme le jour qui naît, va recevoir la bénédiction nuptiale.

Là les pins, les chênes-lièges, les arbousiers, toute cette flore coriace à son habitude, revêtent une telle parure printanière que je me récite les vers délicieux d'Henri de Régnier :

En allant à la ville où l'on chante aux terrasses,
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées...

Et la cérémonie intime se déroule dans une chapelle aussi isolée au milieu de la forêt que celle d'un conte, et dans ce pays dont le Saint, gardant tout jeune ses brebis, songeait à réchauffer l'enfance avec leur neige.

La neige, la neige. Le seul bruit à l'extérieur, et il vient du ciel, est la pluie d'une petite cloche grêle.

Nous sortons et filons de plus belle pour atteindre, afin de déjeuner sur ses bords, l'un de ces vastes et singuliers étangs des Landes, d'une luisance d'acier, encadré, même aujourd'hui, par le rempart de ténèbres que dresse la masse des pins : séjour de poissons et canards, du même métal que cette eau qui étale, en son centre, et sur de nombreux kilomètres une bande noire. Le reste est à la neige, partout où est la glace qui la supporte. Site bien étrange, dis-je, et qui prête à la rêverie sur les temps de la préhistoire, les habitations lacustres, et en ce moment certes ! sur l'époque boréale en particulier.

Anne, lorsque tu m'auras embrassé ce soir, telle qu'une étoile que laisse filtrer l'ombrage d'un chêne antique, vous enfuirez-vous, ton jeune Basque et toi, sur le même renne — vers ce foyer à qui l'Amour, le 5 janvier, imposa ce blanc printemps ?

*

7 janvier. — Epiphanie. J'aime la crèche provençale, les santons de terre cuite qui vont rendre hommage au divin Enfant. L'un d'eux tient un lièvre par les oreilles, c'est le chasseur du village ; un autre un cahier sous le bras, et ce doit être le poète ou le tabellion. Il n'y a qu'un type que nul ne songerait à placer dans le défilé, un type qui s'en trouve tout naturellement exclu, que tout ce bon peuple de bergers et les *Rois* eux-mêmes rejettent et que l'on ne peut reconnaître à rien : le *député sortant*.

*

9 janvier. — Clément de Swiecinski me dit que le canon de la femme a été établi une fois pour toutes, dans une explosion de génie, par les Grecs des IIIe et IVe siècles avant J.-C. et que, en dehors de ce canon, tout n'est qu'accident.

*

11 janvier. — De Bordeaux, un coup de téléphone donné par mon filleul Jean m'apprend que son père, Gabriel Frizeau, est mort ce matin. J'en informe Claudel, car voici plus de trente ans qu'une étroite amitié unissait l'un à l'autre. Quant à moi, c'est à plus d'un demi-siècle qu'il me faut remonter pour retrouver, dans un lycéen timide, l'un des maîtres de la pensée contemporaine, que placent très haut le public averti de la *N. R. F.* et maints personnages officiels. Encore qu'il n'ait jamais voulu quitter l'ombre de sa retraite, combien de grands esprits sont allés vers lui pour l'écouter, prendre conseil, s'en retourner fortifiés par tant de profondeur, de critique avisée et de foi. Le grêle, nerveux et mélancolique orphelin, que sanglait son uniforme serré, et qui savait imperturbablement ses leçons, s'était épanoui en homme superbe, portant haut, mais sans jactance, un front noble que couronnait, à la fin, le métal flexible et lumineux de sa chevelure. Il flottait pour moi, autour de son adolescence, je ne sais quel doux mystère de vignes et de bois, de vieilles habitations, de solitude. Devenu « étudiant » il fréquenta les camarades sans jamais leur faire sentir qu'il avait de la fortune, sinon pour les aider.

Quand je le rencontrai, après un assez long temps de séparation, dans l'atelier de Charles Lacoste dont il avait d'un coup d'œil discerné le si simple génie, il avait acquis tout seul, dans la Cité d'Ausone, un jugement de premier ordre, le plus équilibré que j'aie connu. Sa facilité lui faisait s'assimiler tout ce qui a trait aux philosophes, aux théologiens, à l'histoire. Nul n'était davantage épris d'art et de poésie, et il entra sans aucun effort dans la mienne alors si déconcertante. Peu à peu, avec les ans,

dans cette demeure de la rue Régis que sa femme et lui entretinrent dans l'ordre et la paix, je vis s'aligner les belles éditions et les tableaux couvrir les murs : des Lacoste qui respirent la béatitude dans des jardins où chante la rosée ; la courbe, illuminée de grenats, du nocturne Port solennel ; un Gauguin où sont représentés les divers âges, depuis le bambin veillé par un chœur d'idéales vierges noires, jusqu'à l'homme dressé dans sa pleine force et qui cueille un fruit de feu, et au vieillard accroupi et songeur devant un perroquet ; un Redon où des chevaux de roulier, qui veulent triompher de leur pesanteur, entraînent Phaëton et son char dans un ciel inimaginable de turquoise morte ; un Carrière, du temps que j'ai connu celui-ci, et qui montre un visage de femme à demi voilé d'une écharpe de deuil maintenue sur une joue douloureuse ; un George Bouche qui semble ouvrir, pour la première fois depuis la création, les immensités d'une forêt d'azur. Que sais-je !

Cette amitié, confirmée depuis si longtemps par nos deux foyers scellés entre eux, maçonnés avec de la cendre et des larmes, le seul mortier qui dure, eût-elle été rompue par cette sonnerie postale suivie de quelques mots ?

J'éprouve une paix indicible, mon âme se gonfle comme un cygne vers le ciel où je sais qu'un Juste est entré et m'invite à le suivre.

*

Bordeaux, 6 heures du soir. — Nous sonnons. Sa femme, ses enfants et lui nous accueillent comme toujours. Je dis *lui* parce que je n'ai pas réalisé sa mort et ne la réaliserai point. Il n'y a rien de changé, sinon que son ange et le mien tiennent des conciliabules depuis hier à l'aube.

*

14 janvier. — L'office religieux. Gabriel Frizeau était président de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul : le seul titre de gloire auquel il avait dû consentir. Un nombreux cortège d'humbles gens et de miséreux, qu'il a constamment consolés ou secourus. Sous le porche de Sainte-Geneviève, je leur parle du Frizeau qu'ils ont connu, et j'essaie de leur révéler le Frizeau que son humilité leur voilait. Qu'est-ce que ça peut bien faire, qu'ils aient ou non compris l'intelligence hors de pair de notre ami, puisqu'ils ont connu son cœur et saisissent ce que je leur dis avec cette confiance des pauvres qui se feraient tuer pour leur foi.

Je monte, avec sa fille Madeleine, dans le char funèbre qui

nous conduit à Branne, village à proximité de Libourne. Et nous laissons le corps de Gabriel Frizeau sous un petit monument de marbre blanc à moitié rongé par la mousse, surmonté d'une croix taillée dans la même pierre et aussi du meilleur goût.

A nos pieds, au milieu de la vallée nivelée par la Dordogne et où l'on taille la vigne généreuse, l'église est flanquée de deux clochers d'une fierté, d'un équilibre tels, que je me dis qu'ils sont deux sentinelles qui montent la garde et qui vont marquer le pas.

■

15 janvier. — Encore une fois j'aurai revu Bordeaux, Bordeaux aux Portes puissantes, son fleuve aux écailles jaunes et ce jeune homme de dix-huit ans qui en compte soixante-dix. Aube de l'amour, enthousiasmes qui ne connaissent point la fatigue, foire aux fleurs, pétunia d'un velours épiscopal d'où surgissait tel qu'un battant de cuivre un frelon obèse, « *foire de Vénus* » soudain effeuillée comme une averse, préparateur de chimie du lycée coiffé d'un chapeau de matador à cordelière et qui, ganté de noir, tenait, entre l'index et le médius, un porte-cigare d'ambre :

Tandis que le train s'éloigne je remporte encore une fois ces souvenirs bien que ce soit l'hiver — mais ô mon cœur, je te connais : tu es un *marchand des quatre saisons* pareil à celui qui se tenait à l'angle de la rue Bergeret — lorsque dans l'air matinal entr'ouvrant la fenêtre grise, la main d'une vierge ensommeillée te cueillait comme un fruit au passage.

■

17 janvier. — Mon cher Goyau, en marge d'un journal qui m'annonce que vous assumez un fardeau de plus, j'ai écrit ce vers d'une de mes *Elégies*, celle à Albert Samain :

... *quelque vieux serviteur d'un hameau éternel...*

et ce passage de l'Évangile : « le royaume des Cieux est sem- « blable au levain qu'une femme prit et mêla dans trois mesures « de farine, jusqu'à ce que toute la masse eût fermenté ».

Vous êtes de cette pâte.

■

19 janvier. — Au matin s'est imposée à moi l'idée d'une œuvre importante à réaliser — une de ces étoiles qui jaillissent dans la nuit de l'âme et qui la traversent avec un cortège de satellites. Cette étoile, autour de laquelle d'autres gravitent, de quel infini de l'inspiration a-t-elle surgi ? M'avait-elle déjà

rencontré dans sa course ? Sa face est pure comme la goutte d'eau qui paraît de feu sur la haie le matin, et sa tunique en spirale, comme le liseron avant qu'il éclose, est tissée par le réseau, tel d'un essaim, de ses accompagnatrices.

Je note ce *passage* : le 19 janvier 1938, dis-je, à 7 h. 30, presque l'instant du lever du soleil (7 h. 38) et il est 8 h. 30.

Elle s'éloigne sans doute. Je ne la distingue plus parce qu'elle a franchi ma pénombre, mais son foyer a touché mon cœur dont les ailes la saluent encore.

■

20 janvier. — Dans un numéro d'*Eurydice*, cahier d'humanisme, on nous propose comme modèle de renaissance des vers tels que ceux-ci, qui pourraient dater de 1886 :

Elle chante : « Sois tel, que l'amour mérité
Animant ton foyer d'une immortelle braise,
Parangonne ton âge à celui des cités
Et rende pour jamais, Rose de Chersonèse,
Du Vendômois Ronsard la fameuse genèse.

Ils sont signés Pierre Pascal.

A vrai dire je leur préfère ce poème que je détache de *Voix dans le Renouveau*, le recueil de cette simple et grande et primitive Alliette Audra, paru aujourd'hui chez l'éditeur Corrêa :

LE RÉFECTOIRE DE SAINTE-CLAIRE

L'on vous dit : c'était là le refectoire
de Sainte-Claire. Et le temps disparaît.
Il vous remonte au cœur toute l'histoire
miraculeuse. Un petit pot de grès

où sont les fleurs, désigne sur la table
— la même table que jadis — l'endroit
qui fut sa place. Et sauf cet adorable
bouquet rustique chauffant les murs froids

avec les taches d'or de ses pétales,
rien ne parle d'elle qui fit le vœu
du silence en cette saison pascale
où Saint-François lui coupa les cheveux.

Et l'on s'en va pour que d'autres regardent
par la même ouverture le bouquet
de légers tournesols dont l'éclat garde
claire, la place de Claire au banquet

des Pauvres Dames. Tâchez que flamboie
votre vie, afin qu'après votre mort
celui qui passe et vous évoque voie
luire à votre place trois fleurs en or.

*

22 janvier. — Ce qui me répugne le plus est ce que notre sublime langue française appelle : vulgarité.

N'a rien à voir avec la naissance.

*

25 janvier — *Radio*, 21 h. *Luxembourg*. Relais du *Théâtre des Variétés de Bruxelles. Revue* à grand spectacle. Nous avons tort de tellement faire fi de ce qu'on appelle « l'esprit belge ». J'expliquais un jour à mon ami le poète Thomas Braun que mésestimer cette ironie un peu lourde équivaudrait à bouder sur les menus de bon aloi qu'il me servait à Maissin : lardons frits, rognons en sauce, faisans farcis aux marrons, cochons de lait, massepains, bières et vins nourrissants.

Ce soir, j'entendais, au poste, une salle belge crouler sous les applaudissements, amusée qu'elle était par un *numéro* qui prétendait imiter l'accent de Marius de Marseille alors que, pour tout Français, il ne révélait que celui de Louvain. Mais ce fut du délire quand le même comique raconta :

« Il y avait un gros perroquet. On lui avait appris à compter jusqu'à nonante-houit (*sic*) et à répéter : Bonjour, monsieur ! Bonjour madame ! Ce perroquet, il s'échappe dans un grenier où il crie : Bonjour, monsieur ! Bonjour, madame ! La fermière croit qu'une personne est en haut. Elle monte et, voyant que c'est un oiseau qui parle, elle lui répond :

— Pardonnez-moi. Savez-vous, je vous avais pris pour un monsieur ? »

*

26 janvier. — Aussi bien qu'hier, l'ordre du jour est à la Belgique. A Biarritz, une excellente conférencière, Renée Dominique, nous parle de la reine Astrid. Elle traite le sujet à la manière d'un conte de fées, ce qui aurait pu être banal et ne l'est point. A mesure qu'elle parle, je vois la médaille qu'elle frappe se modeler, briller. La reine Astrid n'est plus à la fin qu'une effigie lumineuse et poignante que l'on nous découvre sous les couches d'argile de notre cœur ; le type de *la femme*, je veux dire de cette femme devant laquelle le plus cynique s'incline les larmes aux yeux parce qu'elle est comme une enseigne bénite qui flotte au-dessus de la mêlée.

*

28 janvier. — J'écoute et je regarde, d'une baraque bien close, peuplée de dieux de marbre et de bronze, aussi avancée que possible dans le golfe, et qui semble posée sur la partie la plus mince d'une valve irisée, se déchaîner la tempête comme mille ours blancs. Il semble que le vent ait des épaules qui, l'une après l'autre, vont heurter les anfractuosités de la côte rocheuse. Je remarque, encore une fois, combien les éléments ainsi en furie émettent des articulations de voix humaines.

*

30 janvier. — Soyez jalouse, Amphitrite ! l'Aurore Boréale qui s'est levée mardi dernier forçait les yeux à se baisser, tant sa nacre était belle.

*

31 janvier. — J'emprunte à la *Gazette apicole* ce mot de Talleyrand, que citait Philippe Berthelot : « Nul n'est abeille s'il n'a un aiguillon. » On m'a dit souvent que je suis le plus doux des poètes.

FRANCIS JAMMES

UN ROMAN CORNÉLIEN

L'ouvrage de M. André Rouveyre, *Silence* [1], est si surprenant qu'on n'en saurait parler sans précaution. Il semble en outre que l'auteur ait mis délibérément toutes les chances contre lui : son « roman » comprend et comprend seulement quatre longues épîtres compactes d'instrospection pointilleuse, de casuistique abstraite que ne vient jamais illustrer ou étoffer le moindre événement, durant lesquelles s'affirme à peine une évolution ténue et comme honteuse qui durcit, plus qu'elle ne la développe, la psychologie des personnages. Pour comble, cette œuvre difficile, sans anecdote ni mouvement, d'une insoutenable et constante tension, est écrite dans un style obscur, maladroit et prétentieux, cherchant, dans les manies les plus désagréables et naïves de l'écriture symboliste, des effets monotones et lassants, uniformément malheureux en un mot, et propre à désespérer les meilleurs courages. C'est assez pour rebuter le lecteur ; celui-ci, cependant, s'il vainc ces premiers obstacles, sera davantage étonné par la substance même de l'ouvrage. C'est qu'on imagine peu une conception de l'amour qui place le mérite de l'amant dans l'oppression gratuite de sa passion.

Touchant l'amour en effet, la tradition littéraire en France, comme la sensibilité générale du public, est uniformément racinienne. Les chefs-d'œuvre dûment accrédités du roman d'amour, *Manon Lescaut*, *Carmen* ou *Sapho* appartiennent tous à la lignée de *Phèdre* et décrivent la fatalité d'une passion qui triomphe de toutes les résistances et excuse tous les désordres. Renchérissant encore, le Romantisme fit de l'amoureux la victime irresponsable d'un appel impérieux

1. Mercure de France, 1937.

des sens ou du cœur et la peinture de l'amour n'a jamais été, dans ces conditions, que celle des succès sans gloire ou des échecs imprévus d'une impulsion qui ne trouvait dans l'être intime des amants aucune force capable ou simplement désireuse de la restreindre ou de la contrarier. C'est pourquoi *la lutte de la passion admirable contre la vie sordide*, contre les préjugés moraux ou les difficultés matérielles de l'existence, tous problèmes que l'amour ne pose pas nécessairement, qui ne tiennent pas à sa nature et contre quoi se cabre immanquablement le cœur, apparaît au premier abord le seul aspect concevable du conflit des choses de l'amour et de l'honnêteté. Aussi celui-ci ne semble plus, à la réflexion, l'invention d'un rêveur inutile, mais la conséquence immédiate de la psychologie amoureuse en faveur depuis Racine. Que cette dernière, de beaucoup la plus facile, et d'ailleurs, la plus pauvre, soit la plus répandue, rien de moins anormal, mais elle est si généralement admise qu'il est devenu quasi impossible d'en envisager une autre, et cela est excessif.

Le destin du théâtre de Corneille est significatif à cet égard. Là existe (le cas est presque unique) pour ces choses de l'amour une syntaxe différente. Dans l'éthique cornélienne, en effet, le fait de s'abandonner à la passion ne fait pas honneur à la personne qui succombe et ne doit pas flatter celle qui bénéficie de la démission. Il faut aimer quelqu'un pour les mérites que la raison distingue en lui, l'aimer seulement dans la mesure où la volonté le commande et en conservant toujours la liberté d'agir comme si l'on n'aimait pas. Cette théorie paraît déraisonnable, exactement contraire à la nature de l'amour, et on aurait peine à la croire jamais sortie d'un cerveau assez lucide d'ordinaire, si les textes n'étaient formels : « C'est de vous, écrit Corneille à un correspondant mystérieux dans la dédicace de *La Place Royale*, que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire ; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas ; que si l'on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle,

et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser [1] ». Cette étrange conception se révèle à l'épreuve du concret d'une richesse et d'une exactitude insoupçonnées, mais dans sa forme schématique, elle reste assez déroutante pour n'avoir été, jusqu'à plus ample information, que rarement reconnue et jamais reprise. Ainsi, je ne dis pas l'esprit, mais la *lettre* même du *Cid* demeure à l'heure actuelle incomprise et le théâtre de Corneille passe encore couramment pour peindre les conflits de la passion et du devoir, ce qui, dans la mesure, faible d'ailleurs, où ces deux termes se laissent transposer du vocabulaire cornélien dans le langage courant, constitue un contre-sens dans la plupart des cas. C'est une chose étonnante, quand on y réfléchit, que l'originalité fondamentale d'un auteur illustre s'il en est et que chacun sait par cœur, reste aussi profondément méconnue, qu'on le travestisse de façon si grossière et qu'on soit parvenu à ne pas même pouvoir *lire* et comprendre ce qui est imprimé noir sur blanc et qu'on commente depuis trois cents ans sur le banc des écoles [2]. Quand, par suite, on regarde Corneille comme un écrivain antique et solennel, mais inintéressant, qu'on laisse par condescendance ou tradition en regard de Racine, poète très estimable sans contredit et psychologue brillant, mais génie d'une bien moindre envergure et d'intelligence nettement moins ouverte, ce n'est au fond qu'un détail, une sorte de symptôme du phénomène principal : la conception racinienne ayant si complètement pris possession de la sensibilité qu'elle exclut jusqu'à la reconnaissance de toute autre.

Or, M. Rouveyre a développé dans son ouvrage et porté à ses dernières conséquences, à l'extrême cruauté notamment, cette éthique de l'amour dont Corneille a donné une

1. Ed. Marty-Lavaux, II, 220.

2. Par exemple les vers 886-896 du *Cid* où Rodrigue explique nettement que la raison qui l'*a déterminé* à tuer Don Gormas est la crainte de s'attirer, en ne le faisant pas, le mépris de Chimène. Il a provoqué le comte, dit-il, pour la mériter et conserver son amour. On demande où réside dans la pièce le conflit entre le devoir et la passion.

construction dégagée de toute incidence extérieure dans son extraordinaire *Place Royale*. Les personnages de *Silence* ont conduit leurs êtres « jusqu'aux déserts d'où il n'est plus possible de revenir ». L'homme, implacable et averti, traite son amante avec des *procédés de pirate à esclave*, dont elle est, au reste, satisfaite. Il est décrit « cynique, acide, orgueilleux, observateur amer, justicier, inaltérable, volontaire et dur vers ses fins, et cela derrière un effacement superficiel, une indifférence, voire une bonté simulées ». Il s'est libéré de l'esclavage de la passion, une longue ascèse l'a instruit à aimer sans perdre la domination de soi, d'un amour calme, profond, entièrement dirigé et qui lui fait souhaiter rendre sa maîtresse aussi forte et libre que lui-même, fût-ce en la détachant de lui, en décourageant sa passion et en l'obligeant impitoyablement à la dessécher. Sans doute souffrira-t-il d'obtenir le résultat qu'il poursuit si âprement et qui le privera de la jouissance aiguë de sentir un être vivant et aimé dans sa dépendance totale. Mais il aime assez pour vouloir d'abord que son amante conquière l'indépendance et le gouvernement de soi — pour désirer la voir fière plutôt qu'humiliée.

L'ouvrage est tout entier consacré à la description clinique de la cure, à l'enfantement de la santé, de la liberté et presque de l'égoïsme dans les affres et la torture d'une manière de désintoxication douloureuse de tout l'être physique et moral. On devine ce que deviendra la femme formée à une telle école, par une démarche qui l'écartait de toute source vive en l'éloignant de son amant et qui stérilisait sa sensibilité. Elle l'expose d'ailleurs assez bien : « Alors, chez moi, à ton émulation, la raison, les facultés, riches et énergiques remplacent les anciennes vapeurs sentimentales, le dévouement exclusif, effréné, la tendresse démesurée. » Il lui a appris que l'abandon de soi est le propre des *innocents ou des lâches, ou des imprudents* et l'a lancée « comme un faucon de chasse ». Elle aussi parvient progressivement à dominer la passion et dénonce à son exemple la ruineuse aliénation de soi que constitue l'amour par son investissement lent et vorace de toutes les facultés : « il se développe et étouffe en imitant exactement le lierre ». En outre, entrevoit-

elle, dans son côté instinctif et abandonné, que ce n'est jamais que l'accord éphémère et illusoire de deux faiblesses, qu'une pitoyable méprise qui aboutit à une réaction haineuse quand le libre-arbitre est rendu aux antagonistes. A la fin, elle comprend le sens du rigoureux dressage que son amant lui a imposé, et devenue créature de proie semblable à lui, le remercie de l'avoir forcée à la *guérison sévère*.

Telle est la sèche et ardente dialectique de l'éducation sentimentale selon M. Rouveyre. Elle repose sur une férocité empreinte d'une sombre grandeur et née d'une honnêteté exigeante, lucide et intraitable. De l'amour physique, l'auteur semble avoir la même sinistre conception que Baudelaire : l'étreinte comporte nécessairement une victime et un bourreau, celui qui conserve la conscience, reste sur le qui-vive et observe. Non seulement M. Rouveyre partage cette façon de voir — « l'exécuteur ne travaille jamais que sur les sursauts bestiaux d'un cadavre moral » — mais il l'étend à l'essence même de la passion. Son héroïne résume en ce sens son amer progrès avant de se taire à jamais : « J'ai cru saisir, parfois, avec horreur, sur l'instant où ils se produisaient chez toi, sous mes yeux, certains signes presque de jubilation intellectuelle, alors que ma défaite morale et sentimentale était pourtant à son paroxysme, et que ne pouvait t'échapper que cela était virtuellement, au fond, lourd à mon âme. » Elle se rendait compte alors de « la damnation que constitue la maîtrise, la retenue de soi dans le domaine pourtant sacré de l'amour ». Maintenant, reconnaissant que c'est précisément à cette réserve, à cette stabilité essentielle que l'a conduite sans pitié son amant, et constatant sa plénitude présente, sa rapacité de femme rendue à elle-même et insensible, face à la vie, elle se félicite et lui rend grâce de cette puissance qu'elle lui doit et qu'il a payé de la perte d'un amour sans prix.

Nul doute : la ligne de force principale de *Silence* est bien celle de l'éthique cornélienne : on y voit donner la même solution au même débat entre la liberté et l'amour. C'était d'ailleurs résoudre le problème que le poser et c'est peut-être pourquoi il se trouve si rarement proposé sans ambages. L'ouvrage

de M. Rouveyre, illisible et desservi par l'expression, n
peut prétendre au succès ni à la gloire, mais il retient l'intérê
pour souligner à trois siècles de distance le sens véritable
la portée réelle de la conception cornélienne des passions d
l'amour. Littérairement parlant, M. Rouveyre n'a peut-êtr
pas écrit un grand livre : il appartient aux connaisseur
d'en décider ; mais il lui reste en tout cas, aux yeux de cer
tains, le grand honneur d'avoir opposé à une littérature s
exclusivement consacrée à la peinture complaisante de
troubles et des déroutes du cœur l'affirmation hautaine qu'i
n'y a pas là simplement matière à description, mais d'abord
à décision, mais, pour les plus forts et les meilleurs au moins
nécessité d'un choix entre la puissance et l'abandon.

Sans doute opposera-t-on à M. Rouveyre, comme on l'a
fait à Corneille [1], que ses personnages sont abstraits et
inhumains, leur comportement tout théorique. Ce sera
d'abord méconnaître le dessein et la vérité de leur art, qu
est celle, exactement, d'un traité de géométrie, en ce qu'ils
s'appliquent également à déduire un enchaînement néces
saire d'événements ou de comportements, à partir d'une si
tuation donnée et selon des principes posés d'abord. Ce
sera surtout faire assez la triste preuve qu'on conçoit ma
que les puissances du sentiment ne sachent pas énerver tous
les efforts et tenir lieu de toutes les ambitions.

ROGER CAILLOIS.

1. « Ni humain, ni vivant, ni réel », écrit Brunetière. Lanson cherche une explication et plaide les circonstances atténuantes.

NOTES

SUR LA MORT DE FERDINAND BRUNOT

Quelqu'un a déclaré, dès la fin du XVIIIe siècle, qu'à moins de faire pénitence, notre malheureuse langue française, tombée au rang de patois, ne serait plus propre aux gens bien élevés. Ce quelqu'un était Casanova, dont Ferdinand Brunot, à qui j'emprunte ce trait, dit malignement : *son passé ne l'avait pas qualifié pour être, en quoi que ce fût, le représentant des idées de pureté.*

En matière de mœurs, chacun le sait. En matière de langage, guère moins. Le peu qu'on a des textes originaux de M. de Seingalt prouve qu'il écrivait très mal, bien qu'avec un certain génie naturel. Mais cet aventurier me semble le grand précurseur des puristes, peste de notre époque où chacun s'arroge la compétence et renvoie les responsabilités, et où il est de bon ton de déclarer que tout est perdu depuis Louis le Grand, voire depuis Charles V.

M. Ferdinand Brunot était par nature un ennemi des puristes. Parce qu'il était philologue d'abord. Parce qu'il avait aussi le goût de déplaire aux gens du monde et aux académiciens. Enfin parce qu'il savait mieux que personne ce qui fait la vie d'une langue et ce qui en menace le développement normal. Bien entendu, il y a des motifs contingents, des coefficients personnels, dans l'adoption des doctrines les plus sereines. Le clerc est d'abord un homme de chair et d'os. Nous ne cacherons donc pas que chez M. Ferdinand Brunot voisinaient, coexistaient en très bon ménage, un écrivain excellent, très vif et très pittoresque, un professeur prudent, un démocrate passionné, libéral à tous crins, et un polémiste de grande classe. Ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui ne le connaissaient pas, n'attaquaient jamais que l'un de ces personnages. S'ils avaient su au demeurant quelle vie noble et ascétique menait ce grand savant, dévoué au bien public, quelle humanité il marquait

dans ses relations, quel pardon il savait réserver aux injures, ils auraient rendu les armes. J'en parle par expérience. A une étape de ma petite carrière, j'ai cru devoir, par entraînement et snobisme, blaguer ce maître à tous qui avait été le mien en particulier. Il suffit d'une petite confession de torts, d'un prononcé d'excuses publiques et privées, pour qu'il oubliât tout de bon, non pas sa rancune, mais la tristesse qui sert de rancune aux âmes bien nées. Dirai-je comment s'opéra ma résipiscence ? Un polémiste d'extrême-droite était venu me voir, pour m'expliquer la campagne qu'il désirait mener contre « les méthodes sorbonniques ». C'était un ignorant prétentieux et cavalier. Je n'eus pas plus tôt connu son dessein que je le lui déclarai stupide. Il se fâcha et continua, corneille, à abattre des noix creuses. Sans le savoir, c'est lui qui me rendit en otage à Ferdinand Brunot.

On me pardonnera d'avoir rappelé ce menu fait, pour mieux saluer l'homme qui vient de disparaître, et son œuvre qui dès maintenant forme un monument de notre civilisation. Il faudrait, à défaut de ces humbles offrandes de jongleur de Notre-Dame, un volume complet de biographie et d'histoire scientifique, si l'on voulait marquer l'importance de la tâche accomplie par Ferdinand Brunot. Il a fondé l'étude sociologique du langage ou l'étude linguistique de la société. Le propos original qui y préside peut être dit génial. La mise en œuvre du formidable travail d'équipe qu'il organisa, du labeur non moins formidable de critique, de recension, de classement qu'il fournissait lui-même, enfin la rédaction très brillante, très claire, très personnelle même qu'il donnait pour trame à ce lourd tissu de documents, tout cela est vraiment digne d'une admiration profonde. Les vingt volumes de l'*Histoire de la langue française*, nous mènent au seuil de la Restauration, au début du XIXe siècle. La méthode est suffisamment établie pour qu'on puisse s'assurer que l'ouvrage sera continué et mené à bonne fin. Ce résultat importe à la grandeur de la France. Si jamais travail d'érudit a pu être proclamé d'utilité publique, c'est bien celui-là.

Ferdinand Brunot ne prétendait pas, par modestie ou amour-propre, créer ce qu'on appelle une science auxiliaire de l'histoire. Et cependant des gens lui reprochaient d'avoir débordé les limites de l'histoire linguistique proprement dite. C'est apparemment qu'on ne peut pratiquer des coupes artificielles dans la réalité.

Maintenant, ils sont trop. Tous ces Oubion, tous ces Mastaud, tous ces Mamelouqui, un à un, par les poumons, par la rostate, ils s'en sont allés au cimetière, laissant leur maison de la rue du Migrainier ou de la rue Barque-En-Cannes, ou leur bastide de cyprès et de pommes d'amour. Le plus récent de nos défunts familiers, Michel-Ange Mammasidère, qui parlait l'antibois avec l'accent de Naples, je ne le verrai plus promener devant l'anse de Vénus une gloire de pantalons blancs...

Errant dans Antibes, ma ville, je lève, à chaque pas, des spectres, et puis d'autres. Ils pétrissent, ils cuisinent une foule affairée dans les rues toutes sucrées d'un espoir de trafic balnéaire, mais, en somme, légères de monde. L'un de ces spectres reprend corps, et j'ai dix ans. Je les ai quand je considère, par exemple, la femme Mazuc. Le jour des Rameaux, dans la rue, elle vendait des rameaux. Chacun d'eux proposait un univers de fruits confits au fil d'un bâton coiffé d'une orange inoubliée. La vergogne jouant, jamais je n'osai, ni mes parents, acheter un de ces rameaux, ni tirer à cette loterie d'olives de bois noir, dont chacune contenait une carte roulée et que la femme Mazuc promenait dans un sac de lustrine. On gagnait des grives. La femme Mazuc existe toujours, identique à son apparence du temps où la chefferie du génie occupait la place actuelle de la gare des Autobus, et où les soldats de la classe, la seule, celle de soixante-dix, chassepots et pommes de terre gelées, se donnaient, en septembre, un banquet sous un mûrier, dans un grand vacarme de voyelles explosives et de basses nourries d'huile et de poulpes. On me dit que l'un d'eux, encore, subsiste, si courbé que son front touche ses genoux, au bout du monde, à Saint-Jean ou à la Croix-Rouge, ou aux Ames du Purgatoire, quartiers d'Antibes.

A Antibes (dans le langage parlé, nous supprimons l'*à* et nous faisons de notre pays un adverbe de lieu mélancolique et fort) la jeunesse pratique le ballon. Elle se montre avec succès dans les stades. Quand on fonda la première équipe de foutebolle, j'étais, déjà, tracassé par mon cœur théorique, un amateur de livres et même de journaux, un fou solitaire en tablier noir, genoux sales et morve au nez. Des grands parlaient, un jour, de cette équipe, en train. Moi, j'écoutais. Les enfants se défont par l'oreille. Ces types se demandaient « qui ferait goal ? » Le goal, ou golle, est l'artiste qui garde un rectangle vertical, à l'un des bouts du terrain. Pour ne pas s'enrhumer quand la bataille s'éloigne, il porte un chandail et une casquette.

Je n'avais pas compris de quoi il s'agissait. Je m'imaginais qu'on voulait reproduire, entre amateurs, sous forme de pièce de théâtre, le fait-divers du mois courant ! Un vétérinaire, Gold, avait été tué, à la fenêtre de la maison de sa maîtresse, par sa femme déguisée en rempailleur de chaises. Du moins, d'abord, le crut-on. Mais on découvrit bientôt que l'assassin était un syndic de faillites, appelé Chambarel.

Quand on se préoccupait de savoir qui « ferait golle », mon aberration interprétait qu'on se souciait de désigner l'acteur chargé de représenter le malheureux Gold. Mais Chambarel ? Qui ferait Chambarel ? Je demandai : « Et Chambarel ? Qui est-ce qui fera Chambarel ? » Personne ne me répondit. Plusieurs fois, alors qu'on en arrivait aux avants et aux demis, je demandais encore : « Mais Chambarel ? Qui fera Chambarel ? » A la fin, je reçus un coup de tête dans le ventre.

La figure du mal se présente comme une étoile de mer, d'un vert chimique, à cinq branches, lancée en fauchant à tous les niveaux et sur tous les plans, avec des pointes convulsives comme des feuilles dans la sécheresse. L'étoile roule avec un sifflement taciturne et, çà et là, touche le bon du vif, l'ombre du mot amour, et Chambarel tire (si c'est vraiment Chambarel) et le diabète rend aveugle une marchande de nougats. Mon père me dit : « Comme il s'agissait d'une dame — les convenances, n'est-ce pas ? — Je ne me suis pas permis de lui demander combien elle *en* fabriquait. » A Antibes, la production intime du sucre fournit aux retraités qui n'ont que le diabète pour passer le temps, un thème d'allure boursière, industrielle, initiatique.

L'étoile du mal touche, à Villejuif, le chien des grenades, et on ne retrouve plus, d'un homme, qu'un trousseau de clefs. et, d'un autre, qu'un ceinturon. Échappe à la désintégration atomique un ingénieur qui urinait contre une muraille, mais point un jeune soldat qui, ce jour-là eût dû se trouver en tôle. Des influences tutélaires l'avaient fait libérer avant la consommation de ses trente dont quinze.

Ne nous frappons pas. La mort chavire l'étoile. La mort est toute mêlée à la marche des vivants dans les rues de notre cité.

AUDIBERTI

BULLETIN

par JEAN GUÉRIN

LES ÉVÉNEMENTS

New-York. Sur le principe de la boîte à surprises chinoise, les États-Unis construisent de nouveaux cuirassés à l'épreuve de la torpille et de la bombe : cinquante cellules étanches, que réunit une carapace.

Prague. Le chef du parti sudète, Rutha, est convaincu d'homosexualité. Aussitôt les femmes membres du parti démissionnent en masse, et Rutha se suicide.

Paris. Poésie pas morte : au banquet d'*Yggdrasill* assistaient MM. Yvon Delbos, Abel Bonnard, Paul Bouju, Jean de Pierrefeu, Me Jacques Charpentier et quelques poètes...

Shangaï. Suivant le calendrier chinois, qui compte en cycles de douze années, l'année du « bœuf » est terminée : celle du « tigre » commence. Heureux augure ?

Rome. Parlant du pas de l'oie, dont il fit une démonstration très remarquée, M. Mussolini déclare : « C'est un pas qui a un style pur, un pas que les sédentaires, les obèses, les déficients, les demi-portions ne pourront jamais faire. »

Auxerre. Les parents d'élèves adressent une pétition à M. Jean Zay pour que l' « on donne à la danse une place dans les loisirs dirigés. »

Rome. Défense au Poste d'État d'émettre par radio des œuvres de compositeurs israélites. Les dissonances détruisent la saine sensibilité latine. Le *Sacre du Printemps* a été le « poème annonciateur de la Révolution russe ».

Paris. La censure cinématographique française continue à sévir, sans que personne ait l'air de s'en indigner. Au récent tableau de chasse : la version française de *Rue sans Issue*, et *Espagne 1937*.

Berlin. Décidées à prohiber le plus agréable des modes de suicide, les autorités font procéder à des expériences de désintoxication du gaz d'éclairage.

Paris. Réception académique : Albel Hermant distingue, à propos des *Hauts-Ponts*, entre le roman-fleuve (qui est détestable) et le roman-cycle (qui peut être excellent).

Le Caire. M. Jean Zay inaugure une Exposition française de peinture, sculpture, ameublement, céramique, verrerie, orfèvrerie, parure (y compris un smoking aurore à pantalon bleu).

La Chaux de Fonds. L'on découvre que les montres sont sensibles aux odeurs. Le voisinage d'une rose élèverait de 50 % le coefficient de frottement dans le pivot du balancier.

Paris. Le statut moderne du Travail est en bonne voie. On remarque qu'il rappelle l'ancienne « Paix » des Corporations, et que la semaine anglaise naquit en France sous Saint-Louis.

LES LIVRES

I. Romans et Récits.

LÉON DAUDET : *Fièvres de Camargue* (N. R. F.).

Ces Guardians qui crient : « A bas les Métèques » (espagnols) et s'inspirent de Mistral, avec d'inévitables scènes de police et de viol, et même une star retour d'Hollywood, sont rarement excitants, et pas une seule fois vrais.

J. H. BOSSHARD : *Ces routes qui ne mènent à rien* (Emile-Paul).

L'Afrique, et les noirs, nous parlent vraiment. L'auteur parfois s'attache un peu longuement à nous donner *ses* raisons, mais ailleurs se montre vif, sensible et convaincant.

ARNOLD KOHLER : *Coups de bâton* (Pierre Tisné).

Livre de début, dont le « symbolisme », squelettique et idéalogique, n'est encore revêtu que d'un « réalisme » pittoresque, mais qui tient ferme, par ses deux bouts, à la réalité — et paraît plein de promesses.

II. Essais et Documents.

VICTOR POUCEL : *Plaidoyer pour le Corps* (Plon).

Lavater, Bertillon, le Dr Mangin Balthazard, le Dr Carton, les Hindous : tout concourt à dresser, dans un style parfaitement jésuite, le signalement de l'homme devant Dieu. Dans une brève préface, Paul Claudel qualifie ce livre d' « amusant ».

MARCELLE AUCLAIR : *Toute la Beauté* (Gallimard).

En principe, deux heures de culture corporelle par jour. En pratique, beaucoup plus. « Vers cinq heures du soir vous pouvez faire ce que vous voulez. » — Tout cela d'ailleurs plein de mesure et de modestie.

CL. et J. SEIGNOLLE : *Le Folk-lore du Hurepoix* (Maisonneuve).

L'on croyait que le folk-lore avait disparu de la banlieue parisienne. Il n'en est rien et plus d'une légende touchant au carnaval, à la mort, au mariage est inattendue. A signaler le grand nombre de guérisseurs.

III. Histoire.

LÉNINE ET STALINE : *La Révolution russe de 1917*, t. I et II (E. S. I.).

La « tactique » faisait dire bien des choses à Lénine, par exemple (le 23 avril 1917) que « la Russie est le pays le plus petit-bourgeois d'Europe ». Mais l'idée d'illustrer les articles et les discours des chefs de la Révolution (t. I) par l'image et le récit des événements (t. II) est excellente.

MUSSOLINI : *Œuvres et Discours*, tome V (Flammarion).

L'année de Matteoti... soigneusement revue pour le public français. — P. 89, Mussolini se déclare plus pessimiste encore que Machiavel, touchant la nature humaine, et p. 90, il pleure d'émotion au spectacle du « noble et fier peuple de Palerme ! »

MARCEL BRION : *Laurent le Magnifique* (Albin Michel).

Très agréable à lire — et très facilement écrit. N'apporte rien de décisif. L'auteur se plaît encore à des parallèles du type Laurent de Médicis-Savonarole.

IV. Questions politiques et sociales.

ANDRÉ JOUSSAIN : *Psychologie des masses* (Flammarion).
Est-il donc impossible d'aborder la psychologie populaire — masses ou foules, c'est bien d'elle qu'il s'agit — sans ressentiment social ? Du moins Le Bon avait-il l'avantage de la perspicacité...

PAUL DISTELBARTH : *France vivante* (Alsatia).
Avant guerre, les Allemands croyaient à la décadence de la France. Après, à son impérialisme. Distelbarth, qui connaît à fond le peuple de France, démontre à ses compatriotes, et à nos « élites » que ce double visage n'est qu'une caricature.

H. MANKIEWICZ : *Le National-socialisme allemand* (Librairie de Droit).
... ou le parfait dictionnaire du national-socialisme, aussi complet quant à la Lettre, aussi partial quant à l'Esprit que peut l'être un dictionnaire.

V. Sciences et Philosophie.

M. L. VERRIER : *Les Yeux et la Vision* (Alcan).
Les cônes et les bâtonnets ne seraient que des formes extrêmes des cellules visuelles. Ce polymorphisme cellulaire fait révoquer en doute le rôle sensibilisateur du pourpre rétinien.

MARCEL ROLAND : *La Féerie du Microscope* (Mercure de France).
Toute la passion du collectionneur — plutôt que le véritable intérêt scientifique — concentrée sur l'investigation du monde du « Tout-Petit ». En voici le style : « Les Diatomées, délicats bijoux... dont nul regard ne peut jouir..., »

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH : *L'Alternative* (Alcan).
Voici enfin une pensée dialectique nourrie à la plus fine psychologie, qui se préoccupe davantage de poser les problèmes que de les résoudre et ne redoute aucun piège de l'actualité.

VI. Lettres étrangères.

E. E. NOTH : *La Vie barrée* (Plon).
Noth serait-il déjà conquis par la Provence, où il vit désormais ? Il nous montre admirablement ce que l'avènement du régime hitlérien, à Berlin, en janvier 1933, eut de répugnant : mais il semble paralysé devant les raisons du succès nazi.

S. CHNÉOUR : *Noé Pandré* (N. R. F.).
Récit simple, fort et savoureux, qui ne s'arrête pas au *petit juif* conventionnel, mais permet, assez subtilement, de le retrouver dans un gaillard naïf, musclé et courageux.

JUSTIN O'BRIEN : *The Novel of adolescence in France* (Columbia).
Entre 1920 et 1930, les Français ont publié plus de romans sur l'adolescence que durant tout le XIXe siècle. M. O'Brien, plein de compétence, nous rassure en disant que c'était là le plus sûr moyen de liquider la guerre...

VII. Journaux et Revues.

Emile Henriot a raison de louer, dans son *Courrier littéraire*, le *La Fontaine* de Jean Giraudoux. Mais il a tort de conseiller à Giraudoux d'écrire un *Racine*. Car le *Racine* de Giraudoux a paru il y a dix ans.

Dans les *Cahiers du Sud* de janvier, l'*Univers de la Mort* (celui de Proust et de Joyce), par Henry Miller : faible dans son jugement, mais d'une exceptionnelle richesse.

Dans la *Revue d'Histoire Politique et Constitutionnelle*, réflexions de G. Guy-Grand sur « la fin des notables ». Le duc de Broglie et ses pairs n'étaient pas de propos délibéré des « ennemis du peuple », mais ils concevaient le « bien du peuple » à leur façon.

Henri Massis, dans la *Revue Universelle*, reproche à Roger Martin du Gard d'avoir écrit l'*Eté 1914* pour « établir la responsabilité de la France dans la guerre de 1914 ».

Dans la *Revue des conférences en Orient*, des pages trop brèves de Louis Massignon sur Ibn al Farid et Shoshtari.

SPECTACLES

La COMÉDIE-FRANÇAISE, sitôt qu'on ne l'a plus surveillée, s'est remise à jouer la *Marche nuptiale* et la *Robe rouge.*

Au VIEUX-COLOMBIER. *L'air du temps*. de Charles Vildrac.

C'est une satire de l'inconsistance morale de ce temps-ci, qui fait long feu. Un troisième acte de comédie réaliste éveille enfin l'intérêt.

Au THÉATRE DU PEUPLE, *Font-aux-Cabres*, adapté par Jean Cassou et Jean Camp.

Du bon Lope de Vega, populaire et pastoral, dans une présentation un peu trop « opéra-comique ».

Le THÉATRE DE MINUIT donne devant trente spectateurs, au théâtre Pigalle, une bonne pièce de Priestley, admirablement mise en scène et jouée par Raymond Rouleau : *Virages dangereux.*

Au MARBEUF, *la Force des Ténèbres* est un chef-d'œuvre de film criminel : classique, poignant, discret, plein de la plus subtile et féroce psychologie, sans qu'un seul cadavre soit mis une seule fois en scène.

Parmi l'invraisemblable conformisme des programmes de concerts, seul le TRITON joue (chaque mardi soir, à l'École normale de musique) un rôle analogue à celui des grandes revues littéraires.

En mars

Au collège de sociologie, le 5 mars : *Structure et fonction de l'armée*, par G. Bataille ; le 19 mars : *Confréries, ordres, sociétés secrètes, églises*, par Caillois.

Le 8 mars, à la salle de la Société de Géographie, lecture de l'*Odyssée*, par Jacques Copeau.

Le 11 mars, 1, rue de Pontoise, conférence de Robert Aron sur « Planisme et liberté ».

A la *Nouvelle France*, le 24 mars à 21 heures, *Inventaire de la doctrine marxiste*, par Raymond Aron.

Les *Amis du Cinéma Documentaire* donneront à la salle d'Iéna, le 24 mars à 21 heures des films sur la neige et la montagne.

A l'*Equipe*, 79, Boulevard Montparnasse, exposition du groupe l'Effort.

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE

Il ne faisait pas exprès d'éclaircir la vie de la société, des mœurs, des âmes : il y était conduit forcément en suivant celle des mots. « *Les mots*, a-t-il écrit, *le plus souvent ne sont point personnels : même s'ils l'ont été à l'origine, et s'ils ont dû leur naissance à des publicistes connus de nous, l'âme qu'ils ont en eux est l'âme collective de la nation.* » Voilà pourquoi il ne s'attachait pas trop, dans les chapitres rétrospectifs, à la chimère du « premier exemple ». Pour une période plus proche, il eût évidemment noté que *dolorisme* fut forgé par Paul Souday, que *récapé* (rescapé) fut lancé par les reporters de la catastrophe de Courrières, qu'*indésirable* naquit de la fugue adultère d'un M. d'Abbadie d'Arrast. L'*Office de la langue française*, qu'il a fondé l'an dernier, aura pour rôle de surveiller l'état-civil des vocables et des tours, de créer des archives où les chercheurs pourront plus tard s'adresser sans risquer de fourvoiement. Mais, quand on en reste au passé, fût-ce à quelque cent ans en arrière de notre époque, on est bien obligé de dépouiller des montagnes de documents douteux, de libelles, de gazettes, de mémoires intimes. Item pour l'histoire et la phonétique. Ferdinand Brunot a constitué les *Archives de la parole*, qui sont une discothèque officielle ; mais en attendant que nos descendants les consultent, il nous faut, à nous, des trésors de patience et d'ingéniosité pour deviner à peu près ce qu'était le français oral que prononçaient nos aïeux. En telle matière non plus il n'y a pas de textes décisifs, mais un ensemble de preuves partielles dont on doit tirer une notion plausible et générale. C'est à cette recherche effrayante dans une poussière de faits que M. Brunot s'était attelé. Il n'avait contracté aucune myopie morale, aucune manie de spécialiste, en exerçant tant de minutie et d'endurance. Son exemple n'est pas seulement héroïque ; il est aussi encourageant pour le commun des hommes. Car il prouve qu'un grand esprit ne devient jamais esclave même du plus lourd travail.

Les opinions de Ferdinand Brunot en fait de pédagogie et de politique sont bien connues. Qu'il soit permis de dire qu'elles lui venaient autant d'expérience que de nature. Quelles que fussent ses origines familiales, ses dispositions de cœur, elles n'empêcheraient pas que la science elle-même apprît au philologue deux ou trois faits incontestables : — Que l'enseignement latin ou purement classique, a très longtemps accompagné, sinon engendré l'obscurantisme, c'est-à-dire la compensation de la culture de quelques-

uns par l'analphabétisme général. Et dans ces conditions-là, comment veut-on qu'il fût partisan du P. Porée ou de l'abbé Rollin ? — Que les humanités, dont on fait grand bruit, n'ont été souvent qu'un prétexte à brimer la connaissance des lettres modernes, des langues étrangères, des sciences. — Que la langue française mérite d'être étudiée pour elle-même et en elle-même.

On voit aujourd'hui des bonnes gens (qui d'ailleurs ne liraient pas même Cornélius Nepos dans le texte) se torturer parce que *parution* n'est pas un mot latin, et se demander si *linoléum* ne devrait pas faire *oléa* au pluriel ! Ce sont ceux qui, par la faute de l'enseignement, n'ont pas encore idée de l'autonomie d'un langage vivant à l'égard d'une langue morte. Quand on se moque de tels « puristes » il ne s'ensuit pas que l'on veuille couper les ponts entre l'un et l'autre. Chacun sait que le français ne vit que par le latin, voire en se relatinisant. Prenons un exemple. Beaucoup de mots ne peuvent plus proliférer que par leur racine ancienne : *œil*, *eau*, *père* n'engendrent point de dérivés, à cause de leur forme même, sinon en remontant à *oculus*, à *pater*, à *aqua*. M. Brunot savait cela mieux que personne. Il n'allait pas non plus, bien sûr, exprimer des lois phonétiques, expliquer un texte ancien du français, sans recourir au latin. Mais ce qu'il voulait essentiellement, c'est que pour la foule, qui ne sera pas philologue, le français pût être étudié avec sa nomenclature propre et selon des méthodes propres, — et que pour les philologues mêmes, la culture romanistique fût autorisée au même titre que celle des forts en-thème et des calés-en-version. Il paraît que de vouloir faciliter aux Français l'étude de leur langue maternelle, c'était un programme mal-pensant et révolutionnaire !

On a fait l'autre jour à M. Ferdinand Brunot, membre de l'Institut, doyen honoraire de la Sorbonne, grand-croix de la Légion d'Honneur, des obsèques solennelles, dans la cour de la Faculté des Lettres, avec un régiment de gardes casqués, des clairons, des drapeaux, et tout un parterre multicolore de prélats laïcs. Mais je suis parti au moment de la dernière prise d'armes, et sur le boulevard Saint-Michel, j'ai devancé le corbillard, le char de couronnes qui s'enfuyaient vers Neuilly. Au bord du trottoir, des plébéiens authentiques commentaient ce bel enterrement. Derrière moi, un vieil ouvrier en cotte se renseigna sur le défunt et répéta :

— soixante-dix-huit ans ! C'était une belle âge. Tout de même une belle âge...

Et ce vulgarisme sembla jeté comme une dernière fleur sur l'historien de la langue française. Cela valut mieux qu'un discoureur en habit vert au bord d'une tombe que jamais l'oubli ne refermera.

ANDRÉ THÉRIVE

***

LA POÉSIE

PAUL VALÉRY, par *E. Noulet*, suivi de FRAGMENTS DES MÉMOIRES D'UN POÈME, par *Paul Valéry* (Grasset) ; POÉSIES, par *Paul Valéry* (Gallimard).

Les ouvrages parus en langue française sur l'œuvre de Paul Valéry n'ont pas jusqu'à ce jour comblé notre désir de voir composer à son propos un essai qui la situe dans le domaine des Lettres, en analyse les sources et les thèmes, en définisse les si hautes qualités. Le livre récent de Mme Emilie Noulet constitue à cet égard un effort certes digne d'éloges, mais qui ne réussit pas à occuper tout à fait la place que dans notre pensée nous réservons à une œuvre critique digne de celle de Paul Valéry.

Le livre de Mme Noulet se présente davantage comme un recueil d'articles, que sous les espèces d'un ouvrage longuement élaboré. Il résulte de sa lecture l'impression d'un choix personnel parmi les problèmes que pose l'œuvre du grand poète, plutôt que celle d'une investigation méthodique menée à leur propos. Mme Noulet y note fort bien que le thème fondamental des écrits de Paul Valéry est l'étude de la pleine conscience. Mais l'on eût aimé qu'au lieu de se satisfaire de cette assurance, qui résulte d'ailleurs de chaque écrit de l'auteur de *Charmes*, elle en eût défini la portée, et précisé les conséquences. La notion de conscience ne va pas de soi au point qu'il suffise de la nommer, comme le fait Mme Noulet, pour que tout soit dit.

Une telle réticence entraîne aussitôt sa sanction : la vision critique de Mme Noulet apparaît de ce fait privée des vastes développements que l'approfondissement de la notion de cons-

cience n'eût pas manqué de lui apporter sur l'œuvre dont elle nous entretient. De sorte qu'il semble à la lire que Valéry ait, en chacune de ses pages, insisté sur les mérites de l'intelligence et sur eux seuls, sans que son œuvre soit chargée d'autres apports.

Sans doute, si nous n'avions de Paul Valéry que les œuvres en prose, pourrions-nous, au premier examen, être tentés d'en arriver à une réduction aussi aisée de leur teneur. Mais nous avons ses *Poésies*. Et l'on ne saurait oublier lorsqu'on lit la prose de Valéry qu'elle est, explicitement ou non, commandée par l'existence de ses *Poésies* — existence qui, pour lui, comme pour tous les poètes, est au commencement et à la fin de tous les problèmes.

C'est donc adopter un point de vue très restrictif que de considérer les poésies de Valéry comme constituant des passages de son œuvre dont la seule singularité est d'obéir à des règles d'expression qui ont pour effet d'en obscurcir le sens (ce qui commande de la part du critique une explication mot à mot des pages qu'il estime les moins faciles).

Les *Poésies* sont dans l'œuvre de Valéry un soleil sans la chaleur duquel les floraisons qu'il a fait naître ne seraient pas ce qu'elles sont. C'est le fait qu'il ait été amené à s'interroger sur la nature de la poésie que Valéry ne parvient pas à éclairer avec les seules lumières de sa raison. On sent qu'il se dérobe à ses propres interrogations lorsqu'il prétend avoir en toute liberté choisi l'expérience poétique comme champ d'activité. Il le discerne d'ailleurs sans retard, et c'est la reconnaissance de l'élément irrationnel qui participe au concert de toutes les facultés mises en jeu à l'occasion de l'expérience poétique qui constitue le problème dont ce noble esprit est principalement tourmenté.

Le reproche le plus grave que l'on peut faire à l'essai de Mme Noulet est probablement de n'avoir pas donné aux *Poésies* de Valéry l'importance fondamentale qui s'y attache par rapport aux développements ultérieurs de son œuvre en prose. La très jolie explication qu'elle nous donne du poème intitulé *la Ceinture* ne suffit pas à racheter cette lacune d'ensemble. D'autant que son commentaire, vers par vers, de *La Jeune Parque* est moins heureux, et abandonne rarement une analyse de détail dont la nécessité ne s'impose guère, pour s'élever aux consi-

dérations générales que nous attendions. D'ailleurs la méthode qui consiste à traduire en prose discutable d'admirables vers, comme s'il s'agissait d'un texte en langue étrangère à transposer en français m'a toujours, et en toute occasion, paru stupéfiante. Je la pensais abandonnée par l'Université. L'explication des poèmes n'est plausible que si ce n'est pas leur sens littéral qui est en jeu, mais les perspectives que leur sens ouvre à l'esprit humain.

Il n'en est pas moins vrai que le livre de Mme Noulet représente un effort plein de ferveur, qui honore grandement son auteur, en même temps qu'il fortifie nos méditations. Il est propre à faciliter aux lecteurs non avertis l'accès à l'œuvre d'un de nos plus grands poètes.

La perfection aisée suscite lorsqu'on l'aborde un ravissement intérieur où toutes nos facultés connaissent leur épanouissement. C'est cette joie que l'on ressentira à la lecture des pages que Paul Valéry publie à la suite du livre de Mme Noulet sous le titre : *Fragments des Mémoires d'un Poème*. Le privilège est grand de pouvoir se compter parmi les premiers lecteurs d'un texte dont il est assuré que les siècles à venir auront à tenir compte. Ce privilège nous est dévolu chaque fois que Paul Valéry livre une œuvre à l'impression. Celle-ci contient une analyse des circonstances qui incitèrent son auteur à se remettre à la poésie, et compose de cette sorte une introduction à *la Jeune Parque*. Par contre-coup, l'œuvre poétique entière de Valéry s'en trouve éclairée. La publication de ces *Mémoires* vient à propos dans un moment où paraît une nouvelle édition de ses *Poésies* complètes, qui réunit enfin les avantages de n'être pas destinée à un petit nombre d'amateurs, et d'offrir un aspect typographique digne de son contenu.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

***

LE ROMAN

GUSTALIN, par *Marcel Aymé* (Éditions de la *N. R. F.*).

Je ne crois pas que l'on ait lu Maupassant à quinze ans, ou à trente, sans garder souvenir de ses dons, de ses moyens et de sa science de narrateur. Mais quelle image active retrouve-t-on

de ses livres, de ses personnages et du dialogue que, lecteur, on aurait dû mener avec lui ? Et qui, jamais, *causa* avec Maupassant ? Ce réaliste, ce champion du concret, ne nous laisse que les plus abstraits des rappels. *Boule-de-suif*, ce n'est plus qu'une anecdote. *Bel-Ami* qu'un titre, ou qu'une situation. *Pierre et Jean*, *Une Vie* ? A peine davantage.

Je ne sais trop pourquoi, je n'ai pu lire un des derniers romans de Marcel Aymé sans songer vaguement à Maupassant. Je vois trop bien cependant l'absurdité d'une comparaison, si c'en était une, et que les différences sont bien évidentes. D'ailleurs, pour celui qui ne croît qu'à moitié aux documents de mœurs et à la psychologie « bien observée », Aymé l'emporte assez vite par l'ingéniosité du langage, l'aisance dans le comique et, tout compte fait, par la grâce dans l'allure.

Son affaire, à lui aussi, et son plaisir sont de conter. Mais tant de silhouettes vives, peut-être vivantes, qu'il nous a livrées il y a si peu de temps encore, que sont-elles devenues ? Elles semblaient si bien prêtes à quitter le papier et l'encre pour nous accompagner. Qui les retrouve, et bien pis, qui seulement les cherche ? Je ne me plains pas que tant de personnages, tant de bondissante invention aient si peu coûté à leur auteur (ce serait au contraire motif à nous réjouir), mais bien qu'elles m'aient coûté si peu, à moi, et même pas le regret de les avoir perdues.

Tout de même, je soupçonne un peu pourquoi j'ai imprudemment lâché le nom de Maupassant. De lui, comme de notre auteur, on ne peut tenter la moindre louange sans que s'y glisse l'épithète : *naturel*. Tout, chez Aymé, est naturel : l'invention et le décor, le dialogue et le croquis, le mouvement et la voix, jusqu'à la gaucherie si jamais il en montrait, tout, sauf (sans guère qu'il y paraisse) les situations. Qui veut résumer en quelques mots un de ses récits bute aussitôt sur une découverte : la donnée en est toujours, ou presque toujours, singulière, à la limite du vraisemblable et, comme l'on dit, artificielle. Or, en le lisant, on ne saurait s'en aviser. C'est peut-être un comble de l'art. Mais on aperçoit par là que ce fameux naturel, à force de si bien remplir ses missions, manque peut-être son but. On se demande si l'auteur a besoin de son aisance pour faire passer ses singularités (et elles passent) ou si, tout au contraire, il lui faut de l'invraisemblable calculé pour faire accepter sa tyran-

nique désinvolture (et on l'accepte). Voilà une impression curieuse. Elle donne à ces livres si ouverts comme un léger parfum de mystère ou de paradoxe, qui manquait singulièrement à ceux de Maupassant. J'ai dit parfum : qui s'évapore bien vite.

On en pourra juger d'après *Gustalin*. C'est un cultivateur qui rêve de mécanique et monte un garage là où ne passent point d'autos. Son ami Hyacinthe, licencié ès-sciences, retourne à la charrue avec tant de cœur qu'oubliant son ancien habitat il retrouve le langage des culs-terreux. Langage de paysans jurassiens ? ou de villageois ? ou d'ouvriers ? Disons, à peu près : parler d'ouvriers agricoles, avec un rien de potache, de militaire et d'artiste, le tout dosé à miracle, admirable de jet et de souplesse. La femme d'Hyacinthe, fille des bois, folle d'ambition naïve, veut vivre en ville, et s'enfuit avec Gustalin. Elle meurt. Il y a aussi un professeur en Sorbonne retiré au village, une mondaine, juive et gaffeuse, qui boit des canettes avec les ivrognes raisonneurs, un chien qui ne parle pas, mais pense, et des comparses. Rats des villes et rats des champs, trop étranges si l'on oublie leur naturel, pas assez si l'on s'en souvient.

On les accueille comme des inconnus, pour quelques heures. On se laisse entraîner avec agrément jusqu'à leur drame, et, sans résistance, jusqu'à l'oubli.

JEAN VAUDAL

***

LA CRITIQUE

LES CINQ TENTATIONS DE LA FONTAINE, par *Jean Giraudoux* (Grasset).

Le principal intérêt de cette collection de cinq « conférences » sur La Fontaine que Giraudoux tint jadis aux *Annales*, c'est de nous montrer très exactement comment, sur un sujet aussi circonscrit, aussi classique, et je ne dis pas même étudié, mais « épuisé » que possible, un esprit qui incarne à l'état pur toutes les vertus du génie français se montre capable de situer, d'étoffer, de bouleverser et le plus souvent, mieux encore, de transfigurer toutes les notions que nous tenions de deux siècles et demi d'école, de rhétorique, d'exégèse et de perversion françaises. Il est juste d'attendre, devant ce résultat, que les professeurs crieront au dogmatisme, les précieux à la préciosité, les critiques à

la fantaisie et les poètes au prosaïsme ; et les malins diront que Giraudoux, devant La Fontaine, n'a pas échappé à la tentation de rester Giraudoux...

Or, c'est une même démarche qui permet à La Fontaine de devenir La Fontaine, à Giraudoux de rester Giraudoux, à Giraudoux encore d'aborder La Fontaine, si j'ose dire, en prise directe. Il faut être absolument sûr de soi, ne redouter aucun piège ni de l'innocence, ni de l'inconscience, ni même de la conscience de soi, pour envisager autrui avec une telle tranquillité, surtout lorsque cet autre est, comme il est en l'espèce, un frère ou bien un pair. Gageons que si La Fontaine a su échapper à « cinq tentations » (cinq est un excellent chiffre pour des conférences, lorsque ces conférences, du moins, sont de Giraudoux), Giraudoux, étudiant La Fontaine, a dû dépister chez lui bien plus de cinq fausses identités, plus de cinq cents fantômes. Il nous montre lui-même comment s'est fait ce travail de police : « J'avais d'abord projeté, je l'avoue, une solution plus conforme à la dignité poétique. Je vous montrais, après chacune des tentations du monde, La Fontaine sauvé par quelque résolution intérieure ou quelque événement... Or, il n'y a jamais chez lui alternance de sentiments, mais concomitance... Il a échappé à la médiocrité bourgeoise par la distraction, à l'immoralité et à une carrière licencieuse, par un grand respect du sommeil, des femmes, et une invincible envie de dormir, il a échappé à l'emprise de la cour et de l'esprit de cour par l'inconscience. »

C'est ainsi que se tenant par la main, les deux grands Jean de la littérature française (et Racine n'est peut-être que leur cousin), avec les mêmes pauses, les mêmes tentations et les mêmes distractions, aussi gratuites, aussi organiques que celles que comportent l'école (buissonnière), l'amour montant des hommes ou la croissance des plantes, vont vers le chef-d'œuvre de Jean I ; arrivent devant les *Fables*. Si La Fontaine a su faire éclore dans ses fables un maximum de vérité animale et humaine, ce n'est pas parce qu'il est un Fabre, qui observe les bêtes : « Il a compris les animaux parce qu'il avait le sentiment du vol, de la fuite, de la chaleur animales, et de même il a compris les plantes et les eaux parce qu'il avait le sentiment de l'ondulation, du frémissement et de la plainte » ; ce n'est pas non plus parce qu'il est un Aristote, ou un Phèdre, dont les animaux ne sont que prétexte

à physiognomonie humaine : « Les Fables ne nous montrent pas des hommes prenant des masques de bêtes, mais le contraire. »

C'est, et j'attends ici nos faiseurs de manuels, parce que La Fontaine a laissé les Latins et les Grecs, et même les Ysopets, parce qu'il a lu Pilpay, un fabuliste de l'Inde et que « la vache hindoue, le serpent hindou... l'amènent directement, non pas là où il croit aller, à ce genre petitement humain que sont les fables, mais à cette large épopée et à cette communion universelle que sont le conte et la légende... »

Je crois que ce n'est qu'à la cinquième borne, à la cinquième tentation, que doivent enfin se quitter les deux poètes de notre littérature qui ressentirent au plus vif toute l'animalité du monde, précisément parce que c'est sur eux que soufflait l'esprit le plus pur. La Fontaine s'abandonne au sommeil qu'il avait tant aimé quand Giraudoux veille encore, et réfléchit à Dieu.

A. M. PETITJEAN

***

LITTÉRATURE

ENÉIDE, livres VII-XII, texte établi par *René Durand* et traduit par *André Bellessort* (les Belles-Lettres).

La seconde partie de l'*Enéide* se passe sur la terre italienne ; bien qu'elle ne soit faite que d'ambassades et de combats, elle a une variété tout homérique. Les six premiers livres, qui montrent Enée en marche vers sa terre promise, sont inspirés par cette sorte de messianisme qui destine un pays à un homme ; l'autre forme, l'espérance passionnée qu'une nation peut éprouver dès qu'elle considére un de ses citoyens comme prédestiné, c'est une des constantes de la sensibilité politique en Italie. Il faut avoir lu ce que Virgile dit d'Auguste, comment Dante salue Henri VII et Pétrarque Rienzi, pour comprendre quels élans populaires ont élevé la maison de Savoie et, aujourd'hui, Mussolini. Cette sorte d'élection entre un homme et un pays, cette marche de l'un vers l'autre à travers les mers et les difficultés, cet amour violent qui cherche son objet pour le créer, c'est cela qui donne son frisson à l'épopée virgilienne. Ulysse revient vers une jeunesse qu'il connaît, Achille aussi se languit de la fertile Phthie. Enée a beau raconter longuement la dernière nuit de Troie, nous savons très bien

qu'il n'a pas de passé ; il est né au moment où le fantôme de Créuse lui annonce qu'il fondera un royaume au bord du Tibre ; il est tourné vers un avenir qu'il doit faire sortir du néant.

Héros bâtisseur. Il sera guerrier seulement pour nettoyer le terrain où les constructions s'élèveront. Lorsqu'il arrive à Carthage et voit les murs qui montent, ce cri d'envie lui jaillit du cœur :

O fortunati, quorum jam moenia surgunt !

Cet halluciné est incapable de vivre dans le présent, où les héros d'Homère s'absorbent en narrant, en bataillant ou en faisant ripaille. Il vit les yeux fixés anxieusement sur le futur et sur les destins. Et il ne cesse d'interroger le mystère auquel il doit s'intégrer. Il est dévot, parce que dans tous ses calculs interviennent l'avenir, le sort, les dieux, menaçantes inconnues qu'on approche à force de sacrifices, de prières, de présages pieusement interprétés. L'angoisse le paralyse, et le poète en arrive à ne pas lui laisser faire un mouvement spontané. Lorsque la Sibylle lui ordonne de cueillir le rameau d'or qui ouvre les enfers, pourquoi ne pas nous montrer un homme faisant lui-même, dans une forêt mystérieuse, la quête du talisman ? Non : il faut que deux colombes, les « oiseaux de sa mère », viennent le guider et transforment l'épreuve en promenade.

L'emploi constant du merveilleux atteste, de la part de Virgile, une étonnante erreur. Enée arrive chez Didon et la jeune veuve s'éprend de lui. Le poète a bien assez de talent pour rendre la chose plausible, mais le romancier se défie de lui-même ; Apollonius de Rhodes avait inventé une ruse compliquée afin d'expliquer la passion de Médée pour Jason ; Virgile se croit obligé de reprendre cette vieille ficelle, de substituer l'Amour à l'enfant Ascagne afin que Didon brûle de feux plus divins. Les deux amants s'unissent dans une grotte pendant un orage : il faut que ce soit Junon qui ait allumé le tonnerre. C'est bien peu compter sur la vie. Plus tard, les Troyens sont rejetés en Sicile ; ils sont tristes et découragés. Enée, pour les occuper, institue des jeux en l'honneur d'Anchise. Les jeunes hommes, stimulés par ce coup de fouet, ne rêvent plus que prouesses. Mais les vieilles femmes, parquées sur la rive, ont été tenues à l'écart et, dans leur affreux ennui, elles ont un accès de désespoir. Rien de plus justement observé. Pourquoi faut-il que Junon intervienne et leur persuade

de théâtrales fureurs qui, au surplus, ne servent à rien ? Car si, dans leur folie, elles mettent le feu à la flotte, une pluie divine tombe du ciel et éteint l'incendie. Beaucoup de bruit pour rien. Quand les Troyens débarquent en Italie, le vieux roi Latinus est prêt à les recevoir amicalement, mais Ascagne tue un cerf apprivoisé : incident qui s'envenimerait bien tout seul, même si la Furie Alecto ne sortait tout exprès des enfers. Les dieux agissent ici comme les grandes personnes qui prennent les jouets des mains des enfants ; et alors les enfants cessent de se croire chef de gare ou maître d'école. Les joutes funèbres pour Anchise sont un moment émouvant, simplement parce qu'on sait depuis le début que les dieux resteront chez eux et laisseront les hommes jouer le jeu. Il est fâcheux qu'il s'agisse justement d'une partie qui ne compte pas.

Dans les six derniers chants, les difficultés sont plus concrètes, la vie sensuelle plus chaude et les passions plus sincères. La résistance des peuples italiques accable Enée, qui subit le choc et tient bon ; malheureusement, elle se traduit uniquement par des combats où Virgile ne met rien de l'expérience latine, mais simplement des répliques du corps à corps homérique. Aurait-il réussi une belle robinsonnade, l'établissement des colons troyens en terre promise, les bâtisses, les semailles ? On le pense lorsqu'on lit les *Géorgiques*, lorsqu'on voit que dans l'*Enéide*, où il n'y a pas une notation de couleur qui ne soit conventionnelle, les seules images qui naissent naturellement sont des images de poids, de résistance, d'énormité, d'accablement. Cet homme qui semblait fait pour écrire le poème de l'effort n'a su mettre debout qu'un héros qui prie, qui gémit et qui interroge les sacrifices.

Il est vrai qu'il y a deux Enée : le prince troyen dont parle le texte, magnifique et glacial, incapable d'affection sinon pour son père et son fils, c'est-à-dire pour sa lignée, impitoyable dès qu'il se sent maître d'une situation, grandiloquent et faussement modeste ; l'autre est un émigré grelottant qui ne sait pas quel pain il mangera demain. Virgile aurait pu écrire le poème du réfugié (Tu proverai... com'è duro calle — Lo scendere e'l salir per l'altrui scale). Ulysse, dans bien des circonstances, n'est pas autre chose. Mais le génie romain ne comporte pas la bonhomie. L'Enée pitoyable n'est lisible qu'en filigrane. C'est lui qui, un matin, au moment où pâlissent les étoiles, découvre au loin sur le ciel rou-

gissant des collines sombres et une terre basse, l'Italie (III, 522). C'est lui qui fait entrer ses bateaux dans l'estuaire d'un fleuve jaune aux rives plates et les échoue contre des talus où poussent des graminées (VII, 106). C'est pour lui que meurt humblement Palinure, qui s'est endormi sur le tillac après une journée trop rude, et qui glisse à l'eau dès que ses yeux ne peuvent plus rester levés vers les étoiles ; mais la chute le réveille et il aura toutes les angoisses de l'agonie (V, 860). Enée sait aussi ce que coûte l'huile de la lampe et qu'une femme, qui gagne sa vie avec son fuseau attise le feu quand le soir tombe, pour profiter d'un peu de lumière gratuite (VIII, 410). Un exilé connaît la pauvreté. Mais le décor jure avec ces notations simples et justes. Les Troyens sont couverts d'armures trop riches, et leur luxe conventionnel est aussi théâtral que le désespoir de Didon.

Enfin, une chose est frappante, c'est l'intensité du préchristianisme de Virgile. On comprend que le Moyen Age ait fait de lui un prophète. Non seulement, dans l'*Enéide*, le piétisme est chrétien, et l'horreur pour le péché de la chair, mais l'outre-tombe comporte un enfer, un purgatoire, un paradis ; et c'est une étoile qui montre à Enée sa première étape dans la direction de la terre promise. Jupiter est toujours dit *Pater omnipotens*, même dans des circonstances où il revendique à grand peine une autorité que les autres dieux contrecarrent sans vergogne. De telles discordances signalent, soit une croyance qui se fait, soit une croyance qui se défait. Ici, l'exigence monothéiste prend le pas sur le mythe et lui fait violence.

M. Durand a remarquablement édité les six derniers chants, M. Goelzer, éditeur des six premiers,étant mort peu après la publication du premier volume. M. Bellessort a fait de son mieux pour traduire le texte le plus intraduisible qui soit.

MARIE DELCOURT

***

TRISTAN, par *André Mary* (Philippe Gonin).

« C'est le passe-amour dont l'on parlera tant que le monde durera ». C'est la plus importante des légendes, le grand sujet sur lequel s'est mis tout un peuple de chanteurs et de conteurs. (D'abord les poètes : tout commence par la chanson, pour finir par des romans, des explications psychologiques.)

André Mary s'est proposé de restituer en son entier et d'écrire dans l'esprit des conteurs d'autrefois « la merveilleuse histoire de Tristan et Iseut, de leurs folles amours et de leur fin tragique, avec toutes les aventures s'y rapportant. » La tâche était plus délicate que celle d'un traducteur, qui, après tout, est maître de son langage. Cette reconstitution devait être le rajeunissement des originaux, paraître l'original même, sans que l'attifement du vieux temps risquât de masquer la vie. Il y fallait un poète délicat et un érudit des lettres médiévales, mais quelqu'un qui ne cédât ni à l'érudit, ni au poète.

Après le renouvellement célèbre, mais un peu bref, de Joseph Bédier, André Mary a pensé qu'il y avait place pour un roman plus étoffé, — le sien a trois fois plus d'importance typographique. On est autorisé à ces renouvellements par de très anciens exemples. Le chantefable d'*Aucassin et Nicolette* semble bien en être un. Dans sa récente édition, Marcel Coulon est le premier, du moins en France, à avoir émis l'hypothèse qu'il y a là deux auteurs, l'un pour les laisses de vers, l'autre pour les morceaux de prose. Mais contrairement à ce qu'il pense, le prosateur a dû venir après le poète. Celui-là a retrouvé le poème ou les fragments de ce poème et, tout ravi, tout échauffé, il a voulu les relancer dans le siècle. Il le marque du reste expressément, — comment ne l'a-t-on pas remarqué ? — dans le préambule en vers par lequel il présente sa reconstitution. « *Qui voudrait bons vers ouïr, — Jeu d'un vieux du temps ancien...* » On sent que le même sentiment a porté André Mary. Il a fait exactement, en arrangeur de goût, ce qu'a fait l'auteur du chantefable, reprenant ce qui pouvait être repris et pour le reste développant, fantasiant, comblant les vides. Seulement, il venait après des siècles : il lui fallait pour reprendre, traduire. Puis combiner la version commune, de Béroul, et la version dite courtoise, de Thomas, s'aider des remaniements, des poèmes épisodiques, — *Tristan fou, la Franchise Tristan, Tristan ménestrel, le Rendez-vous épié*, etc. — souvent bâtis sur des thèmes de folklore. Enfin ajuster et combler les lacunes en puisant au trésor. Dans ces parties, André Mary, évitant les disparates, a employé la même langue « relevée des mêmes épices », c'est-à-dire des mots, tout naturellement venus sous la plume de l'antiquaire, qui désignent les choses spéciales à l'époque, et d'autres mots appartenant au vieux fonds

national : beaux mots terriens, comme effrustés par l'usage, mais de chiffre net, rendant le goût des choses, de l'arme et de l'outil, de la tasse de bois et de la sangle de cuir. Si c'est de la couleur, ces touches d'enluminure, si franches, du moins, c'est de la couleur végétale.

Il se trouve ainsi que cette somme apporte tout un temps, tout un monde. Le livre de Joseph Bédier, plus dépouillé, est sans doute d'allure plus haute. Ce *Tristan* d'André Mary tient quelquefois de l'art baroque ses volutes et ses tons. L'énorme intérêt de la chose c'est que si, jusqu'ici, d'après Wagner et Bédier, on voyait Tristan de profil en grande ombre sur le fond du drame d'amour et de mort, on le voit désormais ici de face et tout vivant : astucieux, incertain, déchiré. Aussi vivant qu'Ulysse. Et on peut le prendre plus au tragique. Notre Ulysse celtique. Il ment mieux que l'autre, et il ment beaucoup, — non sans un certain goût de comédie lorsqu'il se fait appeler Tantris, et qu'il se donne pour marié, époux d'une vilaine qui aime moins les sons de la harpe que les choux et la porée. Comme l'autre, il est plein de ruses et d'astuces, il sait tout faire, découper la venaison et jouer de la vielle, dresser les chiens à chasser sans aboyer, fabriquer de ses mains un tabouret, des flèches ; voire aménager une espèce de grotte magique qui avec ses verres de couleurs, ses peintures de rinceaux, de feuillages, d'hommes cornus, de serpenteaux volants, son orgue garni d'automates dansants, ses représentations de monstres et ses figures à écriteau peintes et vêtues, semble tout à fait une attraction de fête foraine. Ulysse donne très fort dans la magie, lui aussi, mais il ne fut jamais un tel bricoleur. Peut-être est-ce l'aube de la grande merveille mécanique qui pointe.

Et puis, Tristan est autrement passionné qu'Ulysse. Voici le tremblement, les luttes, le déchirement, le drame de l'homme et de la destinée. Comment Tristan, le chevalier, le preux, peut-il trahir ainsi la loi de Dieu et son vrai seigneur ? C'est l'effet du breuvage qu'il a bu par erreur, c'est la fatalité. On peut songer. Plus encore que devant les conflits homériques des dieux et des héros, on s'étonne soudain de ce qu'est le terrible sort des hommes.

Qu'André Mary ait eu à fondre plusieurs versions et à marier, comme il dit, le familier et le pittoresque de Béroul, le pathétique

de Thomas et le raffinement de Gottfried, cela l'a beaucoup servi. Plus complexe, la figure de Tristan s'est faite plus vivante.

Son roman, un peu bariolé, un peu chargé, devient une grande chose. On dit que les hommes des cathédrales, architectes, imagiers, ont reçu par Byzance la tradition orale, vive, pratique, de l'art antique. Qui sait si pareillement, par les légendes qui ont continué d'être récitées et chantées de bouche en bouche et de vivante façon, quelque chose des aèdes n'a pas passé aux trouvères ? Ce *Tristan* rassemblant des lais et des contes autour d'une figure monitrice de héros n'est-il pas le neveu des poèmes homériques ?

Tristan et Iseult, c'est un poème, c'est la chanson à jamais chantante d'un poète puissamment porté. *Tristan*, c'est une somme, c'est toute la grande imagination du moyen âge qui se lève dans la foisonnante abondance de son génie.

HENRI POURRAT

***

HISTOIRE

LA NAISSANCE DE LA CHINE, par *H. G. Creel* (Payot).

Quand ils ont publié leurs ouvrages, Maspéro et Granet ne pouvaient que formuler des hypothèses, et fragmentaires, sur les temps antérieurs aux Tchéou (—900) : on commençait à pressentir l'importance des os divinatoires ; on n'avait point fouillé Ngan-Yang. Une fois exploré ce site, et déchiffrés les os gravés, l'histoire des Chang devint possible. L'exposition d'art chinois qui se tint à Londres voilà deux ans, déjà proposait à notre étonnement des bronzes et des marbres exhumés à Ngan-Yang ; néanmoins, l'ouvrage de M. Creel, professeur à l'université de Chicago, constitue le premier bilan des récentes découvertes : l'archéologue, l'historien, le linguiste et le critique d'art y trouvent à cueillir.

Il était permis d'hésiter entre l'opinion de Maspéro, selon qui « la civilisation n'est pas très ancienne en extrême-orient » et celle de Marcel Granet qui parle volontiers de « haute antiquité ». Nous savons maintenant que les Chang florissaient dès le

XIVe siècle, et nous devons tenir pour évoluée la culture capable des bronzes fondus alors. M. Creel considère cependant que dans l'état actuel de la science « le rideau se lève sur l'histoire de la Chine avec le peuple Chang installé à Ngan-Yang au XIVe siècle avant notre ère » ; auparavant c'est l'incertain. Entre le paléolithique (*Sinanthropus Pekinensis*) et le néolithique récent, la trace de l'homme se perd. Les fouilles d'Anderson (néolithique récent du Kan-Sou) ont exhumé des poteries de factures variées, apparentées semble-t-il à certaines céramiques du proche-orient ; mais le couteau de pierre « tantôt rectangulaire et tantôt en croissant », on ne le trouve ni dans le proche orient, ni en Europe. Par contre, en Amérique du Sud, oui.

Il est probable, en tout cas, que la céramique des Chang continue la technique en usage au néolithique, que les squelettes Chang ressemblent aux crânes antérieurs, et qu'on doive éliminer l'hypothèse d'une invasion : comme ceux du néolithique, les Chang cultivent la terre. Leur civilisation, pourtant, est plus complexe. S'ils mangent aussi le chien, s'ils offrent encore des sacrifices humains, s'ils demandent aux dieux la pluie ou le soleil, s'ils font la guerre avec des chars, ils emploient déjà une écriture élaborée (« chaque principe important de la formation des caractères chinois modernes se trouve déjà appliqué il y a 3.000 ans » dans les os divinatoires) et coulent *à cire perdue* des bronzes mieux « finis » que ceux mêmes de Cellini, des bronzes tels que « si les maîtres fondeurs d'Europe ou d'Amérique... peuvent, et encore rarement, égaler la nécessité d'un fondeur Chang, ils ne sauraient le surpasser ».

Les Tchéou qui succédèrent aux Chang (après une victoire militaire) furent conquis par leur conquête. Ils ne conservèrent que leur loi d'hérédité transmettant de père en fils le pouvoir, alors que les frères des rois Chang régnaient de préférence aux fils. Pour le reste, ces barbares de l'ouest imitèrent leurs victimes. Les faits, dès lors, sont mieux connus. L'originalité de M. Creel se manifeste dans son désaccord, sur l'interprétation, avec les autres sinologues (mais le profane ici ne peut se prononcer. Science neuve, la sinologie se doit d'être agressive. M. Creel a sans doute raison de critiquer le sociologisme de Granet. N'empêche que la *Civilisation Chinoise* est à relire, après Creel).

M. Creel a fouillé Ngan-Yang. Chaque ligne de son texte

pourrait se justifier par plusieurs des fiches qui lui servent à préparer des *Studies in early Chinese culture* ; mais l'intelligence et la verve dominent toujours l'érudition. Bourré de faits, ce livre est de lecture aisée, car M. Creel demeure comme en deçà de ses possibilités. Il sait beaucoup plus qu'il ne dit ; le lecteur en éprouve beaucoup d'aisance. Lorsque l'auteur intervient, soit pour établir l'étymologie du mot « che » (p. 133), soit pour expliquer par le système monétaire la dispersion du pouvoir politique (p. 85 et p. 89), soit pour mettre en doute le « pacifisme » des Chinois (p. 135), c'est avec discrétion, pertinence, voire humour. Ainsi encore, au dernier chapitre de l'ouvrage, l'analyse des idées chinoises sur l'État : depuis les Tchéou, un « décret du ciel » confère à ceux qui prennent ce pouvoir la mission de punir une dynastie corrompue, la vaincre. Mais « la tradition Chang semble ignorer... que le dernier monarque Hia » fut un « méchant », et rien ne confirme que le dernier roi Chang ait été un débauché et un dégénéré comme le veut la tradition Tchéou. Quoi qu'il en soit, ce mythe, que les Tchéou surent organiser, devint en Chine le fondement métaphysique du pouvoir, et l'excuse de chaque usurpateur.

Après tant d'autres, les Japonais d'aujourd'hui invoquent le *T'ienning*.

ETIEMBLE

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

TO HAVE AND HAVE NOT, par *Ernest Hemingway* (Scribners).

Je songeais, en terminant le nouveau roman d'Ernest Hemingway, à la charmante remarque d'Erik Satie : « Je suis venu au monde très jeune dans un temps très vieux. » Dans le cas d'Hemingway, c'est « je suis resté au monde très jeune » qu'il faudrait dire, car il vient encore de nous démontrer de façon indéniable que sa conception de la société en général et de l'individu en particulier est celle d'un collégien de douze ans qui joue à l'homme et pratique le culte des héros : d'Artagnan, Buffalo Bill ou Jack Dempsey.

Ce péché, véniel dans la jeunesse et dont tous les psychiâtres

nous absolvent sans pénitence, devient mortel passé l'âge de la confirmation. Hemingway se refuse à le croire et s'obstine à proposer à notre admiration un homme qui eût été parfait à l'âge de pierre, mais qui, pour nos besoins actuels, est pour le moins insuffisant. Le portrait en est bientôt fait : un gosier béant à tous les alcools, deux poings sans cesse en garde, agrémentés parfois de fusils ou de revolvers, un sexe enfin, impérieux et infatigable. Tel est Harry Morgan, héros de *To have and have not*, que M. Hemingway admire parce qu'il boit sec, parce qu'il boxe ou assassine ses voisins sous le moindre prétexte, parfois même sans prétexte du tout, et parce que, chaque fois qu'elle le regarde, sa femme, Marie, sent s'agiter en elle cet animal que, d'après Rabelais, « nature leur a dedans le corps posé en lieu secret et intestin ». On est tenté de dire, comme Cyrano : Ah non, c'est un peu court, jeune homme.

Au temps de la prohibition, Harry faisait la contrebande de l'alcool entre Cuba et Key West, à l'extrême pointe de la Floride. Maintenant, il lui faut s'abaisser à des occupations moins nobles, louer, par exemple, son bateau et sa connaissance du golf aux riches hivernants que tente la grande pêche. L'un d'eux, au début du roman, prend l'avion pour Miami en oubliant de le payer. Ces sales bourgeois ! « J'aurais dû m'en douter » dit Harry.

Quelque temps après, il s'entend avec M. Sing, pour transporter clandestinement des Chinois aux États-Unis. Et quand M. Sing lui a remis la somme promise, Harry l'assomme et le jette à l'eau. Deux sûretés valent mieux qu'une. Après une promenade en mer, il ramène les douze Chinois à Cuba et s'en va, tout fier de lui, et les poches pleines d'argent, retrouver sa femme et ses filles. Car c'est pour sa famille qu'il se donne tant de mal. Il est bon père et époux généreux (les lecteurs habituels de M. Hemingway savent dans quel sens il convient de prendre ce dernier mot). Ainsi, au plus beau temps du romantisme, les mauvais garçons avaient, dans un grenier, une vieille mère chez laquelle ils grimpaient blanchir leur âme, une fois leurs forfaits accomplis.

Dans le troisième épisode de sa vie révoltée, Harry Morgan se surpasse. Quatre Cubains ont dévalisé une banque et veulent transporter l'argent à Cuba pour le service de la Révolution. Harry accepte de leur faire traverser le golfe. L'un d'eux tue Albert, ami et associé de Harry, et Harry, pour le venger et empocher

l'argent, les tue tous les quatre. Blessé lui-même au ventre, il s'écroule au milieu des cadavres, et le bateau s'en va à la dérive jusqu'au moment où des garde-côte le ramènent à Key West. C'est du bon mélodrame à la Hugo (on songe à ce chapitre de *Quatre-vingt-treize* où le marquis de Lantenac revient en France dans un canot avec le frère de l'homme qu'il a fait mettre à mort. Même dialogue : je vous tuerai, non vous ne me tuerez pas, si je vous tuerai, tuez-moi donc, etc.) Et c'est encore à Hugo que l'on pense quand on arrive aux antithèses finales. Le bateau funèbre est amarré parmi les yachts de plaisance où les riches oisifs se livrent à leurs dépravations. Auparavant, M. Hemingway, qui n'écrira jamais un livre sans parler de syphilis, nous avait présenté quelques Anciens Combattants qui discutent sur cette maladie dans les bars en se soûlant et s'administrant des coups de poing. Les yachts lui permettent maintenant de traiter d'autres thèmes qu'il affectionne (stupidité des professeurs, hommes de lettres, critiques) ou qu'il croit audacieux (inversion, nymphomanie des femmes du monde). Cette fois-ci, ses deux invertis, qui ont, naturellement, fait leurs études à Harvard, jouent du Bach sur le pont de leur bateau. M. Hemingway doit sans doute considérer qu'il est indigne d'un mâle d'aimer la musique de Bach. Lui-même, en tout cas, ne doit pas la connaître très bien car il fait jouer à son couple pervers *la* sarabande. Comme si Bach n'en avait écrit qu'une !

Harry meurt à l'hôpital sur la table d'opération. « Un homme, dit Harry Morgan. Jamais un homme seul, maintenant... » Il s'arrêta. « Peu importe comment, un homme seul n'a pas la moindre putain de chance de s'en tirer. » Ainsi meurt, victime solitaire en face d'une société implacable et hostile, ce Chatterton trop influencé par les cinémas de gangsters. Quant à sa femme, voici les paroles qu'elle prononce en guise d'oraison funèbre : « Oh, nom de Dieu, dit-elle, et elle se remit à pleurer, regardez-moi sa sacrée gueule ! » Et elle médite ensuite en un long monologue intérieur dont le thème central est le suivant : « Qu'est-ce que je vais faire de mes nuits maintenant ? Va falloir que je me loue un homme. » Les Messalines de la haute société, que M. Hemingway méprise tant, ne parleraient pas autrement, il me semble.

Et l'on ferme le livre un peu écœuré, déçu, et irrité surtout

contre un bel écrivain qui tient si mal les promesses qu'il avait données. Quand on songe aux premiers contes, d'une nervosité de si bon aloi, à l'humour primesautier de *Torrents of spring*, à certaines pages déjà classiques de *The Sun also rises* et de *Farewell to arms* (sous-bois du pays basque, retraite des armées italiennes, et cet hiver en Suisse où l'on sentait craquer la neige et ronfler les grands poêles à bois) on ne peut se défendre d'un mouvement de mauvaise humeur. Pourquoi M. Hemingway ne se contente-t-il pas d'être lui-même ? Ce n'est ni un penseur, ni un psychologue. C'est un peintre qui sent la nature et sait la décrire mieux que n'importe lequel de ses concitoyens. Serait-il honteux de ce don ? Ceux qu'il avait séduits par les remarquables descriptions de ses premiers romans n'attendent pas autre chose de lui. Qu'il nous donne seulement une relation de voyage, sans coups de fusil ni prouesses érotiques, et dans ce beau style concis et net qui lui est propre. Nous n'en demandons pas plus. Mais il trouverait sans doute que ce n'est pas assez masculin. Il préfère allez chez les Teurs, comme Tartarin. S'il savait pourtant combien ses airs de matamore impressionnent peu ses lecteurs. Ses héros ont beau gueuler, tuer et forniquer, ce n'en sont pas moins des vaincus. Autrement dit, des faux costauds. Et c'est parce qu'ils le savent qu'ils essaient de se donner le change en faisant tant de bruit. Comme les enfants qui chantent dans le noir pour n'avoir pas l'air d'avoir peur. Si pénible qu'en soit la pensée, on ne peut se défendre de soupçonner que M. Hemingway, écrivain, se trouve un peu dans le même cas.

MAURICE EDGAR COINDREAU

* * *

LES ARTS

QUATRE LIVRES SUR VAN GOGH

Les Français prendraient-ils enfin goût à l'héroïsme pictural ? L'engouement subit dont ils témoignent pour les œuvres du Gréco et de Van Gogh semble permettre de l'espérer. Soyons optimistes. L'exposition, quai de Tokio, de quelques œuvres capitales du pauvre Vincent et les innombrables commentaires qu'elle suscita ont éveillé la curiosité d'un public nombreux. Parmi les

ouvrages d'art que les libraires distribuent actuellement à ce public, ceux consacrés à Van Gogh connaissent une vogue particulière. Après l'excellente étude de Charles Terrasse, abondamment documentée, qui a paru il y a quelques mois chez Floury, dans la collection illustrée « Anciens et Modernes », d'un bon marché étonnant ; après les lettres si émouvantes de Van Gogh à son frère Théo (Grasset), que tous les amateurs et artistes devraient lire, voici deux grands albums consacrés l'un à ses plus beaux dessins (Braun), l'autre (éditions du Phaidon) à son œuvre picturale. Le lyrique commentateur de celle-ci, M. Uhde, après avoir célébré la « passion » de ce martyr parti des brumes nordiques à la recherche de la plus belle des couleurs : le jaune, et du plus enivrant compagnon : le soleil, insiste judicieusement sur ce fait que « Van Gogh comparait la peinture à la musique ; il prenait des leçons de piano chez un vieil organiste pour établir quels sons de l'instrument correspondaient au bleu de Prusse, au vert saphir, au cadmium, à l'ocre jaune ». Cela semble puéril et cependant il n'est pas vain de parler à propos de Van Gogh de peinture « musicale », ne serait-ce que pour opposer cet art à la peinture « qui tourne », à celle qui modèle les formes au lieu de les suggérer par les teintes, et qui s'arroge ainsi dangereusement les prérogatives de la sculpture.

Si l'on compare, dans ce recueil du Phaidon, *Les mangeurs de pommes de terre* et la *Chaumière*, datés de 1885, au *Pont-levis* et à la *Plaine d'Auvers*, datée de 1890, on constate qu'en cinq années (mais qui constituent la moitié de sa carrière picturale), Van Gogh a remplacé *le modelé* par l'*ornement*, et le contraste des valeurs par ce que le langage moderne des peintres appelle la modulation, laquelle demande, pour être réalisée, un don pictural authentique, alors que pour le reste, il suffit d'être valoriste. Il faut féliciter le Phaidon d'avoir su épargner à la plupart des planches non colorées la très désagréable et mensongère surcharge de noir qui trahit dans les reproductions courantes la peinture spécifiquement « musicale ». Les planches en couleurs qui sont nombreuses et qui comprennent, entre autres chefs-d'œuvre le *Zouave*, les *Barques*, la *Vue d'Arles*, la *Pieta*, le *Portrait du Docteur Gachet*, la *Grenouillère* et le *Champ de blé au corbeau*, permettent de suivre l'évolution de cet art singulier, où, à l'encontre de ce qui se produit en général, se précise et s'amplifie d'autant

plus le dessin. que s'affirme l'obsession de la couleur pure. C'est un fait indiscutable, et dont j'expliquerai plus tard le mécanisme, que ceux d'entre les coloristes qui n'ont pas un génie considérable, subordonnent inévitablement et jusqu'au plus détestable débraillé les recherches plastiques aux préoccupations chromatiques. Van Gogh, au contraire, arrive à réaliser ce tour de force : chaque touche de couleur est en même temps dessin, c'est un trait, un ornement expressif. Si l'on compare, par exemple, le dessin à la plume du facteur Roulin, dans l'album Braun (qui s'avère ainsi complémentaire de l'autre), à la peinture définitive, on s'aperçoit que chaque trait de roseau est repris par le pinceau, miracle unique dans les annales de la peinture. La seule différence entre les deux œuvres, également accomplies, réside dans une simplification de la silhouette infiniment plus élégante dans le portrait définitif. La préface de René Huygue retrace le drame inouï vécu par cette âme embrasée, dont les jeunes peintres, qui font profession d'être romantiques feraient bien de copier la démarche picturale. Choisissant alors les magiques combinaisons du prisme pour exprimer « ce quelque chose qui s'appelle âme » ou leurs « aspirations vers l'infini », ils éviteraient les pièges grossiers des bitumes 1830. Y a-t-il, je le demande, profession de foi plus romantique que celle du pauvre Vincent. « J'ai cherché à exprimer, avec le rouge et le vert, les terribles passions humaines. »

ANDRÉ LHOTE

⁂

LA MUSIQUE

BALLETS

Il ne suffit pas à Serge Lifar de danser et de régler des ballets ; il est aussi écrivain et conférencier, il parle de tout, de Pouchkine, de la poésie et de la musique, de l'histoire de la danse et aussi de son esthétique, de Diaghilev qu'il juge sans indulgence, de Nijinsky qu'il n'a jamais vu mais traite de haut au moment même où il reprend un de ses rôles, — manque de tact élémentaire que peuvent excuser, le cas échéant, l'inconscience et la vanité propres aux gens de théâtre gâtés par le succès. Mais de cette activité

quelque peu brouillonne c'est, je le crains, Serge Lifar surtout qui pâtit, en tant que danseur et chorégraphe. Nous devons beaucoup à Lifar : *Icare* et dans un tout autre genre *la Vie de Polichinelle* sont des œuvres admirables. N'oublions pas non plus son rôle auprès de M. Jacques Rouché dans la rénovation du ballet de l'Opéra. S'il ne s'agissait donc que d'erreurs de détail, d'un échec isolé, je ne m'y arrêterais pas, certain que de cet échec l'artiste tirerait, le moment venu une précieuse leçon. Mais il est évident en l'occurrence que ce qu'il fait, Lifar le fait délibérément, sciemment. L'artiste autrefois intuitif s'est mué en théoricien ; s'engageant dans un domaine qui lui est étranger, il bâtit une esthétique pour la réaliser ensuite plus ou moins fidèlement dans ses danses. Et voilà qui est très dangereux, d'autant plus dangereux que les idées et les conceptions de Lifar apparaissent teintées d'une sorte de mégalomanie.

Nous avons vu dernièrement *Oriane et le Prince d'Amour*, *David Triomphant* et *le Cantique des Cantiques*. De l'esthétisme prétentieux et périmé d'*Oriane*, ne rendons pas responsable Lifar : sur un livret faussement poétique, sur une musique dont l'auteur, M. Florent Schmitt, a puisé à pleines mains dans Rimsky-Korsakov sans négliger non plus Ravel (ce qui n'a pas empêché certains critiques de se pâmer devant la « richesse d'invention » du compositeur. Qu'ils aillent donc réentendre *Antar*, *Shéhérazade*, etc !) Lifar a composé des danses parfois très agréables mais sans rapport aucun avec la partition. Celle-ci d'ailleurs n'est nullement dansante, ce qui se comprend puisqu'elle avait été écrite primitivement pour Mme Ida Rubinstein qui ne danse pas ou si peu...

Dans *David Triomphant* Lifar est son maître ; la musique elle-même lui obéit docilement, le compositeur, M. Gaubert, étant réduit au rôle d'« habilleur de rythmes ». S'attaquer à de grands sujets témoigne déjà d'une certaine grandeur, d'une belle audace, mais cette audace n'est plus que prétention lorsque le sujet se trouve vidé de tout sens, rapetissé, aplati. L'argument se réfère à la Bible, au Livre des Rois. Or, que voyons-nous ? un beau gars d'allure athlétique qui prend des poses avantageuses et se livre à des jeux acrobatiques qui, à la longue, deviennent terriblement monotones, car Lifar varie de moins en moins ses pas et ses gestes, dont toute recherche expressive semble systématiquement écartée. Il y encore peu de temps relativement, la danse de Lifar était

essentiellement significative, elle avait une valeur émotionnelle. Elle n'était pas le signe, la *représentation* de quelque chose, d'un état psychologique, d'un événement, mais cette chose même plastiquement incarnée. Maintenant nous assistons au déroulement de formes muettes, non plus vécues mais composées au sens strict du terme. Unique exception : la danse avec la fronde. Et que dire de Saül, pareil à un roi de cartes et qui saute comme une puce ?

Le *Cantique des Cantiques* soumet le poème biblique à une opération analogue, et le résultat est encore plus désastreux. Admettons que Lifar et l'auteur du livret, M. Boissy, aient voulu faire de l'ethnographie et reconstituer l'époque de Salomon. Mais alors nous sommes en droit d'exiger un minimum de réalisme ; or, costumes, décors, tout cela est arbitraire, fantaisiste. Historiquement, ce Salomon à tête de chinois, vêtu de blanc avec des crevés à la Henri II, des pantalons à volants, et qui ne cesse d'exécuter des pirouettes en tire-bouchon, est inacceptable. Du sens religieux et mystique du poème, il n'est pas question, bien entendu : Lifar ne s'en soucie pas plus ici que dans *David*. Que reste-t-il donc ? Une simple histoire d'amour qui pourrait se dérouler n'importe où, n'importe quand. Deux jeunes gens s'aiment ; passe un prince ou un millionnaire ; il essaye de séduire la jeune fille, a recours à la violence et finalement la renvoie à son amoureux. Pourquoi intituler ce ballet *Cantique des Cantiques* ? En langage juridique cela s'appelle, si je ne me trompe, « tromperie sur la marchandise ». Cependant que le chœur dans la fosse chante « l'amour plus fort que la mort », sur la scène on s'agite, on sautille. Mme Carina Ari qui fait de la « danse libre », c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni danse, ni mimique, transforme la Sulamite en une sorte de Ménade négroïde. Lifar bondit et tourne impeccablement, mais si merveilleuses que soient ses pirouettes, on en a vite assez. Je reconnais d'ailleurs que le public paraissait fort satisfait.

Arthur Honegger s'est très bien tiré de l'épreuve que lui imposait la chorégraphie. Son thème d'amour confié aux ondes Martenot est quelconque, mais il a trouvé de belles sonorités instrumentales et il y a dans cette musique de la vigueur, parfois même de la passion.

B. DE SCHLOEZER

⁂

LES REVUES

DE LA CRISE DU LIVRE

Il est absurde de vouloir à toute force faire le bonheur des gens. S'ils se privent de livres, c'est tant pis pour eux. Ce n'est pas en invoquant la France, et l'avenir du monde, qu'on les ramènera. Ou du moins (si j'étais auteur), je ne voudrais pas d'un lecteur qu'on me ramènerait ainsi, à force de cris. Mais voici qu'Adrienne Monnier — elle a enfin sa Gazette : c'est la *Gazette des Amis des Livres* — parle de la crise du livre, la première, avec sagesse, avec calme. Et d'abord :

Maxime Du Camp écrivait en 1873, dans son *Paris* : « En somme, le public parisien est peu assidu aux bibliothèques : il ne lit guère. N'a-t-il pas, soir et matin, cette masse énorme de volumes en détail que l'on nomme les journaux... » On pouvait donc croire, en 1873, que le livre était perdu, à cause des journaux. Et qu'aurait-on écrit cent ans plus tôt, quand le journal existait à peine ? Diderot constatait que pas un des libraires de son temps n'avait un habit de rechange...

Puis :

Oh ! les gens ne sont pas sans reproches. Mais, mettons-nous un peu à leur place, comment auraient-ils le goût d'acheter des livres quand ils voient chez tous les libraires un tel amas de soldes. D'une part, on leur offre un volume qui vient de paraître à un prix notable ; d'autre part, s'ils flânent un peu, ils trouvent le même ouvrage, en *service d'auteur*, c'est-à-dire en premier tirage, pour la moitié du prix marqué. Tant d'ouvrages illustrés, de belles plaquettes, de tirages limités, qui faisaient prime il y a quelques années, leur sont maintenant offerts pour presque rien. On n'a pas assez dit l'influence démoralisante des soldes. On a préféré dire que les gens étaient abrutis de cinéma et de T. S. F., que la nation française était en décadence, que la culture était compromise, sinon perdue, plutôt que de mettre en lumière ce simple fait des soldes de librairie.

J'ai dit que le fléau était juste, et c'est vrai que pendant plusieurs années, les années dites de « prospérité », nous nous sommes tous assez mal conduits. Nous avons fait du livre un objet de spéculation ; nous avons fait ou laissé faire une *bourse* des livres. Ah ! nous n'avons pas chassé les marchands du temple ! Moi-même, n'ai-je pas souvent proposé des plaquettes en disant que dans un mois le prix aurait au moins doublé. Et c'était vrai. Et c'était si facile de vendre dans ces conditions. Nous avons voulu jouer au bibliophile. Maintenant, pénitence ! Ah ! que c'est bien fait ! Comme si le livre n'était pas, avant tout, un objet d'amour.

Enfin :

Autour de moi, partout, des livres. La lumière de ma lampe promène ses doigts d'argent sur le cristal mat du papier qui recouvre tous les petits dos serrés. Derrière ces dos, il y a un corps simple et mystérieux, qui est celui même de l'esprit humain, dont l'essentiel est invisible. Un sauvage qui n'aurait jamais vu de livres et qui ne connaîtrait pas le secret de l'écriture, en ouvrant un de ces volumes, penserait peut-

être à une fourmilière, ou aux brins d'herbe, ou au ciel criblé d'astres. Cet infini sorti de nous, ne tient-il pas tête à l'infini dont nous sortons et qui nous écrase de ses regards vides. Livre, firmament intérieur. Pays de Mémoire, où les Mères nous bercent et nous sourient toujours.

J. G.

*

SUR LE TANTRISME HINDOU

Certaines conditions de l'existence de l'homme, telles que la brièveté de sa vie terrestre, son aversion pour l'effort et son inclination à prendre des vessies pour des lanternes, rendraient vaines ses rares tentatives pour comprendre absolument, s'il n'avait le secours d'une tradition, théorique et pratique, immuable dans ses principes et historiquement perpétuelle. Cette tradition nous apparaît comme « perdue » ou du moins comme « occultée », mais à vrai dire c'est nous qui sommes égarés d'elle. Elle est comme cette belle dont il est parlé dans le *Zohar*, qui, par la fenêtre du palais où elle est enfermée, n'est aperçue que de son amant, alors que des autres son existence même est ignorée.

La tradition dont il s'agit embrasse toutes les sciences et tous les arts, qui, dans la mesure où ils participent à elle comme conséquences de ses principes et instruments de ses fins, sont les sciences et les arts « sacrés », par opposition aux sciences et aux arts « profanes ». Elle ne peut aucunement se transmettre par les moyens ordinaires de ce que l'on nomme enseignement, ni seulement par des livres ou des écrits quels qu'ils soient. Une revue qui se présenterait comme un enseignement traditionnel, qui aurait la prétention d'instruire, de convaincre ou de convertir, prouverait par là que ceux qui la dirigent ignorent tout de la nature de la tradition. Ce n'est pas le cas d'*Etudes traditionnelles* ; il est clair qu'il faut entendre par ce titre : études concernant la tradition, et rien de plus. Mais c'est déjà beaucoup. Il est possible que quelques collaborateurs de cette revue aient personnellement un contact direct avec la tradition, il est possible que quelques-uns n'en aient qu'une représentation entièrement factice. Pour ne parler que de ce que j'ai sous les yeux (un ensemble de textes imprimés et publiés) la question à poser est celle de l'utilité de cet objet par rapport à la tradition. C'est une utilité de combat, et critique, avant tout. *Etudes traditionnelles*, et spécialement son animateur René Guénon, dénoncent bien et vigoureusement les plus perfides ennemis de la tradition, ceux qui en prennent abusivement les apparences. Chaque numéro est une mise en garde.

Tel ce dernier numéro, consacré au Tantrisme, qui pourra décevoir le simple curieux qui y chercherait un exposé complet et à peu de frais de ce qu'il croirait être une fantaisie religieuse et philosophique parmi d'autres. Les principaux sujets traités sont : le Tantrisme comme mode particulier d'application, des principes immuables de la tradition à notre condition historique (R. Guénon) ; l'Unité absolue sous le symbole de l'union du Sens et de la Parole (Sir John Woodroffe) et sous celui du mariage divin (A. K. Coomaraswamy) ; le rôle de la magie dans le Tan-

trisme (R. Guénon). Une traduction fort exacte (A. Préau) de textes sanskrits relatifs aux *mantras* (litt. « instruments à penser ») convaincra peut-être notre curieux qu'il y a là une science qui ne s'acquiert pas au prix d'une heure de lecture.

J'ai cru remarquer qu'*Etudes traditionnelles*, en pénétrant dans nos milieux intellectuels, y apportait peu à peu un doute sur certaines de nos superstitions occidentales et un soupçon de l'existence d' « autre chose » ; d'autant mieux que cette revue a traité déjà de sujets très variés (esthétique, symbolisme, folk-lore, métiers, etc.), toujours du même point de vue : d'autant mieux aussi (et quelle que soit la manière dont ce résultat soit produit) que sa lecture laisse insatisfait, provoquant à chercher autrement que par des lectures. Ce doute, ce soupçon, cette mise en garde — cela seul, mis en balance avec les reproches qu'on pourrait adresser à une telle entreprise, suffit à emporter notre estime.

RENÉ DAUMAL

CORRESPONDANCE

M. Fernand Baldensperger nous écrit :

Harvard University, 1er février 1938.

Mon cher Directeur,

Il est toujours plaisant d'apporter quelque part le rameau d'olivier : le mien vient un peu tard, le numéro de décembre de la N. R. F. *ayant lui-même tardé à prendre sa place dans nos casiers. Mais puisque le rôle d' « Alain » pendant la guerre est en cause (p. 1027) est-il permis de témoigner que, le jour de 1915 où l'artilleur Chartier me faisait les honneurs de son poste de Woëvre, sa lunette d'observateur d'artillerie n'était nullement braquée sur la Stratosphère ? Les objectifs qu'il signalait aux 75 étaient loin d'être des abstractions, et il se rappelle peut-être l'indignation avec laquelle il me fit voir des patineurs qui prenaient leurs ébats dans les prairies gelées du Rupt-de-Mad.*

C'étaient, il est vrai, MM. de la garnison de Metz qui se donnaient là du bon temps en pleine guerre « fraîche et joyeuse » : mais notre canonnier n'était pas moins scandalisé que si ces patineurs en tenue eussent été des officiers français. Celui qui lui rendait visite ce jour-là regrettait qu'à sa dialectique déliée ce collègue sous les armes n'ajoutât pas la connaissance des réalités étrangères, et peut-être locales, qui lui aurait permis de rendre au pays menacé des services plus intellectuels : ceux, sauf erreur, que devait bientôt rendre l'autre « observateur » de la page 1028, M. Jean Schlumberger, à l' « académie » de Réchésy. Des raisons d'hiérarchie, je crois, écartaient de cet utile observatoire un simple « galonné » comme

Votre dévoué

FERNAND BALDENSPERGER
ancien officier-interprète au 31e C.A.

ERRATUM

Dans le « Ramuz » de Paul Claudel (N. R. F. *de février, page 216, ligne 22*), *il faut lire :*

... de tous ces faîtes que réunit un même rayon. Les vicissitudes et péripéties y sont du même ordre que celles de l'âme.

L'AIR DU MOIS

LA MÔME PIAFF

J'ai vu plusieurs fois la môme Piaff, qui porte un nom sonore comme un coup de fouet et juste comme le choc d'une âme de suicidée dans les eaux-fortes de Paris. Je l'ai entendue devant un public de dîneurs parisiens, attentifs et ramassés, qu'aucune distraction ne trouble dans leurs divertissements domiciliaires ; je l'ai entendue devant le public difficile et « blasé », volontiers mystificateur, des boîtes de nuit ; je l'ai entendue enfin devant ces assemblées passionnées, toutes vibrantes de sincérité et de courage, que sont les foules populaires des cinémas, de chez Baurès et des music-halls des dix-neuvième ou quatorzième arrondissements.

La môme Piaff ne subit en aucune manière les différences d'auditoire. Un piano à queue ne l'impressionne ni plus ni moins qu'une culotte de velours à côtes. Elle chante parce que le chant est en elle, parce que le drame est en elle, parce que son gosier est plein de tragique et que son cœur est sans mièvrerie. Elle chante juste des thèmes particuliers, qui ne souffrent ni la médiocrité du rendu, ni les refroidissements de la sensibilité. Certains motifs éternels, d'une banalité de cathédrale ou d'océan, tels que l'amour d'un voyou pour une femme aimante et dévouée, la mort d'un soldat sur le sable africain, les ravages occasionnés dans un brave cœur d'homme par quelque vamp, consommatrice de chèques et snob par-dessus le marché, les larmes baudelairiennes des infortunés et des prostituées, le roman maigre et vinaigré des braves gens, tout cela ne peut être chanté publiquement que par un tempérament particulier, que par une voix en perpétuel et intime contact avec ces phénomènes des entrailles et du cœur.

Ne s'improvise pas qui veut, du jour au lendemain, remueur de tripes. Il y faut un certain passé, un certain regard, une longue fréquentation de paysages et de détresses, et ce rien

dans la voix qui nous indique que les nostalgies sont de la partie, et les hôpitaux des banlieues désossées, et l'odeur de la Légion Étrangère, et les drames des trains, et les nerfs des gares, et les chagrins de l'homme.

Cette poésie dont je parais ici donner la recette, cette synthèse singulière où le déchirement côtoie l'emportement et l'extrême griserie l'extrême chirurgie, ce n'est rien. Cela ne s'apprend pas. Cela ne se commande pas. On a un organe conforme au sujet traité ou bien on ne l'a pas. Et il faut encore que le sujet traité se roule dans la voix comme un corps dans un lit : autre miracle. Sans quoi le jeu n'en vaut pas la chandelle. Disons-le plus crûment encore : la chanson populaire réaliste est une affaire de dignité. On m'a compris.

Or, à cet égard, la môme Piaff semble être de la famille des forces de la nature. Elle a l'air petite de taille, mais elle a la taille de ses chansons et de ses succès. Elle est véridique et naturelle. Son regard porte loin et touche à des horizons tout plantés de miracles, que le désespéré imagine à l'extrême dénouement de ses romans d'ennuis. Ses jambes de Parisienne sensible et dessalée reposent bien sur les planches et s'agitent dans le cadre même de la chanson qu'elle développe. Elle ne dit pas, elle ne roucoule pas, elle ne dispose pas quelque bonne série d'effets sur les fronts recueillis des spectateurs. Elle développe, elle expose. Tout son art consiste à placer ce développement dans la main de l'émotion et à devenir, elle-même, peu à peu, la plus forte et la plus sûre émotion de la mélodie. Alors, quand il s'agit d'évoquer pour nous le triomphe de l'amour, la dureté du destin, l'angoisse haletante des trains, la joie de la lumière ou la fatalité du cœur, elle se hausse jusqu'à des notes ultimes et vibrantes, touches claires et pures, échappées, comme ces coups de pinceaux divins qui apparaissent dans les sombres histoires de Goya, de Delacroix ou de Forain.

Le charme de la môme Piaff, dont le nom lui-même persiste à la maintenir dans le plus sauvage de la civilisation est que, par de mystérieux accouplements, il se rattache aux caravanes des poètes les plus elliptiques et les plus raffinés. Que de fois, tandis que j'écoutais, tandis que je la voyais se débattre au milieu d'un drame de soldats, d'une poésie d'hommes du milieu, que de fois n'ai-je pas senti l'appel strident qui filait de là comme un obus d'un canon, l'appel d'une poésie plus hautaine et plus dépouillée, mais accrochée au monde par les mêmes racines et nourrie par les mêmes sèves.

Révélation encore, et que je n'ose dire qu'à voix basse, pour

ne pas effaroucher les esprits forts ou faibles, les grands universitaires et les petits, les crâneurs et les primaires, les médiocres théâtreux de bar qui ne connaissent Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé... ou Marmontel que par les exergues ou les sommaires. Révélation qui vient en droite ligne de la môme Piaff jusqu'à mon cerveau. Correspondance quasi maçonnique, et qui relie la poésie de banlieue qu'elle lance du gosier à la poésie de méditation. Queues d'aronde qui tiennent ensemble les pièces de la grande menuiserie réussie d'un Zola, d'un Philippe, et les tableautins dominicaux de la mélancolie militaire. Correspondances entre le désespoir des casernes et la noblesse des cerveaux affranchis. Coups de simoun d'un rythme que seule une voix de femme, où la foi le dispute au naturel, peut rendre avec la ferveur et l'humilité qui nous bouleversent.

LÉON-PAUL FARGUE

LE PURITAIN

Il aurait été possible de tirer du scénario un film policier qui aurait abouti, selon les bonnes traditions, à la découverte de l'assassin le moins facilement soupçonnable : un jeune journaliste, fanatique adhérent d'une ligue contre le vice. Au contraire, Liam O'Flaherty, l'auteur, et Jeff Musso, le réalisateur, renonçant à tout effet de surprise, commencent par nous montrer le crime. Tout l'intérêt se reporte sur la psychologie du coupable : ses tentatives pour faire accuser un innocent, le doute où il se trouve sur le véritable mobile de son acte, sa lutte pour échapper aux policiers. C'est déjà un mérite d'avoir choisi un sujet aussi dur ; c'en est un plus grand encore d'avoir réussi à le développer par une action qui ne languit jamais. Ni retours en arrière, ni dialogues fastidieux, ni intervention d'un commentateur bénévole : le *Puritain* démontre qu'il est possible de porter à l'écran les thèmes les plus abstraits et les plus complexes à condition de les illustrer par une anecdote significative.

Le film étant réalisé en France, joué par des acteurs français, le réalisateur a sagement renoncé à évoquer une atmosphère irlandaise, bien que le lieu de l'action soit Dublin et que les personnages soient trop individualisés pour que l'ombre d'un doute plane sur leur origine. *Le Puritain* y perd en pittoresque ce qu'il gagne en humanité. A le comparer au *Mouchard*, le marché n'est pas mauvais. Surtout que Jeff Musso semble doué

du génie des Américains à trouver pour chaque rôle l'interprète dont l'aspect physique seul fasse comprendre la psychologie.

Quant à Jean-Louis Barrault, il est extraordinaire d'intelligence et de passion dans un des rôles les plus ingrats qu'on puisse rêver. Il est vrai qu'il a coutume de jouer la difficulté. Qu'on se rappelle le terroriste transfiguré par son crime de *Sous les yeux d'Occident*, le bossu haineux de *Jenny*, le musicien falot d'*Hélène*, le tueur candide de *Drôle de Drame*. Mais ce n'étaient que des silhouettes, tandis qu'ici tout le film est centré sur la figure du protagoniste. Jean-Louis Barrault a gagné cette dangereuse partie et prouvé qu'il est un très grand acteur, le seul en France qui puisse incarner ces figures romantiques d'êtres déchirés par un destin inhumain.

DENIS MARION

A PROPOS DE L'EXPOSITION SURRÉALISTE

Rien de plus irritant que de telles manifestations. Non point parce qu'elles recrutent le plus odieux, le plus irresponsable, le plus déclassé des publics — les snobs, qui font exactement pendant, dans l'échelle sociale, au *Lumpenproletariat* ; parce qu'ici chacun se croit tenu de parler à voix basse, comme dans un hôpital, et qu'il n'est pas pire contrainte, ni même pire censure, que celle du snobisme ; parce que les regards les plus compromis du monde abusent à discrétion d'adorables poupées de cire, poupées grandeur nature, qui se montraient nues pour la première fois ; ni parce que j'ai vu se coucher dans un lit, sorti du rêve d'un étang, une espèce de putain, prête à la plaisanterie, pour la réalité de laquelle je n'eusse pas donné quatre sous, une larme ou cent francs.

Je ne crois pas trop à la complicité des écrivains, et particulièrement des surréalistes, avec leur public ; et encore qu'il soit déplaisant de voir des hommes qui ont eu en dépôt l'héritage le plus secret, le plus jaloux, le plus absolu de la poésie, l'adorable Eluard, Breton l'un de nos plus grands écrivains, passer de l'exaltation à la provocation, puis de la provocation au racolage pur et simple — les prostituées ne se compromettent pas nécessairement avec leurs clients...

Il s'agit en l'espèce de tout autre chose que d'une avant-garde, — comme il s'en est vu des centaines dans l'histoire de la littérature, ou même en sociologie — qui perd en intensité ce qu'elle gagne en extension et élargissant son audience, rentre enfin

dans le rang. Le mouvement surréaliste [1] n'a plus rien d'organique ; il ne prolifère plus que comme un abcès, ou comme un traumatisme, ne connaît de nécessité que celle de l'hystérie, s'obstine à ne rien engager et ne dégage plus rien. Issu d'un flot de sang, et de gerbes de flammes, né pour dégonfler toutes les inflations, toutes les outres de la Guerre, il s'est abandonné, disons qu'il s'est perdu du jour même où il a prétendu s'accrocher à ses premiers principes. Sa lâcheté vient de ses fausses raideurs. Les surréalistes, en véritables intellectuels français qu'ils sont [2], trahissaient lorsqu'ils criaient partout à la trahison, sans s'apercevoir que ce n'était pas tel ou tel comparse, mais l'histoire et la vie qui se retiraient d'eux.

Depuis 1924, ils n'entretiennent plus le feu sacré qu'à force de raisonnement, de fouilles et d'exégèses ; ils ont beau entasser sur leur autel les idoles, les modes, les cartes-postales, les pantalons de leurs grand'mères, les vocabulaires, les doctrines, les techniques et les révolutions, tout ce qui enflammait jadis l'esprit, et dont ils ne retiennent que la lettre : ils n'en tirent jamais que du charbon de bois. Et ce dévergondage, cette débauche de matières premières, ne parvient pas à dissimuler que dans l'ordre esthétique, ils en sont encore à la sensation pure ; dans l'ordre affectif, à l'ambivalence ; dans l'ordre intellectuel, à l'association d'idées ; et dans le rêve enfin, à l'hypnagogie.

Leur audience, dès lors, est toute trouvée ; on peut gager qu'elle s'étendra non plus seulement aux snobs professionnels, traditionnels, mais aux professeurs de philosophie en bordée, aux « patrons de droit divin en pénitence », aux polytechniciens en mal de réforme, aux critiques sur le retour, aux naturistes, aux vrais réactionnaires et aux faux révolutionnaires, à tous ceux qui se trouvent effarés devant la réalité de 1938... J'espère qu'elle comprendra très peu de jeunes gens.

Lénine dansa lorsque sa Révolution d'octobre eut franchi le cap des « Cent jours » de la Commune de Paris. André Breton, en vérité, n'a pas lieu de se féliciter que le surréalisme, en tant que doctrine (ou que rites d'un clan) ait duré plus que l'espace d'une rose rouge, d'une Saison en Enfer, ou d'une grande fête de l'Armistice et de l'Inflation.

A. M. PETITJEAN

1. La connaissance des femmes d'Eluard, l'admirable rhétorique de Breton n'ont rien à voir, à mon sens, avec le *mouvement* surréaliste.
2. J'en suis un aussi. Mais je le sais.

FIN DE RELATIONS

Depuis deux ans j'écrivais dans un journal démocrate chrétien. J'y défendais, sur un mode qui semblait plaire à ses lecteurs, la justice et la vérité.

Je leur avais, d'ailleurs, déclaré que je ne souscrivais pas toute la doctrine chrétienne et demandé qu'ils voulussent bien, en raison de nos concordances, supporter mes dissidences, telles qu'il pourrait m'advenir de les exprimer en d'autres lieux. J'estimais qu'ils l'avaient admis et en concevais une haute idée de leur libéralisme.

Je me trompais, du moins pour quelques-uns. Ayant, dans un récent morceau de la *N. R. F.*, fait plusieurs déclarations contraires à leur foi — entre autres, mon attrait pour l'anéantissement total de l'être par la mort —, certains d'entre eux ont laissé entendre à la direction que mon concours leur paraissait dorénavant indésirable. Il eurent gain de cause.

Avis donc aux personnes dont je crois savoir qu'il leur plaisait de voir de temps en temps ma signature dans l'*Aube*. Elles ne l'y trouveront plus.

Mais peut-être penseront-elles que me voilà — malgré moi — rendu à une vérité plus totale et qu'on ne doit écrire qu'en des maisons où l'on peut être soi tout entier.

Au fond, il m'arrive ce qui est arrivé à tous ceux qui se sont imaginé que l'Eglise leur permettrait d'adopter sa morale sans adopter sa foi. Je rentre dans un héritage classé.

J'entends la réponse : « Vous ne pouvez pas adopter réellement la morale du juste et du vrai si vous ne croyez pas au jugement dernier et à une récompense en retour de votre conduite ici-bas. »

Ce désintéressement est assurément rare et beaucoup sont sincères en le tenant impossible

JULIEN BENDA

ESTHÉTIQUE OU HISTOIRE HUMAINE ?

Il y a quelques mois, dans une séance de l'*Union pour la Vérité*, M. Edmond Vermeil, professeur de littérature allemande à la Sorbonne, examinait l'utilisation que les hitlériens font de la pensée nietzschéenne, en marquant fort bien, d'ailleurs, la simplification qu'ils lui imposent à cet effet. Un assistant, M. Daniel Halévy, lui répondit qu'il ne voulait savoir que Nietzsche lui-même, dans ses rapports avec ses problèmes à lui, non nos problèmes à nous, dans sa sublime « solitude », dans son héroïque

cheminement « sur les crêtes », où le commun ne peut le suivre. « La réponse de Nietzsche, déclarait-on, passe par-dessus nos têtes. Se perd-elle dans les nuées ? Ou retombera-t-elle, comme un projectile, dans un siècle ou dans quelques siècles, pour fructifier dans l'histoire ? Il ne nous appartient pas de répondre. »

Nous touchons là un état d'esprit caractéristique de tout un monde de littérateurs modernes : ne vouloir connaître que les individualités dites supérieures dans ce qu'elles ont d'unique, d'intransmissible, de non assimilable présentement, et peut-être pour toujours, par les foules, auxquelles on semble dire, au nom du grand homme, lorsqu'elles font mine de l'annexer : « *Noli me tangere* ». Position purement artistique, parfaitement stérile du point de vue de l'étude des mouvements collectifs, à quoi l'on professe pourtant de s'intéresser.

Cette attitude, toute naturelle chez des artistes, me semble plus grave chez ceux dont la fonction est d'enseigner l'histoire des idées. De quoi les maîtres parlent-ils à leurs élèves ? De la pensée de Descartes, de Kant, d'Auguste Comte et autres rois. Or, il y a une chose dont ils parlent fort peu : c'est cette pensée considérée en dehors de leur auteur, mais dans les déformations qu'en fait l'humanité anonyme, dans le développement de ces déformations. Et pourtant ce qui constitue l'histoire des idées, en tant qu'elle est action et passion collectives, ce n'est pas la pensée de Kant ou de Descartes, que vingt solitaires lisent, c'est précisément la déformation qu'en présentent les vulgarisateurs, la simplification qu'en font les manuels qui, eux, sont lus par des milliers d'humains qui agissent sous leur empire. « Je ne suis pas marxiste », disait Marx. Or, c'est le marxisme qui agite le monde et le vrai document pour l'historien de l'action humaine, c'est le marxisme qui se déclame dans les meetings et non pas le *Capital*, auquel ces déclamations, me dit-on, ressemblent souvent fort peu.

Il faut bien dire que cette histoire des idées vécues par l'humanité, non par les princes de la pensée, cette histoire *démocratique* des idées ne serait guère belle et donnerait peu de courage aux amis du progrès. On y verrait que l'humanité n'adopte que des conceptions grossières, terriblement simplistes, et que les grands esprits, dans la mesure où ils sont nuancés, restrictifs, ennemis de l'absolu, en un mot vraiment intelligents, n'ont point de communication avec l'ensemble humain.

Mais s'agit-il d'esthétique ou d'histoire humaine ? Choses fort distinctes.

JULIEN BENDA

L'ANTI-BABEL A PONTIGNY

De mars à juin, se tiendront à Pontigny, par les soins de Paul Desjardins et de Sven Backlund, les secondes assises de l'*Anti-Babel*. De nouveau, c'est l'Union pour la Vérité ; mais comme aujourd'hui tout conspire contre le vrai, l'*union*, cette communauté abstraite, se fait intime : réunion. Étudiants et ouvriers, Suédois et Autrichiens, mais qu'importe s'ils participent chaque matin à des discussions préparées et dirigées, s'ils apprennent à dépister l'erreur ou l'imposture, s'ils acquièrent le raisonnement juste. (Même, pour éviter la confusion des langues, on prévoit des cours de français). Qu'après *les Nouveaux Cahiers* se fonde l'*Anti-Babel*, c'est peut-être, plus encore que de notre espoir, un signe de notre angoisse. (La raison d'état, qui nie l'autre, ne règne-t-elle point sur les trois-quarts du globe ?) L'on n'ose croire que l'*Anti-Babel* bientôt l'emporte sur Havas, ou Stefani ; et l'on sait que la bibliothèque de Pontigny résisterait mal à des bombes incendiaires. L'on connaît cependant un texte de Pascal, postulat de l'*Anti-Babel* : « C'est une étrange et longue guerre que celle où la violence essaie d'opprimer la vérité... la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. Qu'on ne prétende pas de là néanmoins que les choses soient égales ; car il y a cette extrême différence, que la violence n'a qu'un cours borné par l'ordre de Dieu... au lieu que la vérité subsiste éternellement... » ; contre tout espoir, on espère.

ETIEMBLE

UNE DISCUSSION SUR LA PROFONDEUR

La profondeur. Sujet de discussion chez Gabriel Marcel. J'aurais voulu que Walter Benjamin fût là. Il m'avait dit : « Je suis contre la profondeur ». A mesure que Marcel déroulait son exégèse, d'ailleurs prestigieuse, de l'idée de profondeur, (idée d'un chenal qui débouche sur un lointain, demi-transcendant, aux perspectives infinies, et un lointain qui est proche, — un ailleurs qui est ou devrait être le vrai ici, — on voyait naître peu à peu un Lorrain-Watteau, on pensait à la critique de Charles Du Bos, — à la fin, cela s'élargissait, s'amplifiait grâce à l'idée de l'éternel retour, de l'éternel présent), à mesure que Bayer précisait ses conceptions, je me sentais contre la profondeur (ou contre cette profondeur). — Hegel, Nietzsche, grands adversaires de la profondeur. Celui qui a passé par

eux, se défie de ces prestiges, qui restent toujours un peu fin de siècle, d'intérieur bourgeois, de bibliothèque, et de musée, et il entrevoit une autre profondeur, plus libre et aérée, peut-être plus commune, en tout cas plus vaste, plus sombre : antique.

JEAN WAHL

HISTORIETTES

Les troubles de 1936 apportèrent des égards dans le langage domestique. C'est ainsi que les employés de l'hôtel où j'habite ne parlèrent plus de leurs collègues qu'ainsi : « Monsieur le liftier m'a dit »... « Monsieur le Chef m'a demandé », et le second jour j'entendis quelqu'un dire : « Monsieur le Petit Groom ».

Iaki Effendi Okasha est riche et puissant. Sauf le temps de quelques petits voyages, il a toujours habité le Caire ; Il s'est fait cinq amis fidèles. C'est plus que ne commande la prudence et que ne fait en général le sort.

Iaki Effendi Okasha, étant un homme prévoyant, pensa à se faire construire un mausolée digne de lui. Cela ne lui coûta pas moins de trois millions et pour les seuls rideaux on dépensa trente mille francs pièce. On mit le téléphone, deux salles de bains et l'on fit six chambres funéraires, l'une pour le maître, l'autre pour ses cinq amis.

Ce tombeau était si beau que Iaki Effendi Okasha vendit son palais en ville et vint habiter son mausolée. Il y attend la mort sans y penser, dans la joie et le confort.

P. R. reçut un jour une lettre de six pages d'une admiratrice passionnée. Il la laissa deux mois sans réponse, puis la jeune personne reçut un mot conçu comme ceci : « Mademoiselle, j'ai bien reçu votre lettre dont je vous remercie ; venez me voir tel jour à telle heure. Votre Pierre. » (Il ne signa que de son prénom).

Elle vint.

— Ah s'écria-t-il lorsqu'elle entra, quelle chance que vous soyez jolie !

Il occupa l'amour de cette personne en lui dictant tous les jours de trois à six heures un ouvrage en dix volumes auquel il travaillait alors, mais il n'usa ni n'abusa d'elle autrement. Cependant les parents de la jeune fille s'inquiétaient. L'écrivain les alla voir et pour manifester l'honnêteté de ses senti-

ments assura qu'il divorcerait (car il était marié) et épouserait son admiratrice. Ce serment fut garanti par un lingot d'or qu'il déposa à la banque au nom de la demoiselle.

L'épouse légitime fit quelques difficultés pour divorcer : elle voulait des immeubles pour sa part. L'auteur entendit discuter. Tout cela prit quatre ans. Enfin le grand œuvre fut terminé, l'épouse légitime divorcée, l'admiratrice épousée, le lingot d'or retiré de la banque.

MAURICE SACHS

CYROPÉDIE

On aime ces lieux de chaude poignante humanité où il n'y a que le mérite — l'être nu, anthropométrisé — comme les prisons, les voiliers, les casernes, les bagnes infantiles, les tôles basses des paquebots que cognent les glaces. Parce que c'est là que se rétablissent les valeurs ; non d'après le mérite : d'après la chance qui est cela seul qui prime dans l'estime qui est faite des qualités dans les temps actuels ; car il est hors de doute que la beauté — la joliesse étourdissante pour quoi on se tue — est une chance, l'intelligence est une chance, la force physique ou morale est une chance, les divers dons qu'on a et la virtuosité qui s'y exerce sont une chance. Le monde est redevenu immensément superstitieux, et ce n'est pas si mal.

Je dis cela parce que j'ai pris le bateau vers cinq heures ; pas dans la mer, dans un lac ; et, déjà, à cette époque de l'année, il fait nuit.

C'est une vaste étendue à franchir dans le froid de courtes furieuses vagues, aussi on s'enferme. C'est aussi une frontière aquatique entre un État et un autre. Des douaniers déambulent sur le pont.

Que faire, car c'est long ? S'éterniser à regarder les machines : un résolu piston qui ébranle tout, un autre qui cède, le chant de la vapeur ; une huile terne qui bée dans un pot sous une lanterne ; deux plaques qui se frictionnent en ellipse amollissante à cause d'une démultiplication jusqu'à très peu dont le pourquoi n'apparaît pas. On arrive à quinze, vingt, quarante fois ; et puis on essaye de se procurer autre chose. Il y a quand même un lieu chaud où on peut descendre, s'asseoir. Consommer ? Oui, au change hurlant du nouvel état pas encore entamé par l'avant qui vibre tandis que de gros bouillons partent des roues, à droite et à gauche et en arrière.

C'est là que j'en viens à ce que je voulais dire : cette humanité:

l'équipage. Ils arrivent un à un, sauf le capitaine que le protocole oblige à manger le même repas, cependant seul dans sa cabine. Il n'y a alors à cette table, où se reconstitue l'aréopage du potentiel humain le plus lourd, que six êtres : le second, le premier, l'huilier savant, imitateur des gestes précautionneux et longs du fourmilier tamandua dans le tonnerre des bielles, le perforateur des billets, une bonne, une espèce de Bouboule-Pouat-Pouat qui fait rire (pas moi), un long splénétique enfant qui est le mousse.

Je commandai du vin blanc.

Bientôt il y eut des vagues de fond — à cause d'un fond réel qui existe que fait un cratère qui ne demande qu'à rentrer en activité, mais pas tout de suite — et alors un assez fort balancement.

Je recommandai trois décis de ce vin aigre, justement célébré parce qu'on désire qu'il soit aigre. On le paye au poids d'or.

Ensuite on perfora mon billet ; la douane ambulante vérifia le plomb terriblement emboué et embrumé de mon vélocipède.

Ce fut bien dur, à l'arrivée, ces mouettes déconcertées. On glissait sur leur fiente forte sur les galets. Des petits platanes faisaient le poing frontal révolutionnaire. Je poussai cette bicyclette et mes paquets dans les jambes des cygnes vers les faubourgs, et le bourg moyen et la sous-gare ; puis jusqu'à la ville ; et puis encore beaucoup plus haut jusqu'à l'Ourse et aux casernes ; enfin jusqu'à des quartiers neufs qui récupèrent sur l'altitude une acropole. C'est là que la ville actuelle se libère de la paysannerie. Tout le monde est divinement maigre, vit de clavecins, de rôties, etc. Cependant cela ne dure que trois minutes. Vite recommence la santé et l'émotion lourde immense : la forêt de bois noir friable ou le petit pauvre d'albâtre réchauffe les pieds qui allaient mourir de l'autre petit pauvre d'albâtre. Il y avait tant d'aristocratie dans ses fins doigts. Son orteil est tenu avec douleur par une corde — une basse de luth — à ses sandales. La neige faisait bien du bruit. Un merle fit s'écrouler le bonhomme de neige.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

FAITS-DIVERS

La voilà donc, cette cité, avec ses ailes, et sa fleur et ce tulle de fièvre blanche pendu, devant le Soleil... La voilà donc, où j'ai vécu, où je retourne, d'année en année, l'hiver et l'été, plus mort chaque fois, en quête des morts. Avant, je les comptais.